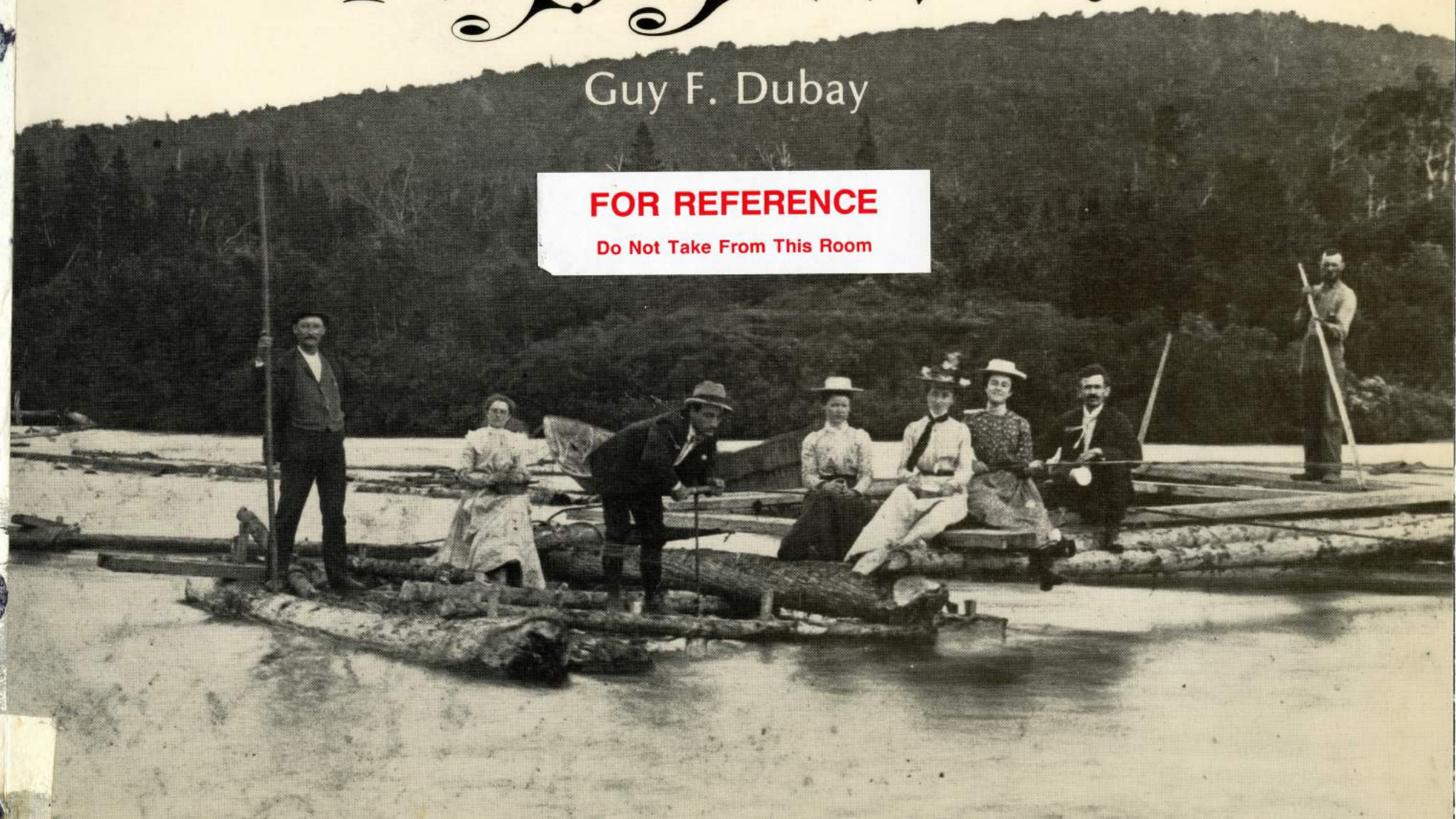


Chez - Nous: The St. John Valley

Guy F. Dubay

FOR REFERENCE

Do Not Take From This Room



Contents

Matières

Acknowledgements / Remerciements	VII
Introduction / Avant-propos	XI
A Place / Un lieu	
The St. John River / La rivière St-Jean	1
The St. John Valley / La vallée St-Jean	7
A Time / Un temps	
Causes of Acadian Migration / Motifs de l'immigration acadienne	15
The Boundary Settlement / L'accord de la ligne de frontière	25
Lumbering and Livelihood / Coupe de bois et gagne-pain	35
An Agricultural Mix / Un mélange agricole	55
A People / Une population	
Steepled Communities / Communautés aux cloches	71
The Family / La famille	87
Footnotes / Notes en bas de la page	104
Bibliography / Bibliographie	111



Houses along the St. John River, Canadian side,
ca. 1870

Des maisons longeant le fleuve St-Jean du côté
canadien vers 1870

29, 677

Chez - Nous: The St. John Valley

par/by
Guy F. Dubay

*Amité
Guy F. Dubay*

Publié par
le Musée de l'État du Maine
et subventionné par la Fondation Nationale pour les Humanités

Published by
the Maine State Museum
with funding from the National Endowment for the Humanities

ISBN 0-913764-17-5

Library of Congress 83-61808

Copyright 1983 by Maine State Museum, Augusta, Maine

All rights reserved

Except for purposes of review, no part of this book may be reproduced without permission from the author and publisher.

Printed in United States of America

Designed by Diane de Grasse Moran, Brunswick, Maine

Composed by Type & Design, Brunswick, Maine

Type set in Optima and Columbus

Printed by J.S. McCarthy Co., Inc., Augusta, Maine

ISBN 0-913764-17-5

Bibliothèque du Congrès 83-61808

Copyright 1983 par Musée de l'État du Maine.

Tous droits réservés

À l'exception de faire la critique, on ne peut reproduire aucune partie du présent ouvrage sans avoir obtenu au préalable l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur.

Imprimé aux États-Unis

Ouvrage créé par Diane de Grasse Moran, Brunswick, Maine

Texte composé par Type & Design, Brunswick, Maine

Composition en Optima et Columbus

Imprimé par J.S. McCarthy Co., Inc., Augusta, Maine

Dedicated to my mentors in history

Dédié à mes prédécesseurs qui m'ont mis sur la piste

A.J. Michaud
1908-1974
Roger Grindle
1936-1981

Acknowledgements

As no man is an island, so is this work more than the product of the author, for without the contribution of the people and institutions named below, *Chez Nous: The St. John Valley* would never have come into being.

This publication *Chez-Nous: The St. John Valley* traces its origin to an idea, then a project and, finally, this work. The idea, first expressed by Gerard Morin, then president of the Ste. Agathe Historical Society, arose in the form of a challenge to the Maine State Museum to do something noteworthy for the extreme northern reaches of the state, known variously as the St. John Valley or, as the French-speaking residents of this portion of the state call it, "chez nous."

My thanks then go to Gerard Morin and to the Maine State Museum staff who so amply responded to the challenge by securing grants from the National Endowment for the Humanities that funded the project, exhibit and publication bearing the name "Chez-Nous: The St. John Valley:" Maine State Museum Director Paul Rivard; Curator of Decorative Arts Edwin Churchill; Registrar Ronald Kley; Curator of Domestic and Fine Arts Jane Radcliffe; Business Manager Esther Shaw; Designer Alfred Borgese; Typist Leah Malaney; Photographers Greg Hart and Joel Saleson.

Remerciements

Nul ne vit en vase clos, et tel en est pour cette oeuvre qui sans l'aide des gens et des institutions nommés ci-dessous, *Chez-Nous: The St. John Valley* n'aurait jamais vu le jour.

L'origine de *Chez-Nous: The St. John Valley* a été une idée, ensuite un projet, et finalement, cette oeuvre. C'est d'après l'idée de Gérard Morin, l'ancien président de la Société Historique de Ste-Agathe qui avait suggéré au Musée de l'État du Maine ce projet dans le but d'accomplir quelque chose digne d'attention pour la partie à l'extrême nord de l'État connu de diverses façons comme la vallée St-Jean ou "chez nous" d'après ses habitants de langue française.

Je tiens à remercier Gérard Morin et le personnel du Musée de l'État du Maine qui ont si bien répondu au défi en obtenant les octrois de la Fondation Nationale pour les Humanités qui a financé le projet, l'exposition et la publication portant le nom "Chez-Nous: The St. John Valley". Ces personnes sont: Paul Rivard, Directeur du Musée de l'État du Maine; Edwin Churchill, Conservateur d'arts décoratifs; Ronald Kley, Régistrare; Jane Radcliffe, Conservatrice d'arts domestiques et beaux-arts; Esther Shaw, Directrice commerciale; Alfred Borgese, Décorateur; Leah Malaney, Dactylographe; Greg Hart et Joel Saleson, Photographes.

These people merit my thanks, for on them many ideas and trial balloons were tested. Nonetheless, for me the greater portion of the Museum's help came from Sheila McDonald, Project Director for "Chez-Nous: The St. John Valley." Her countless hours of dialogue on, debate over and review of plans, outlines and drafts led me to synthesize much that had heretofore been mere thesis.

Ms. McDonald's organizational ability led me to perceive the work of four historical societies of the St. John Valley in a globular perspective in contrast to the accustomed parochial concept of "mon village tout seul." My thanks then extends to the Fort Kent Historical Society, Notre Héritage Vivant in Van Buren, the Madawaska Historical Society and the Ste. Agathe Historical Society for sharing their resources with me.

In order to respond to Ms. McDonald's persistent query "Where's the documentation?" my thanks must extend to each of the following resource centers, many of which dealt with forbearance with my incessant rummaging through their special collections and rare works. These include: Maine State Library, Augusta; University of Maine at Presque Isle Library; Raymond Folger Library, University of Maine at Orono; Waneta T. Blake Library, University of Maine at Fort Kent; La Bibliothèque du Centre Universitaire de St-Louis-Maillet, Edmundston, New Brunswick; Mark Turner Memorial Library, Presque Isle; Caribou Public Library; Abel Morneault Public Library, Van Buren; Madawaska Public Library; Fort Kent Public Library; La Bibliothèque Régionale du Haut St-Jean, Edmundston, New Brunswick; as well as the high school libraries of: Van Buren School District, S.A.D. 24; Wisdom High School, Ste. Agathe, S.A.D. 33; and

Ces gens-là méritent un gros merci puisqu'ils ont enduré maintes idées et ballons d'essai. Toutefois, la personne qui m'a fourni le plus d'aide a été Sheila McDonald, Directeur du projet "Chez-Nous: The St. John Valley". Ses heures innombrables de conversation, de discussion et de révision des plans, des premiers jets et brouillons m'ont permis de synthétiser un tas de choses qui auparavant étaient une thèse.

Le don d'organisation de Mlle McDonald m'a aidé à percevoir en entier le travail de quatre sociétés historiques de la vallée St-Jean ce qui est en contraste avec le concept paroissien, "mon village tout seul". Je tiens donc à remercier la Société Historique de Fort Kent, Notre Héritage Vivant de Van Buren, la Société Historique du Madawaska, et la Société Historique de Ste-Agathe pour bien avoir voulu partager leurs ressources avec moi.

Afin de pouvoir répondre à la question incessante "Tu t'en viens avec ta documentation?", posée par Mlle McDonald, je dois remercier les centres de ressources qui ont été tolérants de mes fouilles interminables à travers leurs collections spéciales et travaux rares; Bibliothèque de l'État du Maine, Augusta; Bibliothèque de l'University of Maine à Presque Isle; Bibliothèque Raymond Folger, University of Maine à Orono; Bibliothèque Waneta T. Blake, University of Maine à Fort Kent; Bibliothèque du Centre Universitaire de St-Louis-Maillet, Edmundston, Nouveau-Brunswick; Bibliothèque Mark Turner Memorial, Presque Isle; Bibliothèque publique de Caribou; Bibliothèque publique Abel Morneault, Van Buren; Bibliothèque publique du Madawaska; Bibliothèque publique de Fort Kent; Bibliothèque Régionale du Haut St-Jean, Edmundston, Nouveau-Brunswick ainsi que les bibliothèques d'écoles supérieurs: le district scolaire de Van Buren, S.A.D. 24;

the Madawaska High School Library.

Beyond these institutions I have had to call on the assistance of various repositories of public documents, including: Maine State Archives, Augusta; New Brunswick Provincial Archives, Fredericton; Northern Aroostook Registry of Deeds, Fort Kent; Madawaska County Registry of Deeds, Edmundston, New Brunswick.

For his special assistance and advice in the final organization of this publication, my thanks go to Normand Dubé of Bedford, New Hampshire, who gratuitously accorded me the same service in my prior publication of Madawaska's Bicentennial Pageant, "With Justice for All." (ESEA Title VII, Madawaska, Maine, 1976).

Other individuals who lent their special expertise as project consultants deserve sincere thanks. They are: Victor Konrad, University of Maine at Orono; Marcella Sorg, University of Maine at Orono; Beatrice Craig, University of Maine at Orono; Clarence LeBreton, Village Acadien, Caraquet, New Brunswick; Joseph Donat Cyr, Lille, Maine; Marcella Violette, Van Buren, Maine; and Ethelle Lord, who translated this book's text from English to French.

Most importantly, in a personal vein my thanks go to my family -- my wife Ernestine and my son and daughter Daniel and Donna, who have shared in spite of themselves all the highs and lows that accompany the piecing from hither and thither a work of this kind.

Guy F. Dubay

l'École Supérieure Wisdom, Ste-Agathe, S.A.D. 33; et la Bibliothèque de l'École Supérieure de Madawaska.

En plus de ces institutions, j'ai dû avoir recours à plusieurs entrepôts d'archives publiques y compris les Archives de l'État du Maine à Augusta; les Archives Provinciales du Nouveau-Brunswick, Fredericton; le Registre des titres de propriété d'Aroostook Nord, Fort Kent; le Registre des titres de propriété du Comté du Madawaska, Edmundston, Nouveau-Brunswick.

Pour son aide particulière et ses conseils dans l'organisation finale de ce livre, je tiens à remercier Normand Dubé de Bedford, New Hampshire qui m'a accordé gratuitement le même service que pour mon autre publication "With Justice for All" publiée à l'occasion du spectacle bicentenaire du Madawaska (ESEA Titre VII, Madawaska, Maine, 1976).

D'autres personnes qui ont bien voulu prêter leur compétence particulière en temps qu'experts-conseils méritent un gros merci. Ces personnes sont: Victor Konrad, University of Maine à Orono; Marcella Sorg, University of Maine à Orono, Béatrice Craig, University of Maine à Orono; Clarence LeBreton, Village Acadien, Caraquet, Nouveau-Brunswick; Joseph-Donat Cyr, Lille, Maine; Marcella Violette, Van Buren, Maine; et Ethelle Lord, Bureau de traduction, Fort Fairfield qui a traduit ce texte de l'anglais au français.

Le plus important, et cela du côté personnel, je remercie ma famille -- ma femme Ernestine, mon garçon et ma fille Daniel et Donna qui en dépit d'eux-mêmes ont bien voulu partager les hauts et les bas qu'apporte le raccommodage cà et là d'un tel travail.

Guy F. Dubay

Photo Credits

Cover	Fort Kent Historical Society
II	New Brunswick Provincial Archives
XII	Rose Nadeau
2.	Martine Pelletier
6.	Ste. Agathe Historical Society
11.	Madawaska Historical Society
12.	Madawaska Historical Society
14.	Cecile Dufour Pozzuto
22.	New Brunswick Provincial Archives
34.	Madawaska Historical Society
37.	Ste. Agathe Historical Society
40.	Ste. Agathe Historical Society
43.	Top: Rose Nadeau Bottom: Martine Pelletier
48.	Fort Kent Historical Society
50.	Left: Madawaska Historical Society Right: Madawaska Historical Society
52.	Madawaska Historical Society
58.	Roger Paradis
63.	Victor Konrad
66.	Madawaska Historical Society
69.	Madawaska Historical Society
70.	Martine Pelletier
73.	Left: Rose Nadeau Right: Ste. Agathe Historical Society
75.	Maine State Library
77.	Madawaska Historical Society
79.	Left: Madawaska Historical Society Right: Ste. Agathe Historical Society
80.	Martine Pelletier
83.	Martine Pelletier
84.	Maine State Museum photo; painting owned by Pauline DesRosier
86.	Martine Pelletier
88.	Martine Pelletier
91.	Ste. Agathe Historical Society
93.	Left: Madawaska Historical Society Right: Madawaska Historical Society
94.	Madawaska Historical Society
98.	Fort Kent Historical Society
103.	Fort Kent Historical Society

En reconnaissance des photos

Couverture	Société Historique de Fort Kent
II	Archives Provinciales du Nouveau-Brunswick
XII	Rose Nadeau
2.	Martine Pelletier
6.	Société Historique de Ste-Agathe
11.	Société Historique de Madawaska
12.	Société Historique de Madawaska
14.	Cecile Dufour Pozzuto
22.	Archives Provinciales du Nouveau-Brunswick
34.	Société Historique de Madawaska
37.	Société Historique de Ste-Agathe
40.	Société Historique de Ste-Agathe
43.	En haut: Rose Nadeau En bas: Martine Pelletier
48.	Société Historique de Fort Kent
50.	À gauche: Société Historique de Madawaska À droite: Société Historique de Madawaska
52.	Société Historique de Madawaska
58.	Roger Paradis
63.	Victor Konrad
66.	Société Historique de Madawaska
69.	Société Historique de Madawaska
70.	Martine Pelletier
73.	À gauche: Rose Nadeau À droite: Société Historique de Ste-Agathe
75.	La bibliothèque d'État du Maine
77.	Société Historique de Madawaska
79.	À gauche: Société Historique de Madawaska À droite: Société Historique de Ste-Agathe
80.	Martine Pelletier
83.	Martine Pelletier
84.	Photo du Musée de L'État du Maine; peinture propriété de Pauline DesRosier
86.	Martine Pelletier
88.	Martine Pelletier
91.	Société Historique de Ste-Agathe
93.	À gauche: Société Historique de Madawaska À droite: Société Historique de Madawaska
94.	Société Historique de Madawaska
98.	Société Historique de Fort Kent
103.	Société Historique de Fort Kent

Introduction

Guy Dubay's work *Chez-Nous: The St. John Valley* is the final product in a three-year project of the same name. This project also resulted in a Maine State Museum exhibit, a travelling exhibit, valuable artifactual research and a heightened awareness and appreciation of the Valley's unique place in the mosaic of Maine's history and culture.

A native of Van Buren and current Madawaska resident, Mr. Dubay writes here with the sensitivity of a person for whom the Valley is home. He also incorporates a scholarly perspective concerning the St. John Valley and the world around it as well as an educator's gift for forging connections and articulating illustrations.

In taking the reader on a journey through the St. John Valley -- its place, time and people -- Mr. Dubay provides a studied look at the area that begins with a bird's eye view and slowly focuses and builds to the Valley culture at its heart. It is this heart that the "Chez-Nous: The St. John Valley" project, in all its phases, has worked to express. Here it finds special depth.

Sheila McDonald
Project Director

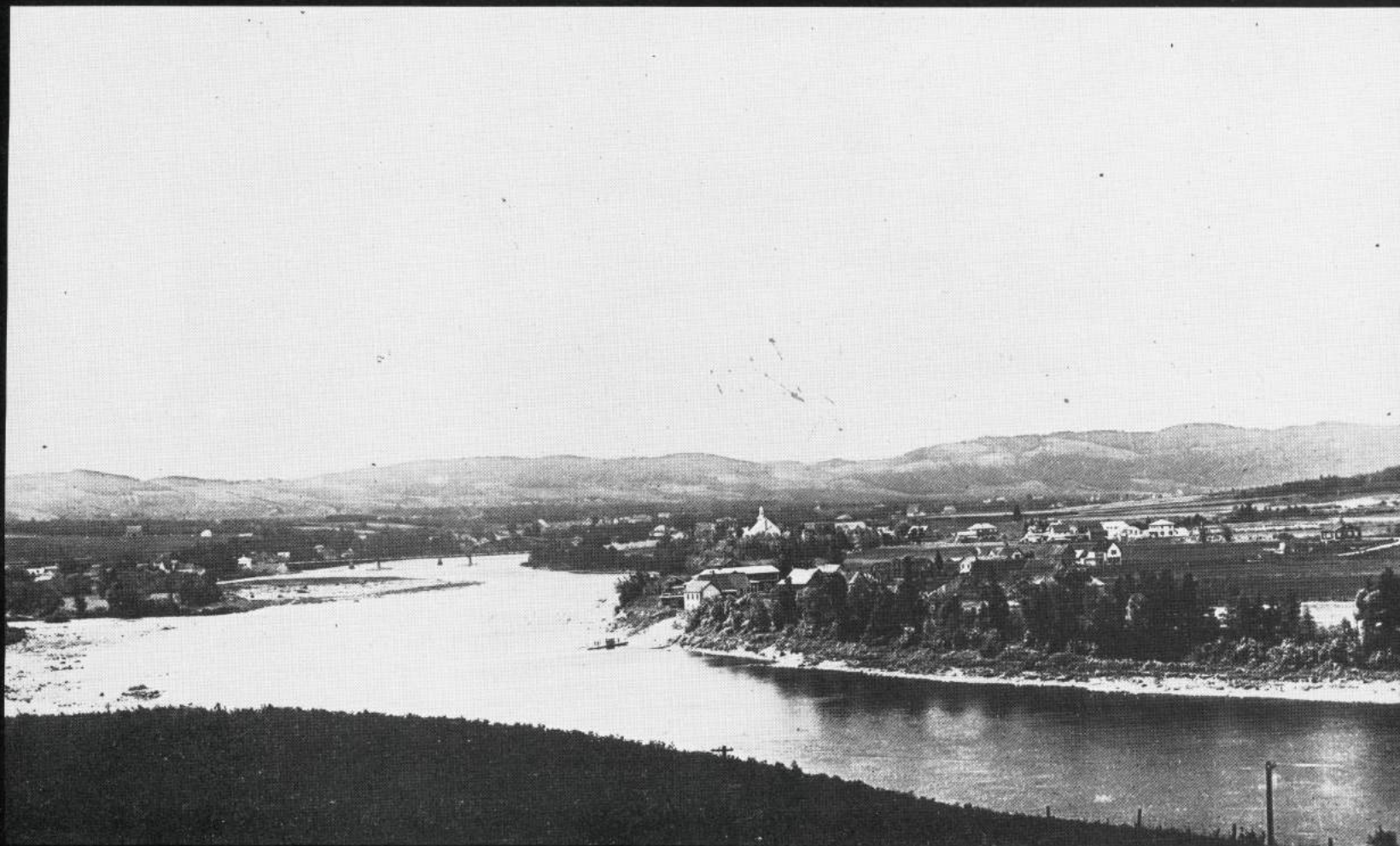
Avant-propos

L'ouvrage de Guy Dubay intitulé *Chez-Nous: The St. John Valley* est l'étape finale d'une envergure de trois ans. De ce projet, nous remarquons également une exposition au Musée de l'État du Maine, une exposition mobile, une fouille d'objets fabriqués de valeur et une conscience rehaussée, en plus d'une appréciation de l'endroit unique et importante qu'occupe la vallée dans l'histoire et la culture du Maine.

M. Dubay est natif de Van Buren et demeure présentement à Madawaska. Pour lui, la vallée est son chez-lui et c'est avec cette sensibilité qu'il a écrit cet ouvrage. C'est avec compétence que M. Dubay décrit la vallée St-Jean et le monde autour de la vallée, et c'est avec son don d'éducateur qu'il maquette les différents rapports et articule les illustrations.

En amenant le lecteur dans un voyage à travers la vallée St-Jean -- l'endroit, la période et ses habitants -- M. Dubay nous fournit une étude de la région en commençant par nous offrir un panorama et tranquillement il nous amène au coeur même de la culture de la vallée. C'est à cette fin que le projet "Chez-Nous: The St. John Valley" a tenté d'exprimer et ceci à chaque étape. Ici par contre, il atteint une profondeur spéciale.

Sheila McDonald
Directeur du projet



View of the St. John Valley near Fort Kent

Panorama de la vallée St-Jean près de Fort Kent

A Place

Un lieu

The St. John River

"A river is something more than a feature of the landscape. Interesting as it may be aesthetically, geographically, geologically, what matters is its relationship to the people who come upon it and who live beside it. Who they are, where they come from, why they come, what use they make of the river, what kinds of communities they develop, what they do to the river, what it does to them, these are the considerations that give purpose and vitality to the study of the river."

Esther Clark Wright¹

The Genesis of a Name

Like people, rivers have personalities. Depending on the experience of those who travel on them or settle their shores, the same waters at various times have different meanings and bear different names.

La rivière St-Jean

"Une rivière est beaucoup plus qu'une caractéristique d'un paysage. C'est le rapport entre les gens qui la découvrent et demeurent autour d'elle qui compte avant tout. Celle-ci peut être à la fois belle, bien située et même géologiquement attrayante. D'où viennent-ils ces habitants? Pourquoi sont-ils là? Comment se servent-ils de la rivière? Quels genres de communautés ont-ils formées? Quels changements apportent-ils à la rivière? Voici quelques questions qui rendent l'étude de l'histoire de la rivière à la fois intéressante et enrichissante."

Esther Clark Wright¹

L'origine d'un nom

Comme une personne, une rivière a une personnalité. En effet, les mêmes cours d'eau en divers moments signifient différentes choses et portent différents noms. De même, les voyageurs qui s'établissent sur le bord de la rivière y apportent différentes expériences.

Chanson de la Rivière St-Jean

Moderato

P. C. François, S. M.

Salut Salut dou-ce ri- vi- ère au flot sans bruit, au ri- va- ge ri-
ant Un peu- ple heu- reux, l'âme lé- gè- re, Tout près de toi, s'égaie en tra- vall
lant de voir dans ton or- de- re
pi- de, se re- flé- ter les épaules, les fo- rêts, Ais- si dans une âme à l'or-
pi- de, de voir de Dieu se re- flé- ter les traits.

Flots, retardez votre voyage ;
les fleurs, l'air pur, la liberté,
Des gais enfants, le babillage,
ne pas oublier les bruits de la cité.

J'ai visité les belles ruines
Des grands châteaux accoudés au rocher ;
J'aime mieux mes vertes collines,
Mon Van Buren, mon St-Jean, mon
[clocher.]

Soyez béni, céleste Père,
Qui, sur ces bords, avez mis mon berceau ;
Que les flots purs de ma Rivière,
Viennent un jour caresser mon tombeau !

Cette chanson s'adresse à la Rivière St-Jean, "Chanson de la Rivière St-Jean", écrite par le R.P. C. François, S.M., un aumônier de la paroisse de Van Buren. "Chanson de la Rivière St-Jean" est chantée de nos jours et a été enregistrée en 1938 sur l'Album souvenir du centenaire de la fondation de la paroisse St-Bruno.

This song saluting the St. John River, "Chanson de la Rivière St-Jean" was written by R.P. C. François, S.M., a parish priest in Van Buren. Still sung today, "Chanson de la Rivière St-Jean" was published in 1938 in Album souvenir du centenaire de la fondation de la paroisse St-Bruno.

To Malobiannah, the legendary heroine of the Maliseet tribe, her river, the St. John, was the "Oagundy." That was, of course, long before the white man's coming -- when Mohawks and Maliseets clashed at "Madoueskak," the Land of the Porcupine.² The legend is that Malobiannah led a flotilla of canoes carrying 300 enemy warriors to their deaths by guiding their lead canoe over the 90-foot precipice at Grand Falls on the "Oagundy."³

Pierre Tomah, chief of the Maliseet tribe at the time of the white man's settlement on the upper St. John, called the same river the "Waloostook," meaning sweet flowing river. It was Pierre Tomah who protested to Quebec authorities against French trappers who had violated traditional tribal rights to the river. "For all time," said the chief, "the beaver hunt has been forbidden to the French from Grand Falls to Lac Temiscouata. That hunt has always been reserved to the Indians."⁴

Samuel de Champlain, anchoring his fleet at the river's outlet, named the waterway "La Rivière Saint Jean," after the patron saint upon whose feast day (June 24) he had sighted the river in 1604. Later, when the area came under British rule, the waterway was called the River Clyde and, finally, the St. John River.

On Becoming A Boundary

Despite the fact that a river to the south, the St. Croix, marked the eastern border between the United States and the British Provinces, when it came to defining the northern boundary in 1783, the negotiators of the Treaty of Paris determined that the highlands rather than a nearby river would dis-

Dans l'exemple de Malobiannah, l'héroïne légendaire de la tribu Malécite, elle appelait la rivière St-Jean "Oagundy". Bien entendu cette histoire s'est passée bien avant l'arrivée des blancs au temps où les Mohawks et les Malécites se sont battus à "Madoueskak", terre des porc-épics.² La légende nous raconte que Malobiannah a guidé une flotille de canoës en tête d'un précipice de 90 pieds sur l'Oagundy³ à Grand-Sault.

Le chef de la tribu Malécite, Pierre Tomah, avait nommé la rivière "Waloostook" au moment où les blancs se sont établis en amont de la rivière St-Jean. Waloostook veut dire rivière coulant doucement. C'est Pierre Tomah qui s'est plaint auprès des autorités québécoises contre les trappeurs français qui avaient abusé des droits à la rivière qui traditionnellement étaient réservés à la tribu indienne. Le chef a déclaré ²⁷ "à jamais", la chasse aux castors est défendue aux Français à partir de Grand-Sault jusqu'au lac Témiscouata. Cette chasse a toujours été réservée aux indiens."⁴

En ancrant sa flotte à la sortie de la rivière, Samuel de Champlain a nommé le cours d'eau "La Rivière Saint-Jean" d'après le saint parce qu'il l'a découverte le jour même de la fête Saint-Jean en 1604. Plus tard, lorsque les Anglais ont pris pouvoir, la rivière a été nommée Clyde. Et enfin, elle a été renommée la rivière St-Jean.

En devenant une frontière

En dépit de la rivière Ste-Croix située au sud et marquant la frontière à l'est entre les États-Unis et les provinces britanniques, les négociateurs du Traité de Paris ont décidé en 1783 que les terres en amont formeraient la ligne séparant le côté américain du côté britannique. Une génération plus tard seulement

tinguish American from British lands. A generation later, the highlands had proved to be an unsatisfactory delineation. It had simply not been possible to agree where they were located. In 1842, boundary commissioners compromised by setting the international border at what turned out to be the lowlands, the lowest of which form the river bed of the St. John.

As a result, the St. John River from St. Francis, Maine, to Grand Falls, New Brunswick, is an international river. For a distance of 75 miles, the United States and Canada share it, and an International Joint Commission regulates it.

The Present River Basin

Internationally, the St. John River basin encompasses an area of 8,765 square miles or 5,609,600 acres. In Maine, the St. John drains a 4,670 square mile territory.⁵ Beginning at Little St. John Lake on the state's western border (approximately 20 miles east of St. George's in Beauce County, Quebec), the river's numerous tributaries feed into it as it meanders east at roughly the 46° parallel. Some of these St. John River tributaries have developed personalities of their own, such as the Allagash, whose waterway extends southward to Telos Lake; the Aroostook, oxbowing its way across the central portions of Maine's largest county; and the Meduxnekeag, flowing through Aroostook County's shiretown, Houlton.

From a Maine perspective, the St. John River, its valley and watershed comprise 2,988,000 acres,⁶ or roughly 60% of the river's international watershed. Of

et "les terres en amont" n'étaient déjà plus suffisantes comme ligne de frontière. Impossible de s'accorder où la ligne était positionnée, en 1842 les commissaires de la frontière se sont accordés et ont décidément situé la frontière internationale dans les terres en aval. Cela voulait dire que les terres en aval qui se trouvent dans le lit de la rivière St-Jean formerait cette ligne.

Par conséquent, la rivière St-Jean, à partir de St-François, Maine jusqu'à Grand-Sault, Nouveau-Brunswick, est une rivière internationale. Pour un parcours de 75 milles, les États-Unis et le Canada partagent cette rivière en plus d'une Commission Internationale qui la régularise.

Le bassin de la rivière de nos jours

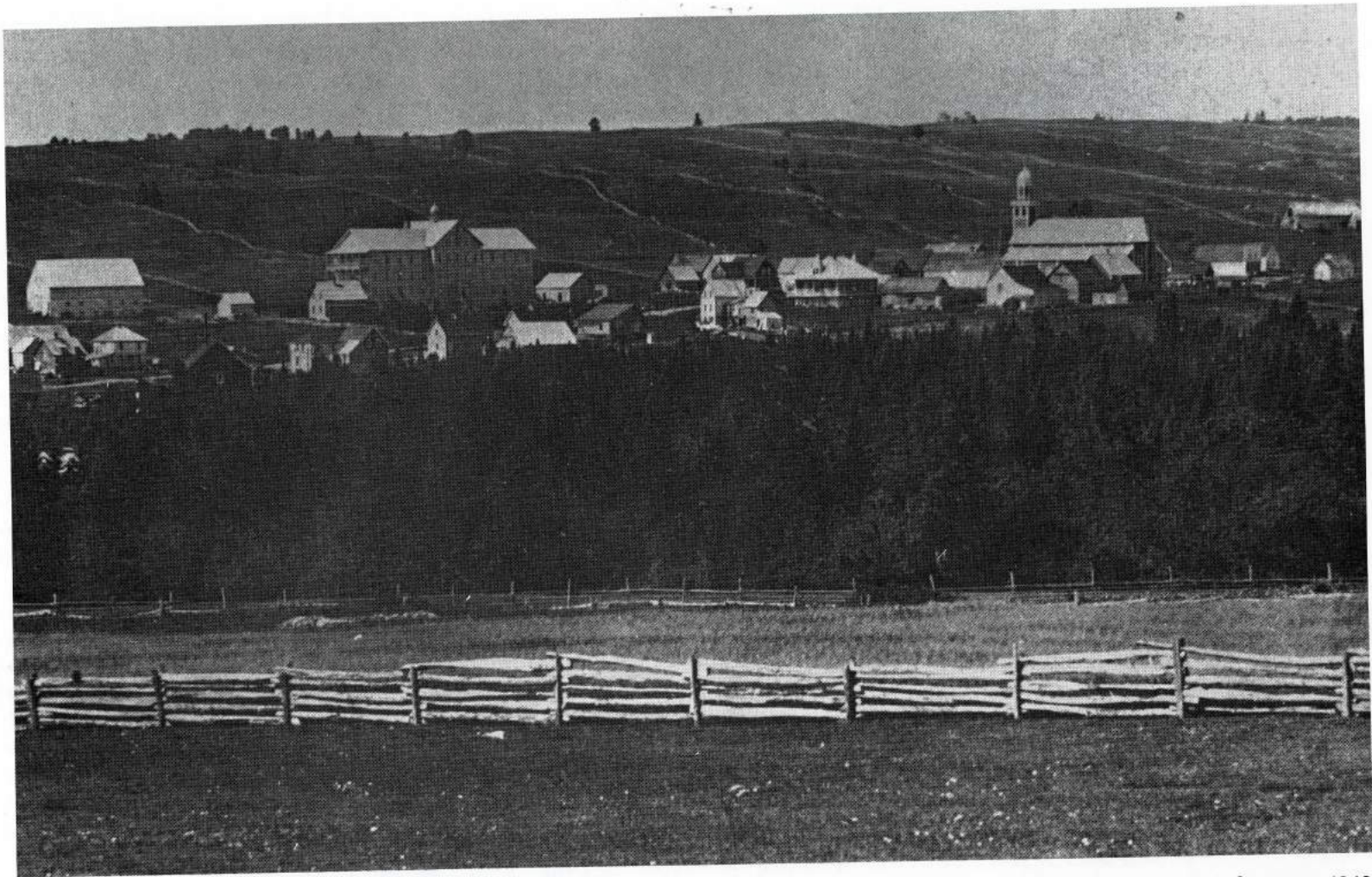
En ce qui concerne la section internationale, le bassin de la rivière St-Jean couvre une superficie de 8,765 milles carrés ou 5,609,600 acres. Au Maine, la rivière St-Jean coule sur une superficie de 4,670 milles carrés.⁵ À partir du Petit Lac St-Jean situé sur la frontière ouest (environ 20 milles à l'est de St-George de Beauce, Québec), différents cours d'eau se jettent dans la rivière à cet endroit. Cette rivière serpente vers l'est à un angle parallèle à 46° plus ou moins. Quelques-uns de ces cours d'eau y apportent leur propre personnalité. Voici quelques exemples: l'Allagash s'étend jusqu'au sud du lac Telos; l'Aroostook serpente à travers la partie centrale du plus grand comté au Maine; le Meduxnekeag coule à travers le chef-lieu du comté d'Aroostook, c'est-à-dire à Houlton.

Du point de vue américain, la rivière St-Jean, la vallée, et la ligne de partage des eaux couvrent une superficie de 2,988,000 acres⁶ ou environ 60% de la ligne internationale du partage des eaux. La vallée St-

this area, 480,937 acres are commonly included in the popular definition of the St. John Valley. This area, divided into fourteen organized and three un-organized townships, has a population of 21,584 people. From the largest in area to the smallest, these St. John Valley Maine towns and their populations are:

Jean comprend une étendue de 480,937 acres et est divisée en quatorze villes et villages constitués et non constitués. D'après l'enregistrement officiel du Maine, il y a 21,584 personnes qui demeurent dans ces villes et villages. Le tableau suivant démontre le nombre de personnes et l'étendue à partir de la plus petite place jusqu'à la plus grande ville:

	Population (1980)	Superficie en acres Area in Acres
1. Allagash	448	86,470
2. Madawaska	5,282	38,074
3. Fort Kent	4,826	35,654
4. St. John Plantation	322	31,190
5. T 17 R 5	235	28,335
6. T 17 R 4	443	26,401
7. Eagle Lake	1,019	25,401
8. Wallagrass	653	25,344
9. Cyr Plantation	147	23,271
10. New Canada	269	22,694
11. Grand Isle	719	21,485
12. Van Buren	3,557	21,254
13. T 17 R 3	0	21,204
14. Ste. Agathe	1,035	20,851
15. St. Francis	839	19,872
16. Frenchville	1,450	18,720
17. Hamlin	340	13,997
	<hr/> 21,584	<hr/> 480,937



Village of Ste. Agathe, ca. 1910

Le village de Ste-Agathe, vers 1910

The St. John Valley

In Maine the traditional meaning of "the St. John Valley" refers to the northernmost tier of Aroostook County townships, and includes not only the river's predominantly French communities but the Scots-Irish region of Allagash and Dickey as well. In this study, the definition of the St. John Valley will be narrowed to focus upon the French Valley area. Separated from the rest of Aroostook County by a series of forested uplands between the St. John and Aroostook Rivers, this area's eastern edge includes the townships of Hamlin and Cyr Plantation. It covers the chain of lakes, including Eagle Lake, that empties into the Fish River, then extends west to the St. Francis River, where the St. John River ceases to be an international waterway.

The boundary dispute, settled by the Webster-Ashburton Treaty of 1842, resulted in a bi-national status for this part of the St. John Valley. This status has led to the parallel yet distinct cultural histories of two people very often joined together in cooperative social ventures.

La vallée St-Jean

De coutume au Maine "la vallée St-Jean" comprend la région en direction extrême nord des villes et villages du comté d'Aroostook comprenant non seulement les municipalités de langue française longeant la rivière, mais aussi la région peuplée par les gens de descendance écossaises-irlandaises qui s'établirent à l'Allagash et Dickey. Cette étude de la vallée St-Jean concentrera principalement sur l'éten-due de la vallée peuplée par les gens de langue française. Cette région à l'extrême est de l'État comprend la communauté d'Hamlin et la Plantation Cyr et se trouve séparée du reste du comté d'Aroostook par un groupe de terres forestières entre les rivières St-Jean et Aroostook. Cette région comprend, en plus du lac Eagle, une chaîne de lacs se jetant dans la rivière Fish et ensuite s'étend à l'ouest jusqu'à la rivière St-François où la rivière St-Jean cesse d'être considérée comme eau internationale.

Le conflit de la ligne de frontière réglé par le traité Webster-Ashburton de 1842, a abouti dans une situation binationale pour cette partie de la vallée St-Jean. Forcément cette situation a créé une culture à la fois parallèle mais aussi différente en ce qui concerne son histoire culturelle: deux peuples souvent rapprochés ensemble pour accomplir des projets coopératifs et sociaux.

The Canadian Perspective

From a Canadian perspective, the St. John Valley sits astride a major east-west transportation route.

The importance of the St. John River Valley from the Canadian point of view dates back to the late seventeenth century, when Bishop St. Valliere of Quebec traveled on the river to reach the Acadian settlements of the Maritime Provinces. This same route in reverse also allowed the Acadians flight from Moses Hazen's troops when, in the French and Indian Wars, Hazen pillaged the French settlement at St. Anne's Point (near Fredericton, New Brunswick) in 1758.¹ In a mop-up operation, pursuing Acadian refugees who had evaded Britain's deportation effort,² Hazen plundered the remaining Acadian homes on the lower St. John as the Acadian people fled up-river to reach their allies in Quebec.³

During the American Revolution, as a part of British strategy, the Valley became part of a communications route for mail carriers between the colonial governments of Quebec and Nova Scotia.⁴ Again, the strategic location of the St. John River became obvious to the British in 1814, when the 104th Regiment of Foot marched up-river through Madawaska to reinforce British war positions to the west.⁵ Marching on the frozen river in mid-February of that year, these military reinforcements came to the British Great Lakes positions from relief posts at Fredericton, New Brunswick, on the lower St. John River.

Point de vue canadien

Du point de vue canadien, à une fourche à l'est-ouest d'une route de transportation d'importance majeure, se situe la vallée St-Jean.

Pour les Canadiens, l'importance de la vallée de la rivière St-Jean date de la fin du dix-septième siècle lorsque l'évêque St-Vallière de Québec a navigué sur la rivière pour se rendre aux colonisations acadiennes dans les provinces maritimes. Ce même mode de transportation permettait aux Acadiens de fuirent lorsqu'ils étaient poursuivis par les troupes de Moses Hazen pendant les guerres entre les Français et les indiens. En 1758, Hazen a saccagé la colonie française à Ste-Anne du Pays Bas (sic) (située près de Fredericton, Nouveau-Brunswick).¹ Dans une opération de nétoyage, en poursuite de réfugiés acadiens qui avaient contourné la déportation de l'Angleterre², Hazen a pillé le reste des foyers acadiens situés en bas de la rivière St-Jean en même temps que les Acadiens s'échappaient par le haut de la rivière pour rejoindre les leurs à Québec.³

Au cours de la Révolution américaine, les Anglais proposaient que la vallée fasse partie de la route de communication pour les facteurs entre les gouvernements des colonies du Québec et de la Nouvelle-Écosse.⁴ En 1814, encore une fois l'emplacement stratégique de la croisière de la rivière St-Jean est devenu évident à la Grande-Bretagne lorsque le régiment 104 de Foot avança sur le Madawaska en montant la rivière en vue de renforcer ses postes de guerre situés à l'ouest.⁵ Montant en mi-février sur la rivière gelée, ces renforcements militaires de la relève à Fredericton, Nouveau-Brunswick située dans le bas de la rivière St-Jean, sont arrivés sur les postes anglais situés aux Grands Lacs.

“On February 16, Colonel Halkett with the Headquarters and the grenadier company set out for Quebec preceded by four Indian guides. Another company took to the road on each succeeding day with the light company bringing up the rear on the 21st...Their road was the old post route from New Brunswick to Quebec following the St. John River to the mouth of the Madawaska, then up the Madawaska to Lake Temiscouata, 18 miles across the lake, on over the Grand Portage and so on to the St. Lawrence at St. Andre. From St. Andre the route followed the south shore of the St. Lawrence through its many pleasant French Canadian settlements in that region to Lévis, and thence across to the ancient capital...”⁶

“At Madawaska settlement, the populace turned out and hauled the troops 21 miles and hurried them on their way.”⁷

Today this travel route continues to be important, as Canadian rail lines wind over the highland “portage” from the St. Lawrence and down the Baker Lake-Baker Brook Valley to the St. John in order to ship midwestern products to the east coast.⁸ Carload after carload of autos and trucks manufactured at Windsor, Ontario, are seen on overnight stops at Edmundston, New Brunswick, across the St. John River from Madawaska. There the train workers tarry on their way to eastern ports with the Canadian products destined for European markets.

The American Perspective

From the American perspective, however, one might describe the St. John Valley as remote and “at

“Le colonel Halkett, avec son quartier général et la compagnie grenadier, s’est dirigé vers Québec le 16 février guidé par quatre indiens et à chaque jour, une autre compagnie prenait la même route. La fin de la compagnie légère a passé le 21 du mois...Leur chemin suivant l’ancien trajet des postes du Nouveau-Brunswick à Québec par le cours de la rivière St-Jean jusqu’à l’embouchure de la rivière Madawaska. Ensuite la compagnie montait la rivière Madawaska jusqu’au lac Temiscouata, un parcours de 18 milles de l’autre côté de la rivière et puis par dessus le grand portage, le St-Laurent à St-André. De St-André, la route suivait le côté sud du St-Laurent à travers ses maintes colonies canadiennes-françaises à Lévis, un coin agréable à visiter, et de là de l’autre côté”⁶

“À la colonie du Madawaska, les colons ont aidé à transporter les troupes pour une distance de 21 milles pour que ces derniers se rendent plus vite à leur destination.”⁷

De nos jours, ce même trajet est encore important avec le chemin de fer canadien qui longe le portage en amont à partir du St-Laurent, descendant la vallée de Baker Brook jusqu’à la rivière St-Jean permettant l’expédition par wagons des produits au Midwest sur la côte est.⁸ Wagon après wagon d’automobiles et de camions assemblés à Windsor, Ontario sont stationnés la nuit à Edmundston, Nouveau-Brunswick de l’autre côté de la rivière St-Jean à Madawaska. Là, les employés du chemin de fer s’attardent avant de continuer à destination des marchés européens avec ces produits canadiens.

Point de vue américain

Contrairement au point de vue canadien, le point de vue américain considère la vallée St-Jean comme un endroit bien isolé et absolument “au bout du monde”. Le système de route financé par le

the end of the line." The federally-funded Interstate Highway system, now a quarter of a century old in the lower reaches of Maine, ends 80 miles short of any municipality on the St. John River.⁹

In the 1950s and '60s, New England highway maps, for convenience, often cut Maine off at roughly the 45° parallel, with an insert in the right-hand corner of the map depicting Aroostook County (in reduced size) and its St. John Valley "up north."¹⁰

Historically, this American view of the Valley as hinterland was reinforced by American rail lines that reached Bangor, Maine, fully two generations before the Bangor and Aroostook Railroad linked the St. John Valley with the rest of the state.¹¹ For nearly four generations, from the time of the original Madawaska settlement in 1785 to the arrival of the railway at Van Buren in 1899,¹² it was easier to draw American timber from the Valley to Canadian saw mills in Fredericton than to transport timber overland to General Samuel Veazie's saw mills on the Penobscot River in Maine.

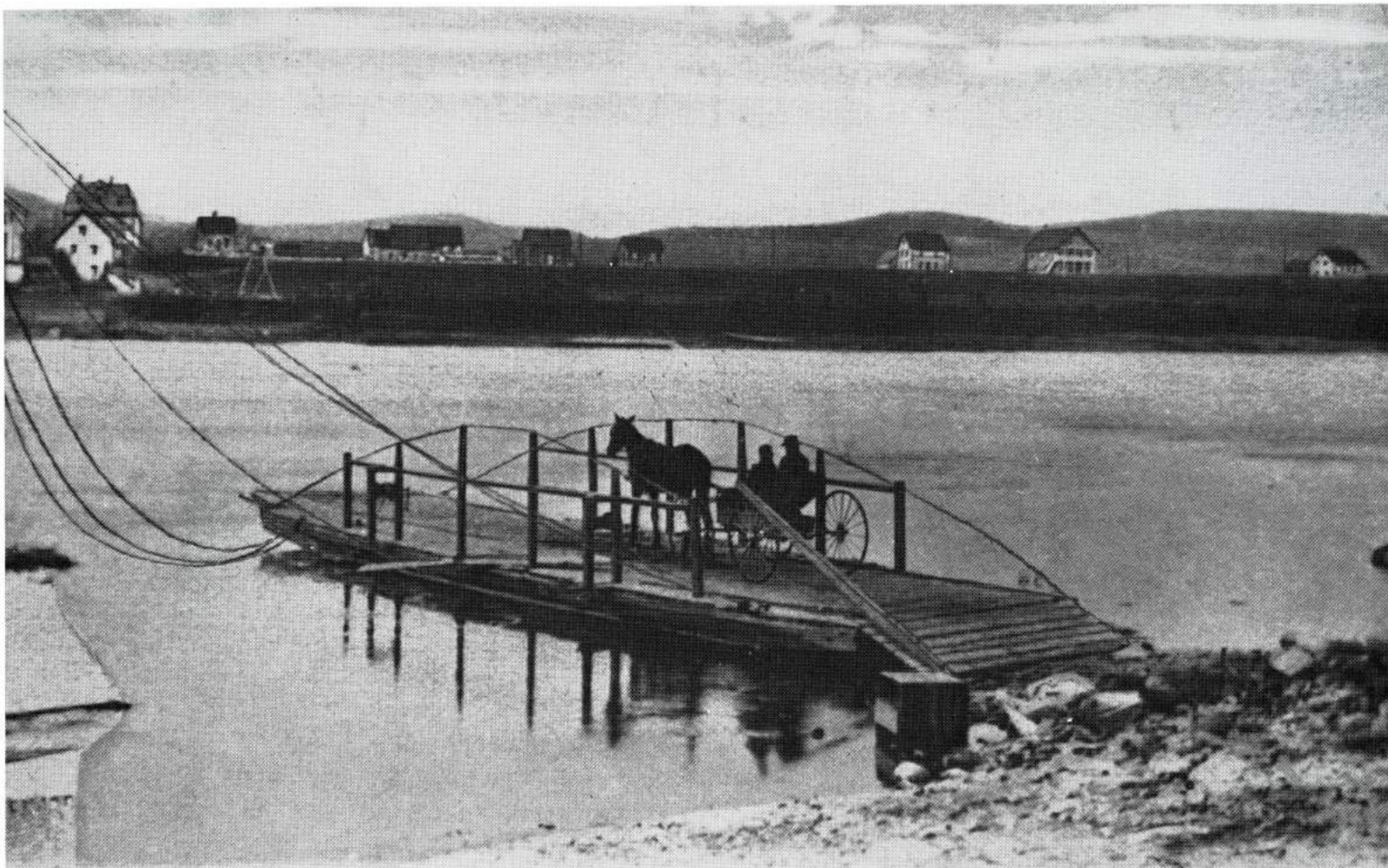
For the many Catholics in Maine's St. John Valley, it is 356 miles to their Bishop's home, with their diocesan cathedral an eight hour drive away. Yet residents of Madawaska, Maine, wake up in the morning and stare at the reflection of the sun's rays on the Cathedral of the Immaculate Conception as it sits on

fédéral, la grande route entre les états, date déjà d'un quart de siècle dans les parties les plus établies du Maine. Cette route se termine à 80 milles avant n'importe quelle municipalité établie sur la rivière St-Jean.⁹

Par commodité, dans les années 50 et 60, les cartes routières de New England ne montraient pas entièrement le Maine. Le Maine était souvent coupé à un angle de 45° sur une ligne parallèle et on trouvait une insertion dans le coin de la carte du côté droit traçant le comté Aroostook puis la vallée St-Jean "dans le nord" (dans un format réduit).¹⁰

Historiquement, cette image américaine d'arrière pays que la vallée représentait a été renforcée par les chemins de fer américains qui sont étendus jusqu'à Bangor, Maine. Il y a une période de deux générations au moins avant la mise en service du chemin de fer de "Bangor and Aroostook Railroad" dans la vallée St-Jean et le reste de l'état.¹¹ Pour presque quatre générations, au début de la colonisation du Madawaska en 1785 jusqu'à la mise en service du chemin de fer à Van Buren en 1899,¹² il était moins difficile de transporter le bois américain de la vallée aux scieries canadiennes, situées à Fredericton, Nouveau-Brunswick que de le transporter sur la route aux scieries du général Samuel Veazie situées sur le bord de la rivière Penobscot au Maine.

Pour les catholiques demeurant dans la vallée St-Jean au Maine, il y a une distance de 356 milles qui les sépare de la résidence de l'évêque et leur cathédrale, soit à huit heures de route de chez eux. Et pourtant les habitants de Madawaska, Maine se lèvent le matin admirant les merveilleux reflets du soleil sur la Cathédrale Immaculée Conception qui se trouve de l'autre côté de la rivière du côté canadien à Edmundston, Nouveau-Brunswick. Cette cathédrale est en effet



**Ferry between Fort Kent and Clair, New Brunswick,
ca. 1910**

**Le traversier entre Fort Kent et Clair au
Nouveau-Brunswick, vers 1910**



**Main street of Madawaska in the first decades of
the twentieth century**

**La rue principale à Madawaska au début du
vingtième siècle**

the Canadian side of the river in Edmundston, New Brunswick. But that cathedral across the river is the See of another diocese and in another country.

Romanticists may describe the St. John Valley as a Shangri-la away from the hubbub of cosmopolitan life. The present-day habits of its people may be compared to quaint ways of the past when life was more simple, when faith ordered the lives of people. In these modern times, St. John Valley French still gather around a cross and sing the song "Evangeline." Traditions from another time still press the souls of people buffeted by change. The "poyes" and "crêpes" baked with flour ground from home-grown buckwheat, the call to surrender candies and sweets during Lenten season -- these practices still persist among the French-speaking people on the St. John, who likewise relish ready-made Pillsbury dough products, flock to charismatic renewals, and collect union salaries for their hours overseeing modern high-speed paper producing machines. Between the basketball games, high school dances and bowling matches, the young people still pause to become familiar with the old songs such as "À la Claire Fontaine" and "Alouette."

Like the differing Canadian and American perspectives on the area, St. John Valley living is a paradox. It has been described as "down east with a French accent."¹³ At once traditional and modern, it reflects time-honored customs in flux.

l'évêché d'un autre diocèse situé dans un autre pays.

On peut décrire la vallée St-Jean comme une espèce de romantisme comparable au paradis terrestre sans le vacarme de la vie cosmopolite. La vie d'aujourd'hui que mènent ses citoyens peut être comparée aux coutumes charmantes des gens d'autrefois, c'est-à-dire lorsque la vie était moins compliquée, lorsque la foi menait leurs vies de tous les jours. Aujourd'hui, la partie française de la vallée St-Jean se rassemble encore autour de la croix pour chanter "Évangéline". Les habitudes d'autrefois affectent encore l'âme des gens pris dans le changement de vie. À partir des poyes et crêpes cuites avec de la farine de sarrasin cultivé chez-nous, de l'abstinence des bonbons et sucrage durant le carême -- toutes ces coutumes existent encore dans les familles françaises du St-Jean. Ces mêmes gens adorent les produits de pâte Pillsbury, vont en masse aux renouvellements charismatiques, et reçoivent des salaires négociés par l'union des travailleurs compensant les heures de travail à surveiller des machines modernes à haute vitesse dans la production du papier. Entre les parties de basket-ball, les danses d'écoles et les concours de bowling, les jeunes prennent le temps d'apprendre les vieilles chansons telle que "À la claire fontaine" et "Alouette".

La vallée St-Jean est un paradoxe vivant autant que peut l'être la différence entre le point de vue canadien et le point de vue américain de cette région. De cette région on dit avec un accent français, dans l'est (down east).¹³ À la fois traditionnelles et modernes, les coutumes changent continuellement.



Nine year old Xavier Dufour, St. David, 1901

Xavier Dufour à l'âge de neuf ans à St-David, 1901

A Time

Un temps

Causes of Acadian Migration

The story of the St. John Valley's Acadian settlement has many chapters. It begins in seventeenth century France with the migration of people from the country's western provinces to the New World. It continues with disputes between France and England, known as the French and Indian Wars, over control of lands in present-day Maine and Canada's Maritime Provinces. And, in the story's most poignant chapter, it reaches a climax with the deportation of the Acadians¹ from their homeland by the British in 1755.

A romanticized version of the deportation is widely known through the work of Maine poet Henry Wadsworth Longfellow and his epic poem, "Evangeline: A Tale of Acadie." That story has often been told, and will not be repeated in this narrative. Rather, the focus here will be on later years and the events leading to the origins of the upper St. John Valley's Acadian settlement.

Motifs de l'immigration acadienne

L'histoire de la colonisation des Acadiens dans la vallée St-Jean contient plusieurs différents épisodes. En France, aux dix-septième siècle, nous remarquons l'immigration des colons des provinces de l'ouest du pays au Nouveau Monde et de suite nous étudions les guerres françaises et indiennes entre la France et l'Angleterre pour le contrôle des terres qui appartiennent aujourd'hui au Maine et aux Provinces Maritimes du Canada. L'épisode culminant est celui de la déportation des Acadiens¹ de leurs terres par les Anglais en 1755.

La version romantique bien connue de la déportation des Acadiens est racontée dans l'oeuvre du poète Henry Wadsworth Longfellow du Maine dans son poème épique, "Évangéline: l'histoire de l'Acadie". Cette histoire a été racontée maintes fois et ne sera donc pas racontée à nouveau dans ce texte. Plutôt, nous allons étudier les années suivant cette époque et les événements marquant la colonisation des Acadiens dans le haut de la vallée St-Jean.

A Landless People

A group of Acadian settlers, prior to the deportation, had already moved from their homeland where they had been fearful for their safety and survival. Some of these people settled along the lower St. John River at Ste. Anne's Point, near Fredericton,² the present-day capital of New Brunswick. During the course of the last French and Indian War, and in the face of continued British threats in 1758, these Acadians again moved. This time they settled in the province of Quebec where the dominant French culture meant some safety. But many returned to the more familiar territory of Ste. Anne's Point after the Treaty of Paris in 1763,³ hoping to find stability with the end of the hostilities between France and Great Britain.

Indeed, the years following 1763 were peaceful for the Acadian inhabitants at Ste. Anne's Point. But the American Revolution soon followed and, with that, another chapter in the Acadian story. Here we arrive at the direct origins of the St. John Valley's St. Basile and St. David settlements.

With the close of the American Revolution, Tory sympathizers in the American colonies were evicted from Massachusetts, New York and New Jersey. As United Empire Loyalists, over 10,000 of them moved into Canada. Many Loyalists settled near Ste. Anne's Point and either purchased or were given land by the British government. There, in 1784, the Loyalists organized a new province and called it New Brunswick. For the Acadians already living there, this meant a change of conditions and uncertainty over

Un peuple sans domaine

Un groupe de colons acadiens avait déjà quitté leur patrie où ils craignaient pour leur bien-être et leur vie, et cela avant la fameuse déportation. Quelques-uns se sont établis le long du bas de la rivière St-Jean à Pointe Ste-Anne près Fredericton,² Nouveau-Brunswick, aujourd'hui la capitale du Nouveau-Brunswick. Au cours de la guerre de Sept Ans, ces mêmes Acadiens ont dû déménager à nouveau à cause de menaces britanniques constantes en 1758. Cette fois, ils se sont établis à Québec où la culture française leur offrait une espèce de sécurité. Plusieurs par contre sont retournés à Ste-Anne après que le Traité de Paris fut signé en 1763³ avec l'espoir d'y trouver une vie paisible et une fin aux batailles entre la France et la Grande-Bretagne.

En réalité, la vie a été paisible pour les Acadiens, habitant Ste-Anne pour quelques années après 1763. La Révolution américaine a bientôt éclaté et avec cette événement, un autre épisode dans la vie des Acadiens. Cet événement donna naissance aux colonisations de St-Basile et St-David dans la vallée St-Jean.

À la fin de la Révolution américaine les sympathisants Tory des colonisations américaines se sont fait expulser de Massachusetts, New York, et New Jersey. Au-delà de 10,000 loyalistes impériaux et unis sont arrivés au Canada à ce moment-là. Plusieurs ont choisi de s'établir à Pointe Ste-Anne et d'acheter des terres ou d'accepter des terres offertes par le gouvernement britannique. C'est là qu'en 1784 les loyalistes ont organisé une nouvelle province et l'ont nommée le Nouveau-Brunswick. Pour les Acadiens qui jadis habitaient au Nouveau-Brunswick, tout ce nouveau représentait des conditions différentes de celles auxquelles ils étaient habitués et des doutes au

land titles. Officially, they became a landless people.

The British colonial governors had already considered the handling of this problem of land title on the lower St. John River, seeking a solution that would satisfy not only the often conflicting claims of the Loyalists and the Acadians, but the strategic needs of the provincial government as well. General Frederick Haldimand, Governor of Quebec, had even discussed the matter in a letter to his colleague, Governor John Parr of Nova Scotia. In this letter, the early stages of the subsequent move by a group of Acadians to the upper St. John Valley, and the advantages to the two provinces, is revealed:

Quebec, 27 Nov. 1783
Sir:

Mercure, the Acadian who came lately into this province as a guide to Mr. Bliss, having informed me that many of his countrymen wished to emigrate into this province for the sake of enjoying their religion with more liberty, and less difficulty in procuring priests, I have thought proper to communicate the idea to Your Excellency that in case you should approve of the measures we should mutually assist in taking steps to carry it into execution. My plan is to grant them lands at the Great Falls on the River St. Johns, which in time may form settlements to extend almost to the River St. Lawrence, which will contribute much to facilitate the communication so much to be desired between the two provinces, and which may be attended with circumstances very favorable for their mutual interests. I shall be glad to have your opinion on this subject, and have the honor to be, with great regard,

Your Excellency's most obedient and
Most humble servant,
Frederick Haldimand⁴

sujet des titres de propriétés. Officiellement, ces Acadiens étaient sans domaine.

Les gouvernements des colonies anglaises avaient déjà étudié ce problème de titre de propriété dans le bas de la rivière St-Jean essayant de trouver une solution qui satisferait non seulement les loyalistes mais aussi les Acadiens tout en répondant aux objectifs du gouvernement provincial. Le général Frederick Haldimand, gouverneur de Québec, avait même discuté ce sujet dans une lettre avec son confrère, le gouverneur Parr de la Nouvelle-Écosse. Les démarches présent par les Acadiens pour s'établir dans le haut de la vallée St-Jean et les avantages pour les deux provinces sont exposés dans cette lettre:

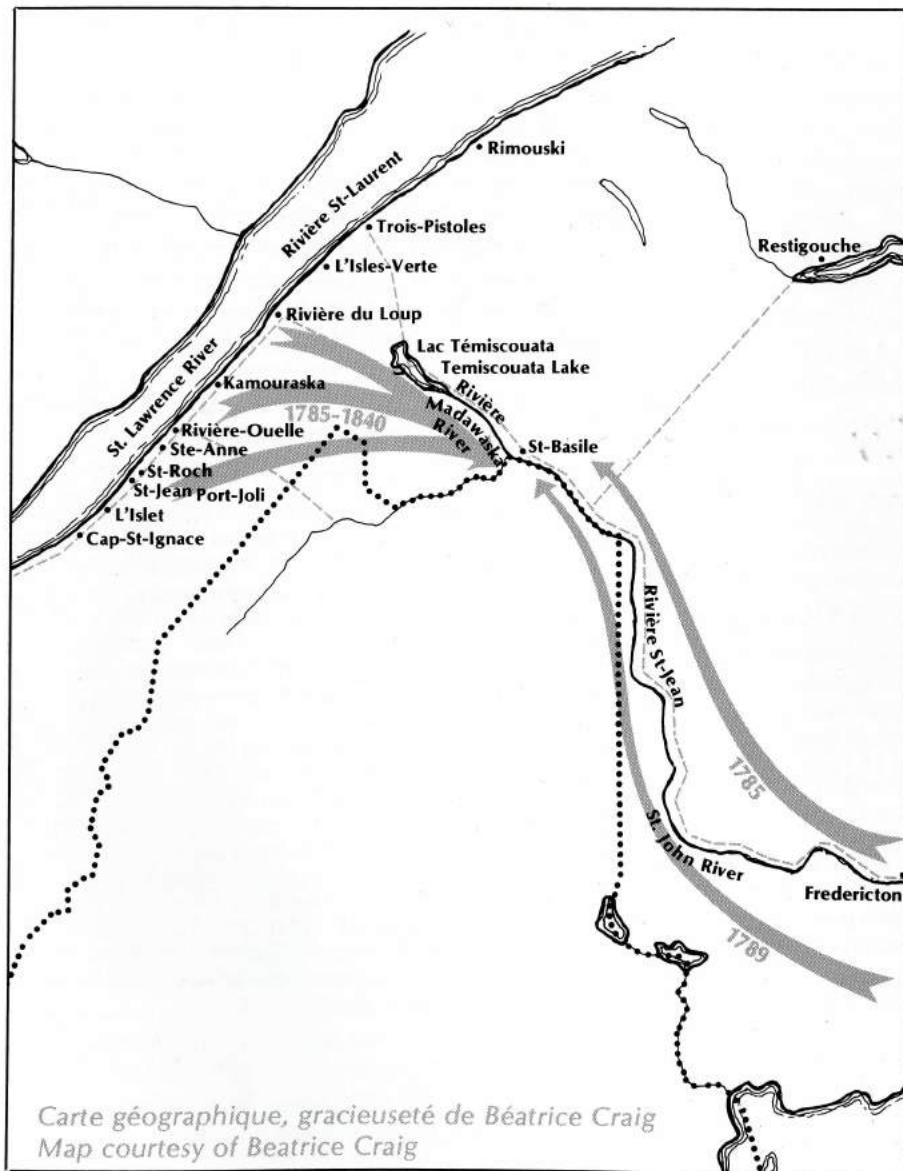
Monsieur, Québec, le 27 novembre 1783

Un nommé Mercure, d'origine acadienne, vient d'arriver dans notre province à titre de guide pour monsieur Bliss et m'informe que plusieurs compatriotes désirent émigrer dans notre province afin de pouvoir jouir de la liberté de pratiquer leur religion et d'être capable d'avoir plus de prêtres. J'ai cru bon et juste de partager cette information avec Votre Excellence afin que, si vous le permettez, ensemble nous pourrions planifier et réaliser les pas nécessaires à la réussite de ce projet. Je me propose de leur concéder des terres à Grand-Sault, sur le bord de la rivière St-Jean, en espérant que plus tard ces colonisations s'étendraient jusqu'au St-Laurent. Cette colonisation aidera beaucoup à faciliter les relations entre les deux provinces et pourrait même favoriser l'état des choses des deux côtés. Je serais reconnaissant de lire votre pensée à ce sujet. Veuillez accepter l'expression de mon respectueux dévouement,

De votre plus respectueux
et serviteur humble
Frederick Haldimand⁴

Immigrations du haut de la vallée St-Jean 1785-1840

Migrations to the Upper St. John Valley 1785-1840



..... Frontières internationales
contemporaines
- - - - - Voies de communication
← Mouvements d'immigrations

..... Contemporary International
Boundaries
- - - - - Communication Routes
← Migration Movements

W.S. MacNutt, in his book *New Brunswick, A History: 1784-1867*, gives this letter further historical context:

To give impetus to the northward movement, human material was available. For years the position of the Acadian remnants who lived in southern New Brunswick had been under review. Ever since the time of Governor Jonathan Belcher of Nova Scotia, the idea of granting them lands in contiguity with Quebec had been a favorite one. Speculation had been revived by the insistence of Haldimand upon populating the upper St. John, but the initiative at this time came in large part from the ambitions of Louis Mercure, an intelligent Acadian who had been employed in the late stages of the Revolutionary War in carrying dispatches between Quebec and Halifax. Mercure had a keen eye for interval, riverfront and rich islands in midstream. Following his prompting, the Acadians who resided in the vicinity of Fredericton were prepared, without resentment, to endure another uprooting. Southern New Brunswick was an English-speaking, Protestant land. They were surrounded by settlers of the Loyalist regiments. Acadians from Kings County swelled the numbers prepared to move to the north.⁵

At the time, the boundaries between Quebec and the Maritime Provinces were indeterminate. Ironically, much of the land selected for the Acadian settlement on the upper St. John River in 1785 later became a part of no British province, but a part of the State of Maine. The regional history of the Madawaska territory or upper St. John River Valley thus begins with political games played in distant capitals quite removed from the isolated settlement site. Governors Haldimand and Parr chose for Acadian resettlement.

Dans son livre, "New Brunswick, A History: 1784-1867", W.S. MacNutt souligne l'importance historique de cette lettre:

Des espèces humaines étaient disponibles pour mettre en branle le mouvement vers le nord. Pendant des années le sort du reste des Acadiens demeurant dans le sud du Nouveau-Brunswick était étudié. Au temps du gouverneur Jonathan Belcher de la Nouvelle-Écosse on favorisait l'idée de la concession des terres à proximité de Québec. Les suppositions se sont réanimées avec l'insistance d'Haldimand dans le but de peupler le haut du St-Jean mais c'est principalement l'effort d'un Acadien, Louis Mercure, qui était employé à la fin de la Guerre Révolutionnaire pour les expéditions entre Québec et Halifax. En voyageant, Mercure avait un oeil perçant pour remarquer la distance, les rives et les îles remplies de richesses sur le long de son chemin. Après l'incitation de ce dernier, les Acadiens autour de Fredericton étaient prêts à déménager à nouveau sans aucun ressentiment. Le sud du Nouveau-Brunswick était protestant et anglosaxon. Ils étaient donc entourés de colons des régiments loyalistes. Le grand nombre d'Acadiens dans le comté de Kings gonfla le taux d'Acadiens prêts à déménager dans le nord.⁵

À ce moment-là, les frontières entre le Québec et les provinces maritimes étaient indécises. Par pur hasard, un nombre important de terres choisies pour les colonies acadiennes situées dans le haut de la rivière St-Jean se trouvaient dans le Maine et non dans les provinces britanniques. L'histoire de la région du Madawaska, ou le haut de la vallée St-Jean, a donc commencé par des jeux politiques entre deux capitales éloignées l'une de l'autre et surtout loin de la nouvelle colonie acadienne choisie par les gouverneurs Haldimand et Parr.

An Early Journey North

Meanwhile in America, the colonies were preparing for independence and William Bingham, a wealthy Philadelphia merchant, was acquiring important timber lands, totaling 2,000,000 acres, in Maine.⁶

Initially, Bingham had purchased a million acres of Maine forest land on the Kennebec River.⁷ He followed this with a second purchase of lands extending north of Bangor that was known as Bingham's Penobscot Purchase. The need to survey this second purchase brought a surveyor, Park Holland, and his crew to the shores of the upper St. John River in 1794. Describing the origins of his journey, Holland wrote:

This tract was estimated to contain a million acres, at a stipulated price per acre, but the tract contained more or less. It was found impossible to close the bargain until the land had been surveyed, and the quantity ascertained. It was of importance to the State, to have it done as soon as possible, for the purchase money was not to be on interest until the lands were surveyed. But no surveyors could be found who were willing to undertake the business as the territory, a considerable part of it, was far from any potable water, and wholly unexplored and the distance to be run uncertain. The Indians were unacquainted with a large part of it, and it was not on their hunting ground, and little information could be obtained from them.⁸

Holland's travels north were arduous. In fact, he got lost, and his crew ran out of provisions. Holland described the ordeal in the following passage, exemplifying the disadvantages of the lengthy south

Un des premiers voyages dans le nord

Tandis que les colonies s'organisaient pour leur indépendance en Amérique, un capitaliste de Philadelphie, William Bingham, achetait au-delà de 2,000,000 acres des meilleures terres riches en bois au Maine.⁶

Au début, Bingham avait acheté 1,000,000 acres de terrains forestiers sur le bord de la rivière Kennebec.⁷ Ensuite, il a acheté des terrains au nord de Bangor dont les gens disaient que c'était l'achat de Bingham du Penobscot. De nécessité un arpenteur, Park Holland, avec son équipe, est arrivé en 1794 sur la rive de la rivière St-Jean pour arpenter le deuxième achat de Bingham. Holland écrivait ce qui suit pour décrire le commencement de son voyage:

L'étendue devait contenir un million d'acres, pour un certain prix calculé par acre, mais en réalité l'étendue en question contenait plus ou moins cette grandeur. C'était donc impossible de conclure un marché avant de s'entendre sur l'étendue en arpentant et vérifiant celle-ci. L'État était d'autant plus intéressé à connaître l'étendue aussitôt que possible puisque l'argent prêter pour l'achat ne gagnait aucun intérêt avant que l'étendue soit arpentée. Il était impossible d'engager un arpenteur intéressé dans cet immense projet qui en grande partie ne contenait pas d'eau potable en plus d'être une étendue inexplorée et d'une distance à parcourir inconnue. Les indiens eux-mêmes ne connaissaient pas ces terres qui ne se trouvaient pas à faire partie des terres de chasse et alors l'information obtenue de ces derniers était insignifiante.⁸

Les voyages de Holland dans le nord étaient difficiles. En effet, il s'est même perdu et son équipe a manqué de provisions. Holland décrit cette aventure dans ce qui suit et démontre les désavantages encourus dans ce long voyage du sud au nord de

to north travel route from Bangor to the upper St. John River settlements:

Our provisions are wholly exhausted except for one partridge and while preparing our scanty meal, to our great joy we saw an Indian coming down river toward us. Fortunately for us he could speak English and was quite a trader, well acquainted with the waters of the Penobscot as well as the St. John, to which river he was now on his way, with his family consisting of his squaw and two papooses. He told us we were on the wrong stream, that the lake we were in search of, in a direct line would be thirty miles distant, very bad travelling, a sad piece of intelligence for us. We hired the Indian to act as our guide to the place where we expected to meet Maynard (a member of the survey team) and his party for which we agreed to give him one guinea, and twelve pounds of pork. He first took us a little distance to his camp and gave us half of his tobacco and dried moose meat, enough for a full supply for our hungry crew (half his stores) and though dried, without salt, and eaten without cooking, we made a delicious meal.⁹

Bangor jusqu'aux cantons dans le haut de la rivière St-Jean:

Nous avons complètement épuisé nos provisions sauf une perdrix. En préparant notre maigre repas, nous avons aperçu un indien descendant la rivière dans notre direction. Par chance il parlait anglais et était bon commerçant. Il était familier avec les cours d'eau du Penobscot et du St-Jean où d'ailleurs il se dirigea avec sa famille, une squaw et deux bébés. Malheureusement il nous a informés que nous étions sur le mauvais cours d'eau et que celui que nous voulions se trouvait à 30 milles, un trajet tout à fait difficile à voyager. Quel découragement pour nous! Nous avons engagé l'indien comme guide pour nous rendre à destination où nous attendions de rencontrer Maynard (un membre de l'équipe d'arpentage) et son groupe. Nous avons décidé de payer l'indien une guinée et lui donner douze livres de porc en retour pour son travail de guide. Avant de partir, l'indien nous a dirigés pour un petit bout à son camp et nous a donné la moitié de son tabac et de l'original sec. Il y en avait assez pour bien nourrir notre équipe affamée. Cette offrande représentait la moitié de ses vivres. Malgré la préparation sèche de la viande sans cuisson, nous avons très bien mangé.⁹



An early house in the Madawaska settlement on the Canadian side of the border, ca. 1870

Une maison située du côté canadien dans une colonie de Madawaska vers 1870

“Their Houses are Built of Logs”

Holland further described the party's relief upon reaching Madawaska in the fall of 1794, and provided one of the earliest American descriptions of the settlement:

October 1st at the Village of Madawaska, which is very pleasantly situated on the interval lands, on the St. John's River high enough to be out of reach of the freshets, which here rise sometimes to great height. The Madawaska River empties into the St. John not far from the village, which was settled by the French at the close of the Revolution. The British gave their American soldiers land upon the St. John, where these people had settled, 60 to 70 families in number, and who, in their anger, moved up river, determined to have no communication with them. They appear happy and contented though they begin to suffer from the want of edge tools, etc., they have never used any salt since they came here. They have a church and priest, cattle, horses, sheep and hogs, raise wheat, oats, barley and peas, and flax and tobacco, which though of poor quality, answers for smoking, make their own cloth, etc. Their houses are built of logs, and those we entered were neat and in order. They make their meat into soup to which they add onions and garlic, which grow well upon the bank of the river. They are very kind and hospitable. We scarcely entered a house, that they did not ask us to take soup with them. We met among them a Mr. Everett formerly of New Hampshire, who was a hunter, and who had been there three or four years. He was of great service to us as interpreter and gave us a small dog, which, with our provisions, the second day after our arrival, we took on our journey up river, passed

“Leurs maisons sont construites de rondins”

Holland décrit l'arrivée de son équipe à Madawaska à l'automne 1794 en écrivant ce qui suit. Ce texte est l'un des premiers textes américains décrivant cette colonie:

Le 1^{er} octobre dans le village Madawaska établi sur des terres écartées les unes des autres et le long de la rivière St-Jean mais hautes assez pour offrir une protection contre les inondations subites qui quelquesfois montent à des hauteurs importantes. La rivière Madawaska se jette dans le St-Jean tout près du village qui a été établi par les Français à la fin de la Révolution. Les Anglais ont donné des terres le long de la rivière St-Jean à leurs soldats américains au même endroit où les Anglais eux-mêmes s'étaient établis. Environ 60 à 70 familles anglaises, mécontentées, montèrent la rivière bien décidées de ne plus communiquer avec ces Américains. Ils semblent heureux et satisfaits malgré qu'ils commencent à souffrir du manque d'outils tranchants, etc. Ils n'ont pas consommée de sel depuis leur arrivée. Ils ont une église et un prêtre, du bétail, des moutons, et cochons. Ils cultivent le blé, l'avoine, l'orge et les pois, le lin et le tabac qui est très pauvre de qualité mais qui répond à leurs besoins de fumer. Ils confectionnent leurs propres vêtements, etc.. Leurs maisons sont contruites de rondins. Les maisons que nous avons visitées étaient propres et bien à l'ordre. Avec leur viande, ils préparent un potage contenant des oignons et de l'ail cultivés sur le bord de la rivière. Les gens sont généreux et hospitaliers. Presque chaque foyer visité nous a offert un potage à prendre avec eux. Nous avons fait la connaissance en outre d'un monsieur Everett autrefois de New Hampshire qui est chasseur demeurant là depuis trois ou quatre ans. Il nous a bien rendu service comme interprète et nous a donné un petit chien que nous avons apporté avec nous sur notre voyage montant la rivière le deuxième jour après notre arrivée. Nous avons

night with the Frenchmen at the mill who gave us a half peck of hulled wheat to use instead of rice in broth, and pushed on our unknown and dreary way.¹⁰

The chance meeting of "Mr. Everett of New Hampshire" affirmed American interest in the St. John Valley from the earliest days of settlement, but the Holland expedition itself verified the problems of geography and distance with which the Americans were to contend. Since the St. John River empties into the Atlantic in British territory and the rivers served as primary east-west travel routes, the upper St. John was simply more accessible for the British and remained throughout the early years an area of British influence.

The very year Holland came to Madawaska, the British issued a second land grant to Acadian settlers on the St. John. This grant covered lots on both sides of the St. John River and what is now St. Leonard, New Brunswick, and Van Buren, Maine. Having definitive titles to their lands encouraged the Acadians to ally themselves with the British rather than the Americans, toward whom the French remained cordial but distant.

Yet, according to the nebulous terms of the Treaty of Paris that established the northern border, the Americans continued to claim ownership of land including the St. John Valley and extending nearly to the St. Lawrence River. With these conflicting claims, the seeds of the boundary dispute, which prevailed in the area for the next 48 years, were planted.

passé la nuit avec les Français au moulin qui nous ont donné la moitié d'un boisseau de blé décortiqué pour remplacer le riz dans notre bouillie. Nous avons filé sur notre chemin inconnu et embêtant.¹⁰

La rencontre par pure chance de "monsieur Everett de New Hampshire" a soutenu l'intérêt américain dans la vallée St-Jean à partir des premiers jours de la colonisation, mais l'expédition d'Holland elle-même a confirmé les difficultés causées par la topographie et la distance que ces Américains ont eu à combattre. Puisque la rivière St-Jean se jette dans l'Atlantique dans le territoire britannique et que les rivières servent de voies de l'est à l'ouest, le haut du St-Jean était donc plus facile d'accès pour les Anglais. Pour cette raison cette région, dans les premiers temps, a été dominée par l'influence Britannique.

La même année que Holland a visité le Madawaska, les Anglais ont fait une seconde concession de terrains aux colons acadiens sur le St-Jean. Cette concession comprenait des terrains sur les deux bords de la rivière St-Jean où se trouvent aujourd'hui St-Léonard, Nouveau-Brunswick et Van Buren, Maine. Appartenant définitivement des titres pour leurs propres terres a encouragé les Acadiens à s'unir avec les Anglais plutôt qu'avec les Américains envers lesquels les Acadiens demeurèrent sympathiques mais gardèrent leurs distances.

Toutefois, d'après les termes vagues du Traité de Paris qui établissait la frontière au nord, les Américains ont continué à réclamer le droit de propriété sur les terres y comprises celles s'étendant presque au nord du St-Laurent. Conséquemment, ces revendications opposées, prédominantes pour les 48 années à venir, ont semé les premières graines de désaccords sur la frontière.

The Boundary Settlement

With European governments and their colonial possessions vying for control of valuable land in the New World, disputes over boundaries were endemic to northeastern North America from its early settlement. Such disputes often had many layers of contention, rooted in European conflicts and compounded by local problems and interests. Following the establishment of British control in North America after the French and Indian Wars and the formation of the United States after the American Revolution, border questions turned to the matter of defining and controlling the frontier between the northeastern United States and British possessions in Canada.

This frontier area, which included the St. John River settlements, was covered with valuable forests that represented great wealth to the country that could control it. The basis for Great Britain's claims in the area was its well-established control of the mouth of the river at St. John, New Brunswick, and its resultant interest in the timber-rich hinterland of the river's extensive drainage basin. In issuing land grants

L'accord de la ligne de frontière

Avec la concurrence pour le pouvoir entre les gouvernements européens et les colonies elles-mêmes pour les terres d'une richesse énorme situées dans le nouveau monde, dès les premiers temps les conflits de ligne de frontière existaient et étaient endémiques à la partie nord-est de l'Amérique du nord. Plusieurs raisons attribuaient à ces contredits d'origine européenne et empirés par les problèmes de cette région sans compter ses intérêts particuliers. Après l'établissement du pouvoir britannique en Amérique du nord qui est survenu après les guerres entre les Français et les indiens ainsi que la formation des États-Unis après la Révolution américaine, un grand nombre de questions ont été posées à savoir quelle méthode avait été utilisée pour définir la frontière entre le nord-est des États-Unis et les colonies britanniques du Canada.

Le territoire comprenant les colonies situées le long de la rivière St-Jean était rempli de forêts de grande valeur et représentait une richesse énorme pour le pays en pouvoir. La Grande-Bretagne réclamait ce domaine parce que son pouvoir était bien établi à l'embouchure de la rivière St-Jean à St. John, Nouveau-Brunswick, et aussi à cause de son intérêt dans les forêts riches en bois et du bassin hydrographique de la rivière. En octroyant des terres

to the St. John Valley's first French settlers, Britain had been mindful of this rich hinterland and the necessity of protecting it by populating its territory. Even if there had been no lumbering possibilities in the vicinity, the St. John River was still considered vital to British concerns because it provided an important transportation and communication link between the British provinces of Quebec to the west and the Maritimes to the east.

The lure of timber resources was also responsible for the first American interest in the upper St. John Valley. In 1817 a group of Kennebec River lumbermen had come north to extend their lumber and business interests. Among these settlers was John Baker, who was to become a key figure in the border controversy. On July 4, 1827, Baker, from his home on the north shore of the St. John River, organized an Independence Day celebration and raised an American flag to challenge British authority there. The incident led to Baker's arrest and trial by the English government in New Brunswick, after which Baker, an American citizen, was remanded to jail in Fredericton.¹

State and National Interest

John Baker's arrest brought the State of Maine into the picture. From the state capital in Portland, Maine Governor Enoch Lincoln sent Charles Daveis² to Fredericton to obtain information on Baker's arrest. The case pointed out the ambiguity

aux premiers colons français de la vallée St-Jean, la Bretagne tenait compte de la grande richesse forestière et le besoin qu'elle avait de protéger cette richesse en peuplant ses territoires. Même sans pouvoir d'exploitation forestière dans la région, la rivière St-jean était quand même considérée indispensable à l'intérêt britannique parce que celle-ci représentait non seulement un moyen important de transportation mais une liaison entre les provinces britanniques à partir de l'ouest de Québec jusqu'à l'est des Maritimes.

L'attrait de ces ressources forestières a éveillé l'intérêt américain dans la région située au haut de la vallée St-Jean. En 1817 un groupe de bûcherons de la rivière Kennebec est arrivé dans le nord pour augmenter leurs produits forestiers et améliorer leurs affaires. Entre autre, nous remarquons John Baker qui devint plus tard un personnage important dans les discussions au sujet de la frontière. Le 4 juillet 1827, de chez-lui sur le bord de la rivière St-Jean dans la partie nord, Baker a organisé une foire pour la fête de l'Indépendance américaine et a levé le drapeau américain pour défier le gouvernement britannique occupant le territoire. Cet événement a fini par l'emprisonnement de Baker et son procès par le gouvernement britannique du Nouveau-Brunswick, suivi par la condamnation à la prison à Fredericton de Baker, un citoyen américain.¹

D'intérêt régional et national

L'arrestation de John Baker impliqua la participation de l'État du Maine. De la capitale à Portland, Maine, le gouverneur Enoch Lincoln a envoyé Charles Daveis² à Fredericton pour se renseigner plus à fond sur la raison pour l'arrestation de John Baker. Son cas démontrait l'obscurité autour de la limite de

surrounding jurisdiction in the St. John Valley. A proclamation by Maine's Governor Lincoln expressed the American perspective that "many trespasses have been committed by inhabitants of the same Province upon the sovereignty of Maine and rights of those she is bound to protect"³ as matters were brought to focus in Washington as well as Portland.

In 1828 Washington agreed to submit the boundary question to international arbitration. The point of contention lay in the language of the Treaty of Paris, which had been negotiated between England and the United States following the American Revolution. The Treaty had set the northeastern boundary of the United States along a line due north from the headwaters of the St. Croix River to the highlands, which separate the rivers flowing into the Atlantic from those emptying into the St. Lawrence River. The British claimed that the highlands, and hence the border, were positioned at Mars Hill, located 60 miles southeast of the St. John Valley settlements. The Americans maintained that the ridge of mountains 40 miles northwest of the settlements constituted the highlands, and thus the border.⁴

The King of The Netherlands was chosen to arbitrate the dispute and, in a decision announced at The Hague in January of 1831, the King split the territory and established the St. John River as the boundary. This decision was met with new objections by the people and governments of both the United States and England, and neither country accepted the King's pronouncement. In March of the same year the State of Maine took matters into its own hands and incorporated the entire upper St. John Valley into a 4,227 square mile township to be called Madawaska.⁵ This legislative act affirmed American claims

l'étendue du pouvoir dans la région de la rivière St-Jean. Une déclaration par le Gouverneur du Maine a témoigné le point de vue américain "un grand nombre d'entrées non autorisées ont été commises par les habitants de la même province auprès de la souveraineté du Maine et les droits de ceux qu'elle protège"³ en même temps que l'on se posait des questions à Washington et à Portland.

En 1828, Washington a accepté de soumettre la fameuse question de frontière à une conciliation internationale. On se disputait surtout sur le sens des termes utilisés dans le traité de Paris qui avait été négocié entre l'Angleterre et les États-Unis après la Révolution américaine. Le traité avait défini la frontière nord-est des États-Unis longeant à partir du cours supérieur de la rivière Ste-Croix jusqu'aux terres hautes séparant les rivières se jetant dans l'océan atlantique de celles se jetant dans le fleuve St-Laurent. Les Anglais prétendaient que les terres hautes, et par le fait même la frontière, devaient être situées à Mars Hill à 60 milles au sud-est des colonies de la vallée St-Jean. Les Américains insistaient que la chaîne de montagnes à 40 milles au nord-ouest des colonies représentait les terres hautes et donc la frontière.⁴

Le roi des Pays-Bas a été choisi pour arbitrer ce contredit et dans une décision dévoilée à La Haye en janvier 1831, le roi a divisé le territoire et déterminé que la rivière St-Jean représentera la frontière. Cette décision a apporté de nouveaux obstacles pour les gens et les gouvernements, et cela d'autant pour les États-Unis que pour l'Angleterre. Ces derniers ont refusé d'accepter la déclaration du roi. En mars de la même année, l'État du Maine a pris charge de la situation et a incorporé le haut de la vallée St-Jean, dans son entier, dans la municipalité du Madawaska qui couvrait une superficie de 4,227 milles, carrées⁵

to the north as well as the south shores of the St. John River.

State Agents and Mediation

To give substance to its claims over Madawaska, the State sent two agents north to survey the population and to convey a warrant from Maine Justice William D. Williamson calling for the organization of the township.⁶

A meeting to act upon the warrant was scheduled for August 20, 1831, at Pierre Lizotte's house in Madawaska. Lizotte, a family patriarch who knew Madawaska from his teenage years when he had wintered among the Indians, had concerns over the gathering on his property. At the time, the only sure title Lizotte held to his farm had come from British authority. Accordingly, he refused to allow the meeting to take place in his home, fearing that to do so might jeopardize his claim to ownership. The organizers responded by conducting Madawaska's first town meeting in open air. The session ended in a rout, however, when British officials arrived to protest the gathering.

Undaunted, the American sympathizers reconvened the meeting at Raphael Martin's house in Frenchville on the second Monday of September. At that time Pierre Lizotte was elected, over John Baker, as the township's representative to the Maine legislature. The British response to this gathering and

Cette action législative assurait le droit américain des rives nord et sud de la rivière St-Jean.

Les représentants de l'État et la médiation

Pour supporter ses droits au Madawaska, l'État a envoyé deux représentants dans le nord pour enquêter auprès de la population et pour amener un mandat conféré par le juge William D. Williamson demandant la formation du canton.⁶

Une réunion pour adopter ce mandat a été proposée pour le 20 août 1831 chez Pierre Lizotte de Madawaska. D'une famille de patriarche, Lizotte connaissait le Madawaska depuis son jeune âge et avait séjourné l'hiver avec les indiens. Il s'inquiétait énormément de cette réunion tenue chez-lui parce que le seul titre que Lizotte possédait sur sa ferme à ce moment-là provenait des autorités britanniques. Bien entendu il a refusé de permettre une telle réunion chez-lui de peur de risquer de tout perdre en étant forcément obligé de revendiquer son droit de propriétaire. Les organisateurs ont choisi de tenir la première réunion du conseil de ville de Madawaska en pleine air. Toutefois la séance s'est terminée en déroute lorsque les fonctionnaires anglais sont arrivés sur place.

Inébranlables, les supporters américains se sont rassemblés de nouveau chez Raphaël Martin à Frenchville le deuxième lundi en septembre et ont élu Pierre Lizotte comme représentant des citoyens du canton auprès de l'assemblée législative du Maine, gagnant sur John Baker. La réaction des Anglais à un

election was to arrest and jail its organizers. Pierre Lizotte then compounded the confusion by writing to Maine Governor Samuel Smith, disqualifying himself from service in the state legislature by virtue of the fact that he, Lizotte, "had no intention of taking the oath of allegiance to the United States; that he was a British subject and intended to die so."⁷

The State Agent, Edward Kavanaugh, who had been sent to Madawaska that summer, noted that Lizotte was not alone in his pro-British sentiment. While stopping at John Baker's during the course of his survey, Kavanaugh wrote in his journal:

"We were called on by Simon Hebert, who had refused answering our inquiries...He appeared to labor under great anxiety. We talked half an hour together. He wished me to say in the report that he had given as a reason for not rendering an account of his possessions that the dispute about the territory had not been decided."⁸

Hebert had been a key witness for the prosecution at John Baker's trial in 1827, testifying that Baker had recognized British authority in the area by virtue of his commercial transactions in the St. John River lumber trade in Fredericton.⁹

Kavanaugh's insights into the situation are best summarized in another journal entry:

"My feelings have been warmly excited in behalf of the French settlers whom we visited; they are very complaisant (sic) and polite; they dread lest they may be disturbed in their possession by the Governments of Maine and Massachusetts, after expending their time and labor in reclaiming their lands from their wild state; they are apparently free-hearted, honest, and pious."¹⁰

tel événement a été d'arrêter et d'emprisonner les organisateurs. Les conditions se sont compliquées lorsque Pierre Lizotte a écrit au gouverneur du Maine, Samuel Smith, déclarant qu'il "ne prêterait pas serment de fidélité aux États-Unis, qu'il était un sujet britannique, et cela jusqu'à sa mort."⁷ Il s'est donc disqualifié par cette action.

Le représentant de l'État, Edward Kavanaugh, qui avait été envoyé à Madawaska cette été-là, a remarqué que Lizotte n'était pas le seul à pencher du côté britannique. En s'arrêtant chez John Baker au cours de son sondage, Kavanaugh a écrit le texte suivant dans son journal:

"Simon Hébert nous a rendu visite, il avait refusé de répondre à nos questions. Il nous a donné l'impression d'avoir de la difficulté et projète une grande inquiétude. Nous avons discuté pour environ une demi-heure. Il voulait que je dise dans mon rapport que sa raison de ne pas rendre compte de ses biens, était à cause du conflit au sujet du territoire qui n'avait pas encore été réglé."⁸

Hébert avait été un témoin important au procès pour l'accusation de John Baker en 1827 lorsqu'il a témoigné que Baker avait reconnu le pouvoir britannique dans la région en commerçant dans le commerce de bois de la rivière St-Jean à Fredericton.⁹

La façon que Kavanaugh a compris cette situation est résumée comme suit dans son journal:

"J'ai été très ému par les colons français que nous avons visités; ils sont très aimables et polis; ils ont une peur épouvantable que leurs biens seront dérangés par les gouvernements du Maine et du Massachusetts, après avoir donné tout leur temps et énergie pour reprendre possession des terres à l'état sauvage; ils m'apparaissent libres, honnêtes, et pieux."¹⁰

For the next six years the situation remained in an uneasy state of disagreement. The timber trade, which had been a source of revenue for both John Baker and Simon Hebert, came to a grinding halt as an interdiction against cutting was placed on all lands in the disputed area until the boundary question was settled.¹¹

A State Census

Meanwhile, in Washington, President Andrew Jackson's management of the federal budget had produced a surplus in 1836. This was returned to the states. In Maine, the State determined to disburse these monies to its citizens, but an accurate determination of Madawaska Township's share could not be made until a count of the area's population was taken. When Ebenezer Greely of Dover, Maine, appeared to take a census in order to determine Madawaska's share of the federal surplus, British authorities presumed that the American was in the process of bribing the French settlers' allegiance away from British influence. Greely was promptly arrested and jailed at Fredericton, precipitating a new and lively correspondence between Washington and London.¹²

In 1838, another arrest, this time of Maine Land Agent Rufus McIntire, resulted in a military response. An armed posse of 200 men headed by Major Hastings Strickland, Sheriff of Penobscot County, marched north. State militia troops under General Isaac Hodgdon established Fort Fairfield, and federal troops under General Winfield Scott (later of Mexican War fame) were quartered around the

Pour les six années suivantes, cette situation est demeurée dans un malheureux état de désaccord. Le commerce de bois, qui avait été une source de revenu pour John Baker et Simon Hébert, s'est arrêté soudainement lorsqu'ils étaient interdits de couper le bois sur n'importe quelle terre située dans la région contestée et cela jusqu'à ce que la question de la ligne soit réglée.¹¹

Un recensement au niveau de l'État

Entre temps l'administration du budget fédéral par le Président Andrew Jackson à Washington reflétait un surplus en 1836. Cet argent fut remboursé aux états. L'État du Maine a décidé de partager cet argent avec ses citoyens. La juste part pour les citoyens du Madawaska ne pouvait être déterminée jusqu'à ce qu'un dénombrement des habitants soit fait. Lorsque Ebenezer Greely de Dover, Maine s'est présenté pour faire le recensement afin de décider la part qui revenait aux citoyens du Madawaska, les autorités britanniques ont supposé que l'Américain était en train d'acheter la fidélité des colons français pour les éloigner de l'autorité britannique. Greely a été arrêté sans tarder et emprisonné à Fredericton, ce qui a débouché de nouveaux communiqués pleins d'entrain entre Washington et Londres.¹²

En 1838, l'arrestation de Rufus McIntire, un agent des terres du Maine, a fini par un acte militaire. Une petite troupe armée de 200 hommes dirigée par le majeur Hastings Strickland, shérif du comté de Penobscot, a avancé sur la partie nord. Les troupes milices de l'État, sous le général Isaac Hodgdon, ont établi Fort Fairfield, et les troupes fédérales, sous le général Winfield Scott (plus tard il a obtenu une renommée pour sa participation héroïque dans une guerre mexicaine), ont pris leurs quartiers autour du

blockhouse erected at Fort Kent, Maine. The English countered by establishing Fort Ingalls on Lake Temiscouata at the head of the Madawaska River and reinforcing their garrisons at Grand Falls and Woodstock in New Brunswick.¹³

Though Whigs in the state legislature considered General Scott's entry into the affair as a good omen for the support of the State's claim in Madawaska, the general had come north on a mission of peace rather than war. Scott, to the dismay of the most ardent partisans of war, renewed his old acquaintance with the New Brunswick governor, and the two temporarily negotiated their way out of conflict.¹⁴

National Interest Prevails

In spite of continual deliberations and communications at the state and provincial levels, national concerns finally predominated, leading London to initiate boundary negotiations directly with Washington.

Lord Ashburton of Great Britain and Daniel Webster of the United States were the two principals in the complex negotiations that followed. The result of their efforts produced the Treaty of Washington (known also as the Webster-Ashburton Treaty) in 1842. The treaty set the northern boundary of the United States at the St. John and St. Francis Rivers. Although losing valuable forest land in present-day New Brunswick, American interests gained a substantial foothold in the region with the acquisition of prime virgin timberland in the Allagash and St. John River areas.

blockhaus érigé à Fort Kent, Maine. Les Anglais ont contrebalancé en établissant Fort Ingalls sur le lac Témiscouata situé à la tête de la rivière Madawaska et en renforçant leurs forts situés à Grand-Sault et Woodstock au Nouveau-Brunswick.¹³

Même si les Whigs, dans l'assemblée législative de l'État, considéraient l'implication du général Scott comme une bénédiction en faveur de la réclame de l'État dans le Madawaska, le général arrivait dans le nord pour remplir une mission de paix et non de guerre. Scott a renouvelé ses vieilles connaissances avec le gouverneur du Nouveau-Brunswick et ensemble ils ont négocié un accord temporaire pour éviter un conflit.¹⁴

L'intérêt national prédomine

En dépit des débats continuels et des relations au niveau de l'État et de la Province, l'intérêt national a finalement gagné poussant Londres à établir des négociations avec Washington pour déterminer la ligne de frontière.





Lord Ashburton de la Grande-Bretagne et Daniel Webster des États-Unis étaient les deux responsables pour les négociations complexes qui ont suivi. Le résultat de leur travail a créé le traité Washington (aussi connu sous le nom du traité Webster/Ashburton) de 1842. Le traité a établi la ligne de frontière du côté nord des États-Unis aux rivières St-Jean et St-François. Même s'ils ont perdu des terres de grande valeur au Nouveau-Brunswick, les Américains ont gagné une prise assez considérable dans la région en acquérant les terres de bois vierge de premier choix situées dans la région de l'Allagash et la rivière St-Jean.

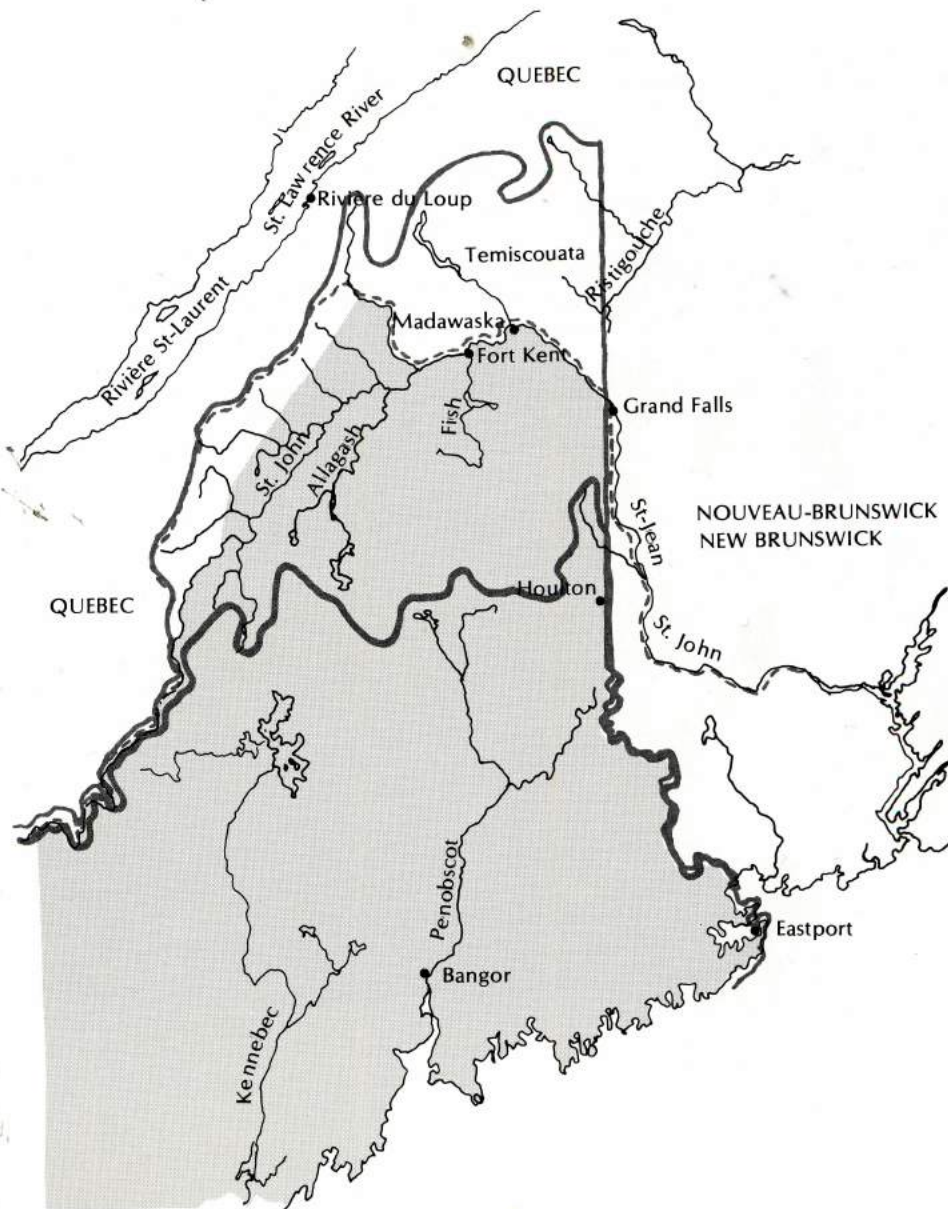
Despite these gains favorable to the Americans, however, geography continued to favor British and Canadian influence on the St. John because the river emptied into the Atlantic at a British port. It was more than 50 years, with the establishment of a north-south railway line from Bangor to Van Buren and Fort Kent, before the economic scale of the upper St. John Valley finally tilted in the American direction.

Toutefois, et en dépit de cet avantage en faveur des Américains, les Anglais et les Canadiens jouissaient de l'avantage géographique de la rivière St-Jean parce que celle-ci se vidait dans l'océan atlantique à l'endroit d'un port britannique. Il y eut plus de 50 ans avant que l'échelle économique du haut de la vallée St-Jean favorisât finalement les Américains et cela à cause de l'établissement de la ligne de chemin de fer en direction nord-sud de Bangor à Van Buren et Fort Kent.

L'Accord de la ligne de frontière Boundary Settlement

Légende/Legend

- 
 Ligne proposée par le roi des Pays-Bas, 1831
 Line proposed by King of Netherlands, 1831
- 
 Ligne réclamée par la Grande Bretagne, 1821-1842
 Line claimed by Great Britain, 1821-1842
- 
 Ligne réclamée par les États-Unis, 1821-1842
 Line claimed by United States, 1821-1842
- 
 Région établie par le Traité Webster-Ashburton,
 1842
 Area established by Webster-Ashburton Treaty,
 1842



D'après la "Carte géographique de l'accord de la frontière du nord-est du Maine" publiée dans *The Maine Bicentennial Atlas: An Historical Survey*, par la Société Historique du Maine, 1976

Based on "Maine Northeast Boundary Settlement Map" published in *The Maine Bicentennial Atlas: An Historical Survey*, by Maine Historical Society, 1976

Lumbering and Livelihood

The timber resources of the St. John Valley have played a vital role in defining the course of life and livelihood here. Whether the tall white pines, cedar, hardwoods, or spruce for pulpwood were being cut, floated downriver, milled or hauled to market by trains and trucks, their abundance has been responsible for the interest of governments, companies and individuals in the St. John Valley.

This interest was evident from the time of earliest settlement. In 1790, for example, agents of Great Britain's King George III issued land grants to a group of Acadian settlers. The national boundaries of the area had not yet been settled. Nevertheless, the King's grants explicitly stated that none of the white pines found on the settlers' property could be cut and used locally. Rather, these lofty trees, which sometimes reached heights of 80 to 100 feet, had to be reserved for use as masts and spars on the ships of the Royal Navy.¹ White pines along both sides of the river were thus identified by the mark of the King's arrow, cut and claimed by the British, and floated downriver

Coupe de bois et gagne-pain

Les ressources de bois de la vallée St-Jean ont joué un rôle majeur dans le genre de vie et façon de gagne-pain de ses habitants. Peu importe que ce soit le grand pin blanc, le cèdre, le bois dur, ou les épinettes que l'on abattait flottant sur la rivière, usinés ou transportés au marché par train ou camion-le point important c'était le succès de la coupe de bois elle-même dans la vallée St-Jean qui attirait les gouvernements, compagnies et individus.

Ce phénomène exista dès le début de la colonisation. Pour vous donner un exemple, en 1790 quelques représentants du Roi George III de Grande-Bretagne ont concédé des terres à un groupe de colons acadiens au moment où la frontière n'était pas encore tout-à-fait définie. Néanmoins, avec les concessions du Roi on exigeait expressément qu'aucun pin blanc appartenant aux colons ne soit abattu et utilisé dans la communauté respective. Plutôt, ces grands arbres montant jusqu'à 80 et 100 pieds, devaient être préservés pour les mâts et vergues de bateaux de la marine nationale.¹ C'est la raison pourquoi chaque pin blanc, et cela des deux côtés de la rivière, portait le signe de la flèche du Roi. Ces arbres ainsi marqués étaient abattus et réclamés par les Anglais, ensuite descendaient la rivière à

to Britain's North American shipbuilding capital, St. John.²

One hundred forty-one years later, Valley residents and the British government were still entering into legal agreements over land and timber rights. For example, agents of King George V granted timber lots in New Brunswick to an American resident, Allen E. Hammond of Van Buren, Maine, on October 22, 1931.³ Why would the King of Great Britain have dealings with a citizen of a small town in Maine? Simply, because a timber lot across the river in New Brunswick would provide necessary raw material for Hammond's lumber company on Violette Brook in Van Buren.

Eighteenth century British ship masts, twentieth century American shingles, and numerous other products have all been results of Valley lumbering. Providing a focal point for a variety of American and Canadian political and economic interests, timber resources have at times fostered disputes, and at other times have unified the region around lumbering -- an important aspect of Valley commerce that has almost always had international overtones.

destination de St. John,² la capitale nord-américaine de construction navale de l'Angleterre.

Cent quarante et un ans plus tard, les habitants de la vallée et le gouvernement britannique s'engageaient à nouveau avec des accords légaux vis-à-vis les droits aux terres et à la coupe de bois. Par exemple, le 22 octobre 1931, les représentants du Roi George V ont fait la concession de terrains boisés au Nouveau-Brunswick à un résident américain de Van Buren, Maine un nommé Allen E. Hammond.³ On peut se demander pourquoi le Roi de Grande-Bretagne fait affaire avec un citoyen d'une petite ville du Maine? C'est bien simple, cela permettait de fournir un terrain boisé situé sur l'autre côté de la rivière au Nouveau-Brunswick avec les matériaux bruts nécessaires à la compagnie de bois Hammond située sur le ruisseau Violette à Van Buren.

De cette coupe de bois dans la vallée, nous retrouvons des mâts de bateaux britanniques en date du dix-huitième siècle, des bardeaux américains en date du vingtième siècle, sans compter une foule d'autres produits. En plus de fournir un point commun pour divers intérêts américains et canadiens à la fois politiques et économiques, les ressources de bois ont quelquefois abouti en discordes entre les deux pays. Parfois ces mêmes intérêts ont été responsables pour unifier les deux pays justement à cause de la coupe de bois dans la vallée — un aspect primordial pour les affaires d'une envergure non seulement nationale mais presque toujours au plan international.



Crew in lumber camp, ca. 1920

Des bûcherons dans un chantier vers 1920

Channel to American Interests

Before and after the boundary settlement of 1842, geography favored Canadian over American lumbering concerns on the St. John River and its tributary the Allagash. It was simply easier to float timber down the St. John to mills in Fredericton than to transport it overland to Bangor. With this geographical advantage, the balance of lumbering control in the area tipped to downriver concerns in New Brunswick.

American lumbermen, whose operations were centered on the Penobscot River, had long yearned to overcome this transportation disadvantage that prevented their influence from extending northward to the rich timber resources of the Allagash and St. John Valleys. By 1840, prior to the boundary settlement, it had been perceived that, with a little careful planning and engineering, the waters of the Allagash (and hence the St. John) could be diverted to the eastern branch of the Penobscot River⁴ and the course of commerce changed.

The key to this diversion was two lakes, Telos and Webster, located a mile from each other and situated southeast of Chamberlain Lake in Piscataquis County. With Telos Lake being part of the Allagash watershed and Webster Lake a part of the Penobscot, all that was needed was a channel between them in order to connect the two river systems. Accordingly, this cut was made, two dams were built at Telos and Chamberlain Lakes to help control the flow of water,⁵ and by the spring of 1842 nine million board feet of logs had been floated down the new route.⁶

En direction des intérêts américains

La géographie a favorisé les Canadiens plus que les Américains au point de vue de la coupe de bois sur la rivière St-Jean et son tributaire, l'Allagash, soit avant et après l'établissement de la frontière en 1842. La rivière St-Jean facilitait le transport du bois aux moulins à Fredericton beaucoup plus que le transport par camion à Bangor. À cause de cet avantage géographique, la balance du contrôle de la coupe de bois est tombée du côté des particuliers au Nouveau-Brunswick.

Les bûcherons américains, dont les exploitations se situaient sur la rivière Penobscot, désiraient depuis bien longtemps régler le désavantage du mode de transport qui les empêchait d'exploiter les ressources de bois très riches du nord des vallées de l'Allagash et du St-Jean. En 1840, soit avant l'établissement de la frontière, avec un peu de planning et d'ingénierie, on croyait pouvoir détourner les eaux de l'Allagash (et alors du St-Jean) dans la branche du côté est de la rivière Penobscot,⁴ et ainsi les affaires auraient changé pour favoriser les Américains.

La direction-clef impliquait le détour de deux lacs, le Telos et le Webster, se trouvant à une distance d'un mille l'un de l'autre et situés au sud du lac Chamberlain dans le comté de Piscataquis. La construction d'un chenal entre les deux rivières joindrait le lac Telos qui fait partie du partage des eaux de l'Allagash avec le lac Webster qui fait partie du Penobscot. De là, ce chenal fut construit ainsi que deux barrages sur les lacs Telos et Chamberlain pour aider à contrôler le courant,⁵ et au printemps de 1842, neuf millions de pieds de billots ont descendu ce chenal.⁶

The boundary settlement not only accorded the southern shore of the St. John to the Americans, but the forested headwaters of the Allagash and St. John as well. As a consequence, the connection between the Allagash-St. John and Penobscot river systems became even more important to the Americans and more of a setback to British lumbering concerns in Canada. John Glazier, a British lumberman, realized that the American move diminished British influence on a river whose natural course led clearly to British domain. Glazier, seeking redress by taking matters into his own hands, led a crew up the St. John and Allagash Rivers to Telos Lake and destroyed the American dam there. Oral tradition tells that the St. John River rose three feet at Grand Falls six miles upriver from Van Buren when Glazier succeeded in returning the waters to their natural course.⁷ Although the gain was temporary (the Americans rebuilt the dam), the water level at Grand Falls was symbolic of the power and wealth which, by that early date, had been diverted to American lumber barons of the Penobscot.

En plus d'octroyer la rive sud du St-Jean aux Américains, l'établissement de la frontière s'est vu octroyer le cours supérieur boisé de l'Allagash et du St-Jean à ces derniers. C'est pourquoi le rapport entre le système fluvial de l'Allagash—St-Jean, et du Penobscot est devenu tellement important aux yeux des Américains et a retardé les exploitations forestières britanniques au Canada. Le forestier britannique, John Glazier, s'est rendu compte que le geste américain diminuait l'influence britannique sur une rivière qui de nature se dirigeait directement aux terres britanniques. Glazier a donc décidé de monter les rivières St-Jean et Allagash pour se rendre au lac Telos où lui et une équipe ont détruit le barrage américain — tout ça parce qu'il voulait corriger ce problème personnellement. On raconte que la rivière St-Jean est montée de trois pieds à Grand-Sault, six milles en amont de Van Buren, lorsque Glazier a fait sauter le barrage américain permettant ainsi le rétablissement du cours d'eau naturel.⁷ Malgré cet avantage temporaire (parce que les Américains ont reconstruit le barrage) le changement dans le niveau d'eau à Grand-Sault était symbolique du pouvoir et de la richesse détournés par ce barrage en faveur des gros forestiers industriels américains du Penobscot à cette époque.



**Maxime Chassé et Bert Tardif, deux bûcherons de
Ste-Agathe, vers 1920**

**Lumberjacks Maxime Chasse and Bert Tardif of
Ste. Agathe, ca. 1920**

From the Insiders' Perspective

International squabbles over land and water rights consumed the interest of large lumbering operations, their financiers and owners. Such events, however, had a different effect on Valley residents during the first few decades of the nineteenth century. Local people comprised the essential labor force for lumbering operations. The economic and political uncertainty of the times had long-range implications for them, as described by Canadian writer George Sirois:

"The Madawaska lumberman's life was difficult and harsh. The Acadian lumberjack left his family and home for periods of five or six months to labor in felling the virgin pine. At this time, northwestern New Brunswick depended especially on the city of St. John to provide sources of money, this port absorbing practically the entire export of forest products from the region. Such explains why Madawaska could count but six sawmills in 1840."⁸

"It is evident that the actions and behavior of the businessmen represented for the Acadian society a danger for their national identity, such explains then why the society turned inward in its social pattern toward traditional institutions such as family, the church and agriculture."⁹

It is in this context, with international questions impinging on regional and community concerns, that the Acadian identity, at least to the eyes of outsiders, was placed in abeyance, leading the Valley resident to feel "a sense of inferiority which he accepted with fatalistic resignation."¹⁰

Point de vue de l'habitant

Les querelles internationales concernant les droits de terre et d'eau préoccupaient les grandes exploitations forestières, leurs financiers et propriétaires. Par contre, pour les deux premières décennies du dix-neuvième siècle, ces événements fâcheux ont été pénibles pour les habitants de la vallée. Ces derniers ont dû s'unir pour remplir les besoins de main-d'oeuvre des exploitations forestières. George Sirois, un écrivain canadien, décrit comme suit l'incertitude économique et politique à long terme qui effrayait les habitants:

"La vie quotidienne du bûcheron du Madawaska était difficile et rigoureuse. Le bûcheron acadien quittait sa famille et son foyer pour un séjour de 5 à 6 mois à la fois durant l'hiver pour aller couper les pins vierges. Dans ce temps-là, la partie nord ouest du Nouveau-Brunswick se fiait presque entièrement sur l'aide financière de la ville de St. John et de son port pour l'exportation du bois. Cela explique pourquoi Madawaska n'avait que six scieries à l'époque."⁸

"Ce n'est donc pas surprenant que la société acadienne, en constatant les initiatives et le comportement des hommes d'affaires, réalisa que son identité nationale était en jeu et alors elle a choisi de rester attachée à ses traditions: la famille, l'église et l'agriculture."⁹

Avec les questions internationales s'imposant sur la région et la communauté même, l'identité acadienne a été suspendue et par conséquent les habitants de la vallée éprouvaient "un sentiment d'infériorité de force fataliste."¹⁰ C'est l'attitude du moins constatée par les étrangers.

Farming, Merchant Trade and Lumbering

By the time of the lumber squabbles and subsequent boundary conflicts in the 1830s and 1840s, the Acadian heirs of eighteenth century British land titles had improved their lands to the point of developing farm surpluses for trade. Though far removed from major population centers, the proximity of the Valley homesteads to lumber camp operations created a ready market for local farm surpluses. Lumber camp operators needed fodder for their animals, and the camp "cookie" needed wheat products to feed the crew. St. John Valley merchants filled those needs and forged an important connection between the Valley's farms and forests.¹¹

Two brothers, Abraham and Simon Dufour, operated a business in the St. Basile-St. David area under the name of A.&S. Dufour Traders, which exemplified this merchant trade. The Dufour brothers had three other brothers who were Madawaska residents: Vital, who owned a saw mill; Eusebe, who ran a cobbler shop; and Narcisse, who owned and worked farmland. As shown by extensive accounts in a ledger of their business dating from 1844, all of these men traded extensively across the border. According to mortgage records in Canadian archives, the Dufours appear to have headquartered their business on the Canadian side of the river, although they also owned land on the American shore of the St. John.¹²

L'agriculture, les marchands voyageurs, et la coupe de bois

Les successeurs acadiens, concessionnaires du gouvernement britannique du dix-huitième siècle, avaient perfectionné leurs terres au point où ils jouissaient d'un surplus de produits à marchander au même moment où les querelles de coupes de bois et les batailles pour la frontière ont eu lieu dans les années 30 et 40. En dépit de la distance éloignée entre les camps de bûcherons et les centres principaux, les fermes se trouvaient tout de même à proximité des camps et offraient donc un marché établi pour vendre le surplus de produits fermiers. L'exploiteur du camp de bois avait besoin de fourrage pour son bétail, le 'cookie' avait besoin de froment pour nourrir son équipe. Les marchands de la vallée St-Jean pouvaient fournir à ses besoins et par conséquent ils ont formé un rapport indispensable entre les fermes et la forêt de la vallée.¹¹

Les frères Abraham et Simon Dufour sont un bon exemple du marchand voyageur. Ils géraient "A.&S. Dufour Traders" dans la région de Saint-Basile et Saint-David. Les frères Dufour avaient trois frères domiciliés à Madawaska: Vital, propriétaire d'une scierie; Eusèbe, cordonnier; et Narcisse, propriétaire et fermier. Tel qu'on peut le constater à maintes reprises en examinant les grands livres en date de 1844, chacun d'eux a beaucoup marchandé d'un côté et de l'autre de la frontière. D'après les archives canadiennes, les frères Dufour semblent avoir établi leur bureau chef du côté canadien même s'ils avaient acheté des propriétés le long de la rivière St-Jean du côté américain.¹²



À l'intérieur du magasin, Cléophus Nadeau pose
le commis Alphie J. Nadeau vers 1910

Inside of Cleophus Nadeau Store showing Alphie J.
Nadeau, clerk, ca. 1910



Un grand troupeau de moutons de Joseph Thériault
photographié à Van Buren en allant au marché
en 1910

A large herd of Joseph Theriault's sheep in Van Buren
pictured as they were being taken to market, 1910

Much of the retail business of the time was carried out in the form of barter, with farmers trading wheat for boots and mittens, or making deliveries of hay in exchange for horseshoe nails, knives or shovels. The Dufours' customers, such as Régis Daigle (1808-1880),¹³ a Madawaska farmer, seemingly crisscrossed the border in the daily conduct of business. In late January of 1846, for example, Daigle sold 101 bushels of wheat to A.&S. Dufour Traders, for which he earned 12 pounds, 12 shillings, 6 pence. The store also credited Daigle 3 pounds, 3 shillings, 1 1/2 pence for carting the wheat upriver to lumber camp operations owned by Thomas E. and James E. Perley.¹⁴

Daigle's transaction with the Perleys, like many others of the period, was significant beyond the fact of easy cross-border commerce. The Perley brothers, purchasers of Daigle's wheat, were residents of Fredericton, New Brunswick, and owned a sawmill there that they supplied with timber from the upper St. John. With access to capital that funded lumber operations, the Perleys represented a commercial element that provided a market for local produce and employed Valley residents. In spite of these economic links, the concerns of business people like the Perleys, as suggested above by George Sirois, remained separate -- perhaps even a threat -- to the Valley Acadian society.

Une grosse partie des affaires dans ce temps-là se faisait en forme d'échange de biens entre les fermiers, soit du blé pour des bottes et mitaines; des livraisons de foin pour des clous de fer à cheval, couteaux ou pelles. La clientèle n'hésitait pas d'acheter d'un côté ou de l'autre de la rivière tel que Régis Daigle, un fermier de Madawaska (1808-1880).¹³ Par exemple, tard en janvier 1846, Daigle a vendu 101 boisseaux de blé à "A.&S. Dufour Traders" pour la somme de 12 livres, 12 shillings, 6 pence. Le magasin lui a également crédité 3 livres, 3 shillings 1 1/2 pence pour monter le blé au camp d'exploitation forestière de Thomas E. et James E. Perley.¹⁴

Comme bien d'autres transactions à l'époque, la vente de Daigle aux Perley représentait bien plus qu'un simple commerce facile à traverser. Les frères Perley, domiciliés et propriétaires d'une scierie à Fredericton, Nouveau-Brunswick utilisant le bois fourni par la région boisée au haut du St-Jean, achetaient leur blé de Daigle. Avec l'argent finançant les exploitations forestières à leur disposition, les frères Perley représentaient en effet un facteur commercial fournissant un marché pour les produits locaux et en même temps engageant les habitants de la vallée. En dépit de cette corrélation économique, les gens d'affaires tel que les Perley, demeuraient à part et même représentaient une menace réelle pour la société acadienne, tel que suggéré ci-dessus par George Sirois.

Credit Rating and Banking

An essential feature of the Daigle-Perley transaction beyond its implications about the local society is the "book credit rating" given by A.&S. Dufour Traders. In the era before banking came to this frontier region, merchant traders played key roles as intermediaries between producer and consumer. In this instance, farmer Daigle was the producer and lumberman Perley the consumer, and the Dufour brothers, as traders, played the intermediary role now played by banks with their checking services.

In 1846, when the largely illiterate population of the St. John Valley used neither checking accounts nor bank notes, the book credit entries in the trader account books served as a liaison in commerce and the basis of barter economics. The land records of northern Maine show little use of banking services by area residents before the turn of the century.¹⁵ The lumber operators who generally came from more urban centers of Maine and New Brunswick were the first to make use of banking houses to finance business operations, but even by 1846 such procedures did not spill over into local day-to-day transactions. Merchant traders thus filled the broker function in completing transactions from local farmers to lumber operators.

Many of these transactions took place in the dead of winter, indicating that not all commercial life came to a halt, as we might imagine, in remote and roadless frontier territory. Though communication and commerce with the rest of the state over drifted foot trails may have been hampered in winter, the frozen

Plafond de crédit et crédit bancaire

En plus des répercussions sur la société même, il y avait "le registre de crédits" préparé par "A.&S. Dufour Traders" concernant les affaires entre Daigle et Perley. Avant l'arrivée du système bancaire dans cette région frontalière, les intermédiaires jouaient un rôle important entre le producteur et le consommateur. Dans ce cas-ci, le fermier Daigle était producteur et le bûcheron Perley se trouvait consommateur. Les frères Dufour, en étant commerçants, jouaient le rôle d'intermédiaire qui de nos jours est rempli par les banques et le système de chèque.

En 1846, les inscriptions au registre de crédits dans les registres du commerçant servaient à titre de liaison commerciale basée sur le troc parce qu'une grande partie des colons de la vallée St-Jean, peu instruits, ne possédaient ni compte de banque ni de prêt bancaire. Les registres fonciers du nord du Maine démontrent très peu de transactions bancaires avec les habitants de la région avant la fin du siècle.¹⁵ Les exploitants forestiers venant des centres urbains du Maine et du Nouveau-Brunswick étaient parmi les premiers à faire affaire avec les banques pour financer leurs entreprises. Même en 1846, cette méthode de financement n'affectait pas les transactions quotidiennes. Les marchands commerçants continuaient à remplir le rôle d'intermédiaire pour les transactions entre fermiers et exploitants forestiers.

En grande partie, les transactions se faisaient en plein milieu de l'hiver; ce qui veut dire que tout n'était pas mort. Au contraire, il existait encore quelques signes de vie dans le secteur commercial dans ce territoire frontalier éloigné et sans chemin ouvert. L'hiver, avec les chemins remplis de neige, l'effort de communication était très difficile sans compter l'impossibilité de continuer le commerce

St. John proved to be a virtual turnpike upon which farm produce traveled to lumber camps in the deep woods. The spring freshets and lumber drives eventually carried the forest products to downriver mills and so linked the northern economy with its sources of capital. At such times the high water of the St. John made it impractical to use the river to ship farm produce to consumers, but the commerce on the winter river had already made up for this break in the flow of farm goods to market. Frontier winters, thus, according to records of the Dufour Traders, were a period of active commerce. The bulk of wheat transactions that the Dufour establishment records took place in the months of December, January and February, when timber cutting crews were in the woods and the river afforded safe passage from farm to lumber camp.

avec le reste de l'État. C'est alors que la rivière St-Jean, gelée par le froid, tournait en autoroute pour transporter les produits fermiers aux camps de bûcherons établis loin dans le bois. À la fin, les dégels et les draves descendaient le bois aux scieries et ainsi l'économie du nord pouvait se retrouver avec un bon capital. Au printemps, l'eau du St-Jean montait et il devenait impossible de continuer à prendre la rivière avec les produits fermiers pour les apporter aux consommateurs. Le transport des produits fermiers sur la rivière gelée avait rempli le vide entre les provisions et le marché. D'après les documents de "Dufour Traders", l'hiver frontalier était une période de commerce active. Le plus gros des transactions de blé se faisaient en décembre, janvier et février lorsque les équipes de coupes de bois étaient dans le bois et la rivière était assez gelée pour permettre le transport des produits fermiers de la ferme aux camps de bûcherons.

The Big Twenty

Though the boundary settlement of 1842 resolved matters of political jurisdiction between the United States and Canada, the upper reaches of the St. John continued to interest both American and British entrepreneurs for the virgin forest wealth it represented. Within a decade after the ink dried on the Webster-Ashburton Treaty, the State Legislature advanced loans to British lumbermen who previously had been regarded as interlopers.

Among these mortgages was one granted to John and Stephen Glazier of Lincoln, New Brunswick, who received cutting rights to the "Big Twenty," the wooded township at the extreme northern tip of Maine.¹⁶ From "Big Twenty," the virgin pine wound its way down the St. Francis River and on to the St. John, where it floated over the Grand Falls and on to British markets. The Glazier brothers, in the three-year mortgage, would pay their license and stumpage fees through the sale of Maine timber to sawmill operators on the lower St. John River in New Brunswick.

The Telos Dam and the connection it allowed between the Allagash-St. John and Penobscot river systems had contributed to Maine influence in the St. John Valley. A decade later, Penobscot River lumbermen further extended their influence northward when Charles Crosby and George W. Smith of Bangor constructed a water-powered sawmill on Violette Brook in Van Buren.¹⁷

Regardless of such American business interests, geographic realities continued to impose themselves on Valley lumbering, and it remained easier to get timber to Fredericton than to Bangor. Because of these impediments, in 1860 the Bangor lumbermen

Le 'Big Twenty'

Avec l'établissement de la frontière en 1842, une grande partie des questions politiques entre les États-Unis et le Canada se trouvaient répondues. Le haut de la rivière St-Jean intéressait énormément les entrepreneurs américains et britanniques à cause de la richesse du bois vierge dans cette région. Environ une décennie après le traité Webster-Ashburton, la Législature de l'État prêtait de l'argent aux bûcherons britanniques considérés auparavant comme intrus.

Un de ces emprunt-logement a été attribué à John et Stephen Glazier de Lincoln, Nouveau-Brunswick avec le droit de faire la coupe du bois à 'Big Twenty', la région boisée située à l'extrême nord du Maine.¹⁶ De 'Big Twenty', le pin vierge voyageait sur les rivières St-François et St-Jean pour le trajet à Grand-Sault et enfin aux marchés britanniques. Pendant la période de l'emprunt-logement à terme de trois ans, c'est avec de l'argent gagné en vendant leur bois du Maine aux exploitants de scieries dans le bas de la rivière St-Jean au Nouveau-Brunswick que les frères Glazier payaient leur cotisation pour leurs permis et souches.

Le barrage Telos, avec le passage facile entre l'Allagash—St-Jean et la rivière Penobscot, avait certainement contribué à la participation active du Maine dans la vallée St-Jean. Au moment où John Crosby et George W. Smith de Bangor construisaient une scierie à énergie hydraulique sur le ruisseau Violette à Van Buren, soit une décennie plus tard, les bûcherons de la rivière Penobscot se sont intéressés dans le nord.¹⁷

En dépit de ces intérêts américains dans les affaires, il demeurait tout de même que géographiquement c'était plus facile d'expédier le bois à Fredericton qu'à Bangor. À cause des difficultés encourues, en 1860 les bûcherons de Bangor ont

retreated and sold their mill works to Canadian interests. Using capital sources from Quebec City and Fredericton, William Cook Hammond (a native of Kingsclear, New Brunswick) purchased and operated the Violette Brook sawmill for the next twenty years.¹⁸

abandonné et vendu leurs installations aux Canadiens. Avec de l'argent emprunté de la ville de Québec et de Fredericton, William Cook Hammond (natif de Kingsclear, Nouveau-Brunswick) acheta la scierie sur le ruisseau Violette et est demeuré propriétaire pour 20 ans.¹⁸



Saw mill in Fort Kent

Un moulin à scie à Fort Kent

A New Era: The Iron Horse

At last, in the final years of the nineteenth century, when the Bangor and Aroostook Railroad established a direct rail line between the upper St. John Valley and the rest of Maine, this portion of the state entered into a new era as well as a new century.

Until the establishment of Van Buren as the northern terminus of the rail line in 1899, farm and timber products shipped to American markets traveled by a circuitous route on Canadian rail lines.¹⁹ For example, shingles sawed at the Van Buren Shingle Company in 1881 were rafted across the border and shipped on the New Brunswick Railroad to McAdam, New Brunswick, where a line of the European and North American Railroad carried them to Bangor.

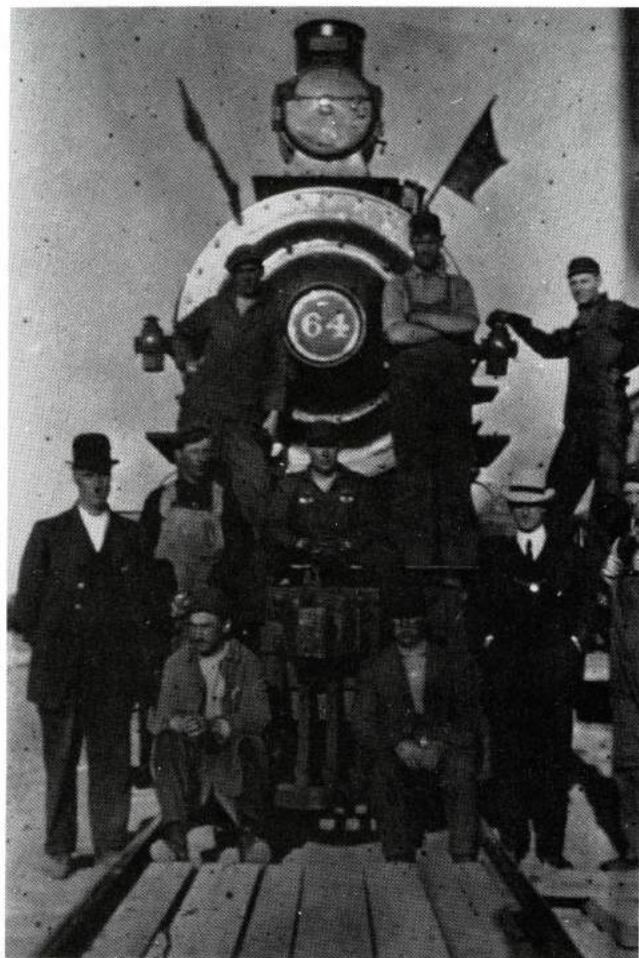
With a direct rail link giving Bangor and Portland access to the St. John Valley, the resources of the Valley could be exploited more profitably, and sources of capital for such exploitation became more readily available. In Keegan, the St. John Lumber Company established one of the largest lumber mills for the production of shingles and long lumber.²⁰ In addition to the St. John Lumber Company, the Van Buren Company, also founded in 1903, set up mills that augmented the demand for St. John Valley timber.²¹

Une nouvelle époque appelée 'Iron Horse'

Enfin, à la fin du dix-neuvième siècle, cette partie de l'État a commencé une nouvelle époque en même temps que le siècle nouveau lorsque le chemin de "Bangor and Aroostook Railroad" voyageait dans le haut de la vallée St-Jean.

Bien entendu, avant que le terminus du nord soit établi à Van Buren en 1899, il fallait expédier les produits fermiers et le bois aux marchés américains en détournant par les lignes de chemin de fer canadiennes.¹⁹ Prenez l'exemple des bardeaux sciés à "Van Buren Shingle Company" en 1881 — ils étaient transportés de l'autre côté de la rivière par radeaux et expédiés par le "New Brunswick Railroad" jusqu'à McAdam, Nouveau-Brunswick. À cet endroit, le cargo prenait la ligne de "l'European and North American Railroad" pour se rendre à destination de Bangor.

Avantagé par la liaison ferroviaire entre Bangor et Portland et la vallée St-Jean, d'une part avec les ressources naturelles de la vallée qui jouissaient d'un plus grand profit et de l'autre part avec l'argent nécessaire à l'exploitation de ces ressources naturelles qui étaient plus disponibles. Le "St. John Lumber Company" établit à Keegan un des plus grands moulins à l'est de New England pour la production des bardeaux et bois long de construction.²⁰ En plus des efforts de la "St. John Lumber Company", la demande de bois augmenta pour rencontrer les besoins des moulins de la "Van Buren Company" fondée en 1903.²¹



Une équipe du chemin de fer de Bangor and Aroostook vers 1920

Bangor and Aroostook Railroad crew, ca. 1920

Une équipe de cantonniers du "Bangor and Aroostook Railroad" en 1911

Section crew for the Bangor and Aroostook Railroad, 1911



The second direct rail link between the Valley and the rest of the state came in 1902, when the Fish River Railroad linked Fort Kent with the Bangor and Aroostook at Ashland. These new rail lines brought access to new markets and capital sources, and led to the establishment of local banking. The introduction of banking brought newer business practices and a cash flow economy that replaced the earlier barter and book credit system. The Fort Kent Trust Company and the Van Buren Trust Company, each capitalizing at \$50,000, opened their doors in 1903 and 1905.²² Credit direct from capital sources could then be extended to ordinary customers and not merely to the owners and managers of business.

Protesting the Lumber Boom

The Canadians, who, before the coming of the American railroads to the Valley, had had the only direct line for timber to travel from forest to sawmill except for the Telos Cut, now saw their century-old dominance of the upper St. John threatened.

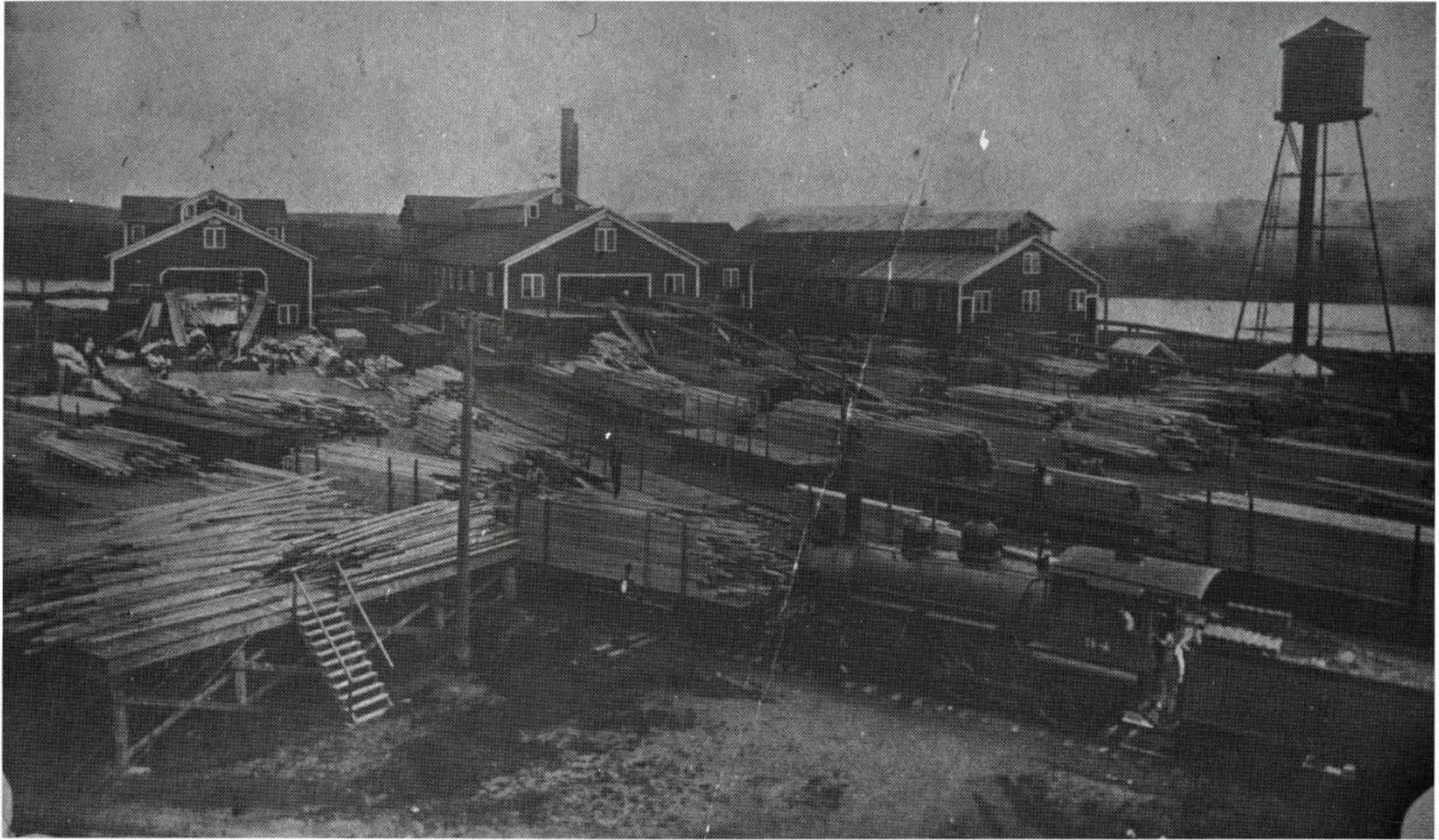
The downriver sawmills in Canada now saw the upriver sawmills with their rail link to American markets as serious competitors. This led to noisy confrontation on the St. John, causing one local newspaper to refer to developments as “war on the St. John River.”²³ L.V. Pond, a Canadian partisan, succeeded in dynamiting the midriver log booms of the Van Buren Lumber Company.

La seconde liaison ferroviaire s’est réalisée en 1902 entre la vallée et le reste de l’État lors de la connexion à Ashland avec le “Bangor and Aroostook” et le “Fish River Railroad” parvenant de Fort Kent. Ces nouvelles rails ont permis l’accès à de nouveaux marchés ainsi que de nouvelles sources de prêts, et enfin l’établissement d’opérations de banques locales. Ce phénomène nouveau d’opérations de banques apporta une méthode nouvelle de faire affaire et une économie de marge d’autofinancement qui remplaça le troc et le système d’inscriptions au registre de crédits. Capitalisé à \$50,000.00, la “Fort Kent Trust Company” et la “Van Buren Trust Company” ouvraient leurs portes en 1903 et 1905.²² C’est à ce moment-là que n’importe qui pouvait emprunter sans nécessairement être propriétaire ou gérant d’un commerce.

Protestation contre l’estacade flottante

Sauf pour le barrage Telos, pour un siècle les Canadiens dominaient le marché du bois, avec leur ligne directe de la forêt aux moulins par l’entremise de la rivière avant l’arrivée des chemins de fer américains dans la vallée.

Les scieries en aval situées au Canada considéraient une concurrence sérieuse l’avantage des scieries en amont et la ligne de chemin de fer pour livrer le bois aux marchés américains. Une bruyante confrontation s’est alors éclatée sur la rivière St-Jean précipitant un journal local à écrire ce qui suit — “la guerre sur la rivière St-Jean.”²³ Un partisan canadien nommé L.V. Pond a réussi à dynamiter les billes dans l’estacade flottant en plein milieu de la rivière et appartenant à “Van Buren Lumber Company”.



St. John Lumber Company, Keegan, ca. 1910

La St. John Lumber Company, Keegan vers 1910

From that moment armed agents were posted at all other booms and at the sorting gap in Keegan, Maine, where logs were held in check to be sorted according to ownership. At that gap, Canadian logs were passed through while American logs were directed to various company booms.²⁴ The legislative records of both the Maine Legislature and the New Brunswick Assembly in 1904 show that Canadians vehemently protested the presence of American lumber booms on the upper St. John. The Canadians claimed violations of the free flow provision of the international waters as set in the Webster-Ashburton Treaty.

Emboldened by the success of L.V. Pond's violent act, plans were made to blow up Telos Dam again. The Canadians claimed that Telos Dam, far inland in American timber country, robbed the St. John of waters which nature intended for the St. John rather than the Penobscot. The rabble never made it to Telos, however, and river conditions remained in 1904 as set in the 1840s.

À partir de ce moment-là, des agents armés ont été affectés pour protéger le reste des estacades et l'espace de triage située à Keegan, Maine où les billes attendaient d'être triées à leur propriétaire respectif. À cette espace, les billes canadiennes étaient dirigées vers différentes estacades appartenant à diverses compagnies.²⁴ Les documents législatifs de 1904 pour la Législature du Maine ainsi que ceux de l'Assemblée du Nouveau-Brunswick indiquent que les Canadiens agissent de façon impétueuse à la présence d'estacades de bois américains en amont sur le St-Jean. Les Canadiens ont prétendu que la disposition du traité Webster-Ashburton sur le sujet de l'entrave d'un cours d'eau avait été violée.

Encouragé par la réussite de l'effort brutal de L.V. Pond, on se projetait de faire ressauter le barrage Telos. Les Canadiens ont réclamé le barrage Telos situé dans le fond du territoire forestier américain et volé l'eau du St-Jean qui appartenait naturellement au St-Jean plutôt qu'au Penobscot. La poignée de factieux ne s'est jamais rendue à Telos et alors les conditions, existant durant les années 1840s, sont demeurées intactes en 1904.

An International Game Board

The concourse of business and the interplay of politics made the St. John Valley into a game board upon which was played an international game of chess. London, Paris, Philadelphia, Washington, Quebec, Halifax, Fredericton, Portland, Augusta, Bangor -- these names were as significant to understanding that game of chess as were the names Madawaska, Fort Kent, Van Buren, St. Leonard and St. Basile. The kings and bishops, rooks and knights occupied seats of power far removed from Régis Daigle's wheat field or Simon Hébert's sawmill in Madawaska. Yet Hébert was a witness to John Baker's trial for sedition, a trial that was discussed in London and Washington, Portland and Fredericton. Régis Daigle, with his regional outlook, was a supplier to the Perleys, who conducted business in an international way, the latter being a supplier of timber to London and Liverpool markets.

Was life on the St. John river "une vie internationale" or a mere regional concourse with local goals and provincial outlooks? The answer rests, perhaps, like beauty, in the eye of the beholder.

Un jeu d'envergure internationale

Les tractations commerciales et le jeu de la politique ont fait du St-Jean un endroit pour jouer une partie d'échecs internationale. Londres, Paris, Philadelphia, Washington, Québec, Halifax, Fredericton, Portland, Augusta, Bangor — voilà quelques noms aussi importants l'un que l'autre afin de comprendre le jeu que l'était Madawaska, Fort Kent, Van Buren, St-Léonard, et St-Basile. Le roi et le fou, la tour et le cavalier étaient situés à des postes importants, loin des champs de blé de Régis Daigle ou de la scierie à Simon Hébert. Et pourtant, Hébert était témoin au procès discuté à Londres et Washington, Portland et Fredericton. Avec sa perspective régionale, Régis Daigle fournissait les Perley et ceux-ci faisaient affaires sur le marché international en fournissant du bois aux marchés de Londres et Liverpool.

Peut-on dire que la vie sur la rivière St-Jean était une vie internationale ou simplement une tractation régionale avec des buts locaux et une perspective provinciale? Comme la beauté, peut-être qu'il n'y a pas de laids amours.

An Agricultural Mix

Agricultural development in the St. John Valley had its origins at the founding of the settlement, with the intervalles along both sides of the river among the first lands taken for farming.

When Park Holland traveled through the area nine years after its first settlement, he described a well-established agricultural community. Seventy families, each with a farm averaging 100 acres, were present. The more influential members of the community had apparently secured slightly larger 200 to 300 acre farms located at the mouths of selected brooks, which also offered mill privileges.¹ Holland described the settlers as raising wheat, oats, barley, peas, flax and tobacco.² Another staple crop of these first decades was buckwheat which later provided flour for an important local food, "ployes." The low-lying areas, especially the islands in the St. John River, were valued for raising hay that was used as livestock fodder.

St. John Valley settlers adopted the Quebecois system of dividing their land into parallel long lots perpendicular to the river. This method of land division, creating so-called suspender farms, had numerous advantages. All settlers could own a

Un mélange agricole

Le développement agricole dans la vallée St-Jean a commencé dès le début de la colonisation. Les premiers lots agricoles étaient situés à intervalle des deux côtés de la rivière.

Neuf ans plus tard lorsque Park Holland est passé par là, il a trouvé que la communauté agricole était très bien établie et comprenait soixante-dix familles à moyenne de 100 acres chacune. Les fermiers les plus riches possédaient des terres de 200 à 300 acres chacune et emplacements à l'embouchure de ruisseaux choisis. En étant près des ruisseaux, cela leur offrait un avantage pour les moulins.¹ Holland a décrit les colons comme des cultivateurs de blé, d'avoine, d'orge, de pois, de lin et de tabac.² Un autre produit de base pour ces fermiers pendant la première décennie était le sarrasin qui plus tard permettait de fournir de la farine pour les plogues, un mets de la région. Sur les basses terres on cultivait le foin utilisé comme fourrage de bestiaux et cela surtout sur les îles de la rivière St-Jean.

Les colons de la vallée St-Jean ont adopté la coutume québécoise de diviser leurs lots en forme de longues lisières perpendiculaires à la rivière. Cette méthode de division des terres que l'on appelait fermes bretelles, représentaient plusieurs avantages. Tous les colons se trouvaient à avoir un morceau de

section of the river shore and a portion of the fertile flood plain, as well as some higher ground with hardwoods on the ridge above the Valley. As in comparable land layouts along the St. Lawrence Valley, relatives generally lived next to one another, either because they settled land together, or due to land subdivision among family members.³

The Agrarian Mind Set

When the District of Maine became a state, it acquired responsibility for more than 6,000,000 acres that were to be distributed as either settling lands or timberlands. Although the state sought to sell or grant its lands to actual settlers and small holders, Maine granted the bulk to large lumbering concerns and speculators.⁴

From 1840 to 1870, some St. John Valley residents had qualified for settling lands of 180 acres, thus expanding their farms either by meeting settling duties or road labor requirements.⁵ Despite these expansions, the broader and more significant land transfers took place among those who had more access to capital or political positions.⁶ The Acadian settlers, being largely of agrarian mind set and maintaining a dominantly subsistence agricultural base, consequently played little part in the speculation schemes involving the choice lands "out back" of their farms.

terre donnant sur la rivière avec l'avantage d'une certaine partie de leur terre fertilisée par l'inondation. Aussi, plus haut sur la terre, il y avait du bois dur tout au faite dans le haut de la vallée. Comme dans d'autres dispositions semblables situées le long de la vallée du St-Laurent, on retrouvait de la parenté voisine l'une de l'autre soit parce qu'ils se sont établis en même temps ou à cause de sous-divisions entre la parenté.³

L'état d'esprit de cultivateur

Lorsque le district du Maine est devenu un état, plus de 6,000,000 acres y étaient compris et divisés en deux catégories: terres à labourer et terres boisés. Malgré l'effort de l'État à vendre ou à accorder de ses terres aux colons et aux petits exploitants, en grande partie les terres se sont vu octroyer aux grands exploitants de bois et aux spéculateurs.⁴

De 1840 à 1870 quelques habitants de la vallée St-Jean se sont vu mériter des terres de 180 acres en s'établissant dans cette région. Ils pouvaient agrandir leurs fermes en remplissant certains devoirs de cultivateur ou en travaillant sur les chemins publics.⁵ Sans compter cet octroi les échanges les plus larges et les plus importantes affectaient les habitants qui avaient le plus de pouvoir économique et politique.⁶ Étant plutôt d'un état d'esprit de cultivateur et préoccupés de rester surtout dans le domaine de l'agriculture, les colons acadiens ont par la suite joué un rôle mineur dans le plan de spéculation des terres situées en arrière de leurs fermes.

This land ownership pattern had a great effect on St. John Valley life and commerce. One important aspect was in the area of banking and finance. Land records of the St. John Valley, for example, show little involvement of local families with banks until the twentieth century. Throughout the nineteenth century, lumber operators made deals with banks such as the Second National or Merchant National Bank of Bangor.⁷ Then, local farmers who needed crop loans secured them from lumber operators who, in turn, dealt directly with the banks.

Ce genre de terrain a eu un effet important sur la vie et le commerce de la vallée St-Jean. Un domaine bien affecté a été celui de la banque et des finances. Par exemple, les registres de terre de la vallée St-Jean démontrent très peu d'échanges ou d'activités entre les familles de la région et les banques et cela jusqu'au vingtième siècle. Durant le dix-neuvième siècle, les exploitants de bois de construction ont fait des arrangements avec les banques, tel que la "Second National" ou la "Merchant National Bank" de Bangor.⁷ Ensuite lorsque les fermiers de la région avaient besoin d'un prêt pour rencontrer leurs dépenses de récoltes, ils faisaient affaire avec les exploitants de bois de construction qui en retour faisaient affaire avec les banques.



Potatoes

While the St. John Valley, as all of Aroostook County, has generally been recognized as potato-growing country, local tradition tells that the potato did not make its entry here until Irish settlers brought samples in 1820. Other versions credit the Irish immigration to Benedicta in southern Aroostook for bringing the potato to the county.⁸

Local store records verify the growing of potatoes in Valley garden plots in 1846.⁹ At that time, the market for potatoes as well as grain crops was the lumber camp operations. Not until the railroad era and the development of the first potato starch factories in Aroostook in 1871 did local farmers become interested in the potato as a single cash crop and market staple.

The introduction of potato starch factories in the early 1870s could not have come at a better time for the Aroostook and Valley economies. Precipitated in part by the Jay Cooke Banking House failure in 1873 and the bankruptcy of the European and North American railroad in Maine, the lumber industry was in decline. To replace these losses, rail lines were

Pommes de terre (patates)

La vallée St-Jean a toujours été considérée la région de la récolte aux pommes de terre (patates) comme l'est d'ailleurs tout le comté d'Aroostook malgré la tradition régionale qui raconte que ce sont les habitants irlandais qui ont apporté des échantillons de pommes de terre (patates) en 1820. D'autres disent que ce sont les immigrants irlandais à Benedicta situé au sud d'Aroostook qui ont introduit la pomme de terre (patate) au comté.⁸

Les registres de magasins locaux confirment qu'en 1846 on récoltait des pommes de terre (patates) sur les terres de la vallée.⁹ À cette époque ce sont les camps d'exploitations de bois de construction qui achetaient les pommes de terre (patates) et les récoltes de blé. Les fermiers ne sont pas intéressés à la culture de la pomme de terre (patate) uniquement comme récolte monétaire et à un marché de base qu'en 1871 au moment de la période de l'établissement du chemin de fer et de la première usine de féculé de pommes de terre (patates) à Aroostook.

L'introduction des usines d'amidon de pomme de terre (patates) au début de 1870 est arrivée au bon temps pour l'économie d'Aroostook et de la vallée. Le succès de l'industrie d'exploitations de bois tombait d'une part à cause de la faillite bancaire en 1873 de la "Jay Cooke Banking House" et de l'autre part à cause de la faillite au Maine du chemin de fer "European and North American". Pour remplacer ces pertes, des

La récolte des patates

Potato harvest

extended into Southern Aroostook County by way of the Canadian St. John River, bringing new hope, transportation and markets for potato starch, and hence, a compelling reason for increasing potato crops. In 1878 Albe Holmes of Medford, Massachusetts, constructed what was then called the world's largest starch factory in Caribou, 22 miles south of Van Buren. Shortly thereafter, he established one at Violette Brook in Van Buren. "The shingle (making) tools were neglected and left to rot and rust in the swamps," wrote one contemporary, and "everybody was talking potatoes. A new era had dawned for Aroostook in an industry that changed the county from poverty to wealth."¹⁰

With rail lines extending to Van Buren in 1899 and Fort Kent in 1902, an even more direct access was gained to markets, and the potato industry boomed. One commercial farmer, W.F. Paradis, was listed in 1908 as having 13,000 barrels of potatoes in his two sheds near the railroad station.¹¹ Nearly 200 cars of potatoes and 60 to 70 cars of hay were shipped by Paradis that particular season. During this period, the St. John Valley also witnessed the formation of "Violette and Bradbury," a local potato brokerage firm. In addition, lumber operators, such as Honore Gagnon and Allen Hammond, had extensive interest in potatoes.¹²

lignes de chemin de fer furent prolongées dans la région sud du comté d'Aroostook par l'entremise de la rivière St-Jean canadienne apportant ainsi un nouvel espoir, un moyen de transporter les produits et un accès aux marchés pour l'amidon de pommes de terre (patates), et alors une bonne raison pour encourager les fermiers à agrandir leurs récoltes de pommes de terre (patates). Albe Holmes de Medford, Massachusetts a construit en 1878 la plus grande usine d'amidon au monde pour l'époque à Caribou, 22 milles de Van Buren. Peu après cela, il en a construit une autre au ruisseau Violette à Van Buren. Un écrivain contemporain a écrit "les outils de (fabrication) bardeaux sont négligés et abandonnés dans les marais pour y pourrir et rouiller pendant que tout le monde parle de pommes de terre (patates). Une nouvelle époque a pris naissance pour Aroostook et cela dans une industrie qui a apporté la richesse où il n'y avait que de la pauvreté."¹⁰

Les lignes de chemin de fer s'éloignant jusqu'à Van Buren en 1899 et à Fort Kent en 1902, rendaient encore plus facile la tâche de ce rendre aux marchés et ainsi l'industrie de pomme de terre (patate) en a prospéré. W.F. Paradis, un fermier de commerce, figurait posséder 13,000 barils de pommes de terre (patates) en 1908 contenus dans ses deux entrepôts près de la gare du chemin de fer.¹¹ Presque 200 wagons de pommes de terre (patates) et 60 à 70 wagons de foin ont été expédiés par Paradis cette saison-là. C'est au cours de cette période que la vallée St-Jean a témoigné à l'établissement de "Violette and Bradbury", une compagnie de courtage de pommes de terre (patates) de la place. Pour compliquer les affaires, les exploiters de bois tel qu'Honoré Gagnon et Allen Hammond étaient très intéressés dans les pommes de terre (patates).¹²

Changing Patterns

The switch from nineteenth century subsistence agriculture to potatoes as a single cash crop had an influence on virtually every sphere of St. John Valley life, from its economic foundation to its population and occupations. In order to farm successfully and efficiently, a variety of tools and buildings were also developed, providing material cultural evidence of the potato monoculture's evolution.

Barrels of potatoes, for example, were stored in potato houses designed to minimize spoilage from frost in the winter and heat in the summer. Like root-cellars, these potato houses were partially submerged in the ground with earth pushed against the walls to ensure a constant, cool environment for the harvested crop. A small stove warded off frost during the winter months. This semi-subterranean potato house was rapidly accepted during the early twentieth century by French and English farmers throughout Aroostook County, and could be seen then as now on the Valley landscape.

Also evolving with the growing demands of potato farming was another very distinctive barn type, the Madawaska twin barn. Appearing on the Valley landscape principally in the years following 1900, twin barns answered the need for large barns to accommodate the mechanized potato monoculture and other expanded agricultural activities such as stock raising and grain production.¹³

Changement de projet

Le changement au dix-neuvième siècle du mode de vie de fermier agricole à la récolte uniquement des pommes de terre (patates) a affecté chaque domaine de la vie dans la vallée St-Jean et cela en commençant avec sa fondation économique, ses habitants et ses emplois. Afin de pouvoir cultiver avec un certain succès et avoir un bon rendement, il fut nécessaire d'inventer toute une série d'outils et de bâtiments. Ces changements rendaient évidente l'évolution de la culture des pommes de terre (patates).

Pour vous aider à comprendre, les fermiers emmagasinaient les barils de pommes de terre (patates) dans leurs caves à patates conçues à cette fin qui réduisaient au minimum les chances de geler en hiver ou pourriture en été. Ces caves à patates ressemblaient à des celliers puisqu'elles étaient sous-sol et avec la terre accolée après des murs offrant ainsi un climat constant et frais pour la récolte. Un petit poêle empêchait la gelée durant les mois d'hiver. Ce motif de cave à patate construit demi-souterrain a vite été adopté par les fermiers français et anglais au début du vingtième siècle partout dans le comté d'Aroostook que d'ailleurs nous voyons un peu partout dans le paysage de la vallée aujourd'hui comme dans le bon vieux temps.

La croissance rapide de la récolte de pommes de terre (patates) a occasionné l'invention d'un autre motif différent, soit celui de la grange jumelée du Madawaska. Ces granges jumelées sont apparues surtout au début du vingtième siècle et répondaient au besoin d'énormes granges pour contenir la monoculture mécanisée de pomme de terre (patate) et n'importe quelle autre récolte agricole tel que l'élevage du bétail ou la production du blé.¹³

Part of the historical as well as present-day Valley farm architecture, the Madawaska twin barn appears as two large barns, equal in size, carefully aligned and then joined. An owner of such a structure considers it an integral unit, "the barn" and indeed it functions as one building, with different uses for all its parts. Stables, tool shed and hay storage occupy the ground floor of one section, for example, whereas granaries, threshing floor and machinery storage are found in the other.¹⁴ The upper floor in both sections serves as a massive haymow. Joining the two sections is the tambour¹⁵ with an enclosed walkway, and granaries or animal pens.

The twin barn is not only a unique structure serving an important agricultural function, it can also be interpreted as a symbol of the presence of French and American cultures on Valley soil. When the changes in Maine agriculture increased the need for larger barn and storage buildings, for example, English-speaking farmers of Aroostook County responded in the tradition of the New England connected barn, building more and larger connecting barns or single structures.

When the same changes in Maine agriculture were felt in the predominantly French St. John Valley, farmers chose to adopt the twin barn. This form was definitely associated with French (specifically French Canadian) culture. In fact, other than in the St. John Valley, the greatest concentration of these structures is found south of the St. Lawrence River between the

Les granges jumelées historiques du Madawaska ainsi que celles que l'on retrouve de nos jours dans la vallée, sont en réalité deux grosses granges d'égale largeur alignées avec précaution et ensuite accouplées. Le propriétaire considère un tel bâtiment comme une partie intégrante de son métier de fermier et en effet dans chaque coin de ce motif de grange, on y trouve différentes fonctions. Par exemple, au rez-de-chaussée d'un côté de la grange vous avez les écuries, une cabane à outils et l'entreposage de foin tandis que de l'autre, on retrouve des greniers de blé, un endroit réservé au battage, et un entreposage pour la machinerie.¹⁴ Les deux côtés de la grange au premier étage permettent d'engranger une énorme quantité de foin. Connectant les deux bords vous avez le tambour¹⁵ avec un passage et des greniers à blé ou des parcs pour les animaux.

En plus d'être unique dans son genre et rencontrant les besoins agricoles, la grange jumelée représente l'existence des cultures française et américaine sur les terres de la vallée. Forcément avec un plus grand besoin de construire les grosses granges et les bâtiments d'entrepôts imposé par les changements dans le secteur agricole au Maine, les fermiers de langue anglaise dans le comté d'Aroostook ont répondu à ces changements en adoptant la tradition de New England, c'est-à-dire en construisant des granges attachées plus énormes ou bien des bâtiments solitaires.

À l'époque où ces changements agricoles ont affecté les habitants français de la vallée St-Jean, ces fermiers ont opté pour la grange jumelée. Ce motif était particulier à la culture canadienne française. En effet, à part la vallée St-Jean, on retrouve la grande majorité de ces bâtiments au sud du fleuve St-Laurent



Twin barn in Ste. Agathe, Maine.

Un grange jumelée à Ste-Agathe, Maine

towns of Yamaska and Drummondville.¹⁶ The similarities in design and layout between St. John Valley and Drummondville, Quebec, twin barns are striking. In both areas, building materials and techniques and the internal arrangement of functional areas are the same. According to several elderly residents of Grand Isle, at least one owner of twin barns, Francois Faucher, was a native of the area south of Drummondville.¹⁷ Unlike their neighbors who migrated to the industrial towns of Lewiston and Biddeford in southern Maine, Faucher and his wife settled in the Madawaska area to practice medicine and raise potatoes, grains and horses. The Fauchers built a twin barn and apparently were advocates of the construction technique. Once the style was accepted, it spread rapidly throughout the Maine side of the Valley. By the 1930s, twin barns were found from St. Francis to Hamlin and in the expansion towns of Wallagrass, Ste. Agathe and Cyr Plantation.¹⁸

Through building twin barns, Valley farmers could claim both their ties to French tradition and their acceptance of modern American farming practices. The barns were functionally and economically acceptable. And, perhaps more importantly, they made a statement to a foreign and often threatening culture, serving as a distinctly French adaptation to agricultural requirements in the potato growing area.¹⁹

entre Yamaska et Drummondville, Québec.¹⁶ La ressemblance dans le plan et l'arrangement des compartiments de ces granges jumelées entre la vallée St-Jean et Drummondville, Québec est frappante. Dans les deux cas les matériaux et méthode de construction ainsi que l'arrangement pratique des compartiments à l'intérieur de la grange sont identiques. Plusieurs habitants âgés de Grande Île témoignent qu'au moins un propriétaire de granges jumelées, un nommé François Faucher, était natif d'un endroit au sud de Drummondville.¹⁷ Faucher et sa femme se sont établis dans la région du Madawaska pour pratiquer la médecine et cultiver les pommes de terre (patates), le blé et élever des chevaux. Par contraste, leurs voisins ont choisi d'immigrer aux villes manufacturières de Lewiston et de Biddeford dans la région sud du Maine. Les Faucher ont apparemment construit une grange jumelée et n'hésitaient pas de recommander la technique de construction utilisée. Une fois le motif accepté par les fermiers, on en voyait partout dans la vallée du côté du Maine. En vérité, lorsque les années 30 sont arrivées, il y avait des granges jumelées partout de St-François à Hamlin ainsi que dans les villes environnantes de Wallagrass, Ste-Agathe et Plantation Cyr.¹⁸

Ce motif de granges jumelées permettait aux fermiers de retenir ses traditions françaises en même temps que de s'adapter aux coutumes agricoles modernes et américaines. Ces granges étaient à la fois pratiques et avantageuses financièrement. La présence de la culture française était évidente à travers cette culture étrangère et souvent menaçante. C'était une coutume typiquement canadienne française adaptée aux besoins agricoles de la récolte des pommes de terre (patates).¹⁹

An Early Depression

In contrast to the boom times of the twentieth century's first decade, the 1920s were difficult years for the potato industry. In 1922 Congress passed the Capper Volstead Act, which authorized farmers to form cooperatives. In Aroostook County this led to the formation of the Maine Potato Exchange. Organizing independent farmers into a cooperative proved difficult, and there were infractions of agreements by farmers who sought to make gains outside the cooperative's purview. With the close of the 1924-25 shipping season, when farmer members netted only 25 cents a barrel for their work, the Maine Potato Growers Exchange folded.²⁰

From a local perspective, bank directors' notes at Fort Kent Trust certify that farm foreclosures were put off "until Maine Potato Exchange came through with their promised payments to farmers."²¹ As the country went on the great stock speculation spree of the Roaring Twenties, more and more capital shifted from real estate to stocks and bonds. This resulted in a market slump in the home construction industry, which translated into a slowdown of the lumber operations of the St. John Valley. Combining this with the impact of bad years in the potato industry, the St. John Valley began to feel the effects of the depression as early as 1924.

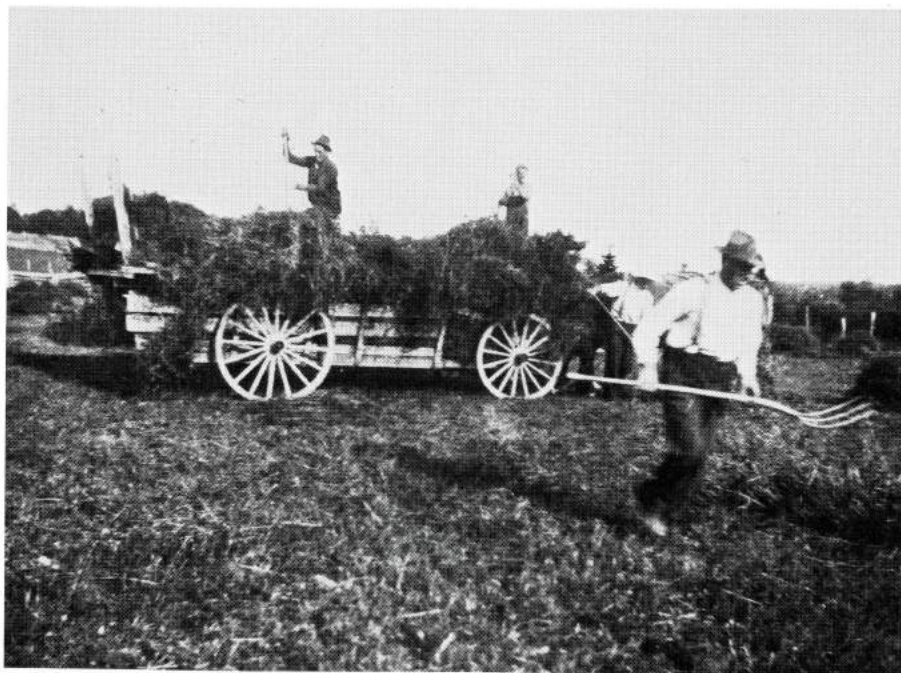
Une dépression prématurée

Les années 20 ont été très difficiles pour l'industrie de pomme de terre (patate) en comparaison avec la prospérité de la première décennie du vingtième siècle. En 1922, le Congrès a adopté le projet de loi "Capper Volstead" qui permettait aux fermiers de former des coopératives. Ainsi dans le comté d'Aroostook, le "Maine Potato Exchange" a été formé. La tâche de syndiquer les fermiers en coopérative a été très dure avec les infractions d'accords par les fermiers recherchant de profiter en dehors du champ d'action de la coopérative. À la fin de la saison d'expédition de 1924-25, le "Maine Potato Growers Exchange" a fermé ses portes en même temps que les fermiers gagnaient 25¢ du baril pour leur dévouement.²⁰

Sur le plan régional, des notes écrites par des directeurs de banque et découvertes dans les dossiers de la "Fort Kent Trust" révèlent que la société fiduciaire allait retarder de saisir les biens hypothéqués des fermiers "jusqu'à ce que l'argent promis aux fermiers par le 'Maine Potato Exchange' leur soit remis."²¹ De plus en plus le capital changeait des biens immobiliers à des actions et à des obligations au moment où les gens du pays sont partis en virant et se sont mis à jouer à la bourse dans les années 20 rougissantes. Le marché de construction de maison s'est trouvé en récession, ce qui a ralenti les exploitations de bois de la vallée St-Jean. En combinaison avec les années terribles dans l'industrie des pommes de terre (patates), la vallée St-Jean a ressenti la dépression dès 1924.

The depression had the effect of weeding out many of the smaller farmers, although the Valley's family farms dominated until the mid-1960s. Many struggled through the morass of crop waiver foreclosures and tax liens and managed to repurchase their farms to reap the benefits of the National Recovery Act and the formation of the Agricultural Credit Corporation and Land Banks. The Roosevelt years brought farm subsidies and prosperity to the St. John Valley farms, and in the 1950s the Soil Bank program was established to help stabilize the crop volume at marketing level.

La dépression a eu pour effet de trier les petits fermiers bien que les fermes familiales ont existé jusqu'au milieu des années 60. Plusieurs ont péniblement passé à travers le marécage de l'abandon des forclusions agricoles et les privilèges sur biens imposés, et ont réussi à racheter leurs fermes pour profiter des avantages de la loi "National Recovery Act" et la formation de "l'Agricultural Credit Corporation" et "Land Banks". Les années Roosevelt ont apporté des subventions agricoles et la prospérité sur les fermes de la vallée St-Jean. Dans les années 50, le programme "Soil Bank" a été créé pour aider à équilibrer le volume de la récolte au niveau de la demande au marché.



**Rassemblement pour les foin sur la ferme
Eloi Lavoie à Madawaska vers 1940**

**Hay gathering on the Eloi Lavoie farm, Madawaska,
ca. 1940**

Equal Harvest — but a Minority

Many factors, from imports to automation, have predominated in the St. John Valley's agriculture of recent years. Writing in 1963 when the potato harvest was becoming increasingly mechanized, a news writer explains one aspect of the Valley's international life and its relation to potatoes:

“Schools around the county close for the annual three-week harvest recess, because even with the use of the huge mechanical harvesters potato picking is still done mostly by back-breaking method of bending over and picking 'em up.

“Even with the school children and the teachers themselves helping with the digging, there is not enough local help to get the crop out before cold weather sets in. With the aid of the Maine Employment Security Commission and Canadian officials, Canadians cross into the Aroostook and assist with the harvest. They cross the borders by the hundreds and sometimes thousands. Frenchmen from Quebec and New Brunswick, and Indians from Prince Edward Island and Nova Scotia.

“The Canadians are hard workers, picking as many as 150 barrels a day. One farmer said, ‘As long as they make Frenchmen, I’ll never buy a harvester.’”²²

Récolte à quantité égale — mais moins de fermiers

À partir des importations jusqu'à l'automatisation, plusieurs éléments ont dominé le secteur agricole de la vallée St-Jean dans les dernières années. Un journaliste a écrit ce qui suit en 1963 au moment où la récolte de pommes de terre (patates) devenait de plus en plus mécanisée pour décrire la relation entre le genre de vie internationale de la vallée et les pommes de terre (patates):

“Les écoles sont fermées pour un congé de trois semaines au temps de la récolte annuelle en dépit des énormes moissonneuses mécaniques de pomme de terre (patate) parce que la cueillette est faite en grande partie en s'éreintant pour se pencher et les ramasser.

“L'aide des écoliers et des enseignants pour ramasser ne suffit pas à remplir cette énorme tâche de la cueillette avant que le froid arrive. Par l'entremise de la “Maine Employment Security Commission” et les fonctionnaires canadiens, les Canadiens traversent dans l'Aroostook et aident avec la cueillette. Ils traversent par centaines et même par milliers. Les Français de Québec et du Nouveau-Brunswick, et les indiens de l'Île du Prince Edward et de la Nouvelle-Écosse.

“Les Canadiens sont de bons travailleurs ramassant jusqu'à 150 barils par jour. ‘Aussi longtemps qu'ils produiront des Français moi, jamais que j'achèterai une moissonneuse’ a dit un fermier.”²²

Automation and mechanization are here to stay, and, though farm output now equals that of the 1940s, the farmers themselves are a minority. In 1979, as these farmers blockaded the International Port of Entry in protest against low farm prices and the lack of subsidy programs, the larger percentage of a formerly agrarian people was engaged in some woods-related industry. Today, prominent potato shippers of former years devote as much effort to trucking paper from local mills to distant urban markets. Similar changes are seen by the self-sufficient farmer who, in this era of New Federalism, finds himself under severe fiscal constraints and perhaps harkens back to a day that is now but a memory.

L'automatisation et la mécanisation de l'industrie agricole est belle et bien ici pour y rester. La production agricole équivaut celle des années 40 sauf avec moins de fermiers de nos jours. En 1979, au moment où ces fermiers ont bloqué le port d'arrivée internationale pour protester contre les bas prix agricole et le manque de programmes de subvention, la plupart des gens étaient d'anciens cultivateurs embarqués dans un des domaines forestiers.

Les principaux expéditeurs de pommes de terre (patates) d'autrefois, aujourd'hui se dévouent autant au transport du papier des moulins locaux aux marchés urbains éloignés. On retrouve des réactions semblables chez le fermier indépendant qui dans cette époque de nouveau fédéralisme constate qu'il est rendu à un point économique abominable et peut-être rêve-t-il du bon vieux temps qui n'est qu'un souvenir d'autrefois.

**Le temps de la récolte des pommes de terre (patates)
sur la ferme Patrick et Bertha Beaulieu de St-David
vers 1940**

**Potato harvest time on the farm of Patrick and
Bertha Beaulieu, St. David, ca. 1940**



Une population A People

L'église St-Bruno à Van Buren vers 1925
St. Bruno's Church in Van Buren, ca. 1925



Steepled Communities

“...it is hard to speak of that which passes in the depths of the spirit if one have not deep spirituality; wherefore, having little myself, I have delayed writing until now. But now that the Lord appears to have opened knowledge somewhat to me and given me some fervour...I have taken courage, knowing for certain that out of my own resources I can say naught that is of any value, especially in things of such sublimity and substance...”

Stanzas of the Soul¹

From the Earliest Days

The earliest direction of church administration in the St. John Valley came largely from French Canada, for it was the bishops of Quebec who appointed missionaries to labor among the Indians in the area.²

Communautés aux clochers

“...il est difficile de parler de choses qui concernent l'âme lorsqu'une personne ne possède pas une grande foi; puisque je n'ai pas une grande foi moi-même, je me suis attardé à aujourd'hui pour vous écrire. Tandis que le Seigneur m'a laissé un peu voir les choses et m'a accordé une ferveur...je me sens plus encouragé qu'auparavant parce que je suis convaincu que de moi-même je peux refuser les mauvaises tentations et cela surtout dans les occasions de sublimité et de substance...”

Témoignage vivant de l'âme¹

Dès les premiers jours

Le Canada français a gouverné le début de l'administration de l'église dans la vallée St-Jean avec les évêques de Québec qui nommaient les missionnaires affectés au travail avec les indiens de la région.²

In the years following the first Acadian settlement in the Valley, the ecclesiastical jurisdiction and administration of the parishes continued in the hands of Quebec until 1841 and New Brunswick until 1870.

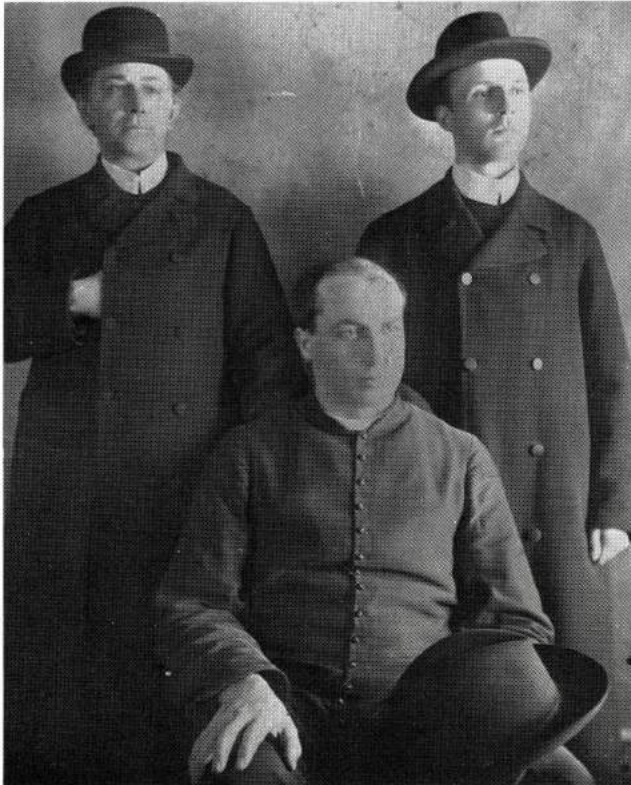
Even while Valley parishes were under the jurisdiction of New Brunswick, clergy appointments in the area remained the responsibility of the Bishop of Quebec. The bishops of St. John or Chatham, New Brunswick, quite simply, had no priests to spare, especially none who could serve a French-speaking people. After the American side of the St. John Valley came under the authority of the Bishop of Portland in 1870, the influence of Quebec continued. The priests who came into the Valley, whether Quebec or American born, were often graduates of Quebec seminaries. Two examples of this occurrence were Rev. F.X. Burque, Quebec-born and Quebec-educated, who was the pastor of St. Louis parish in Fort Kent from 1882 to 1904, and Rev. Albert Long, American-born and Quebec-educated, who was pastor of St. Thomas in Madawaska from 1966 to 1976.

In addition to a French Canadian influence on church affairs, important religious contributions also came directly from France and Belgium. Several pastors, including the Valley's first resident priest, Father François Ciquart (St. Basile, 1794-1798), Rev. Ernest Étenaud (Ste. Agathe, 1889-1899) and Rev. Henri Gori (St. David, 1892-1899) were natives of France. Rev. Charles Sweron (Ste. Luce in Frenchville, 1860-1908) was from Belgium.

Dans les années suivant la première colonisation des Acadiens dans la vallée, toutes juridictions ecclésiastiques et affaires concernant l'administration paroissiale étaient contrôlées par Québec jusqu'en 1841 et jusqu'en 1870 au Nouveau-Brunswick.

Et même lorsque les paroisses étaient sous la juridiction du Nouveau-Brunswick, toutes les nominations au clergé étaient faites par l'évêque de Québec. Les évêques de St-Jean et Chatham, Nouveau-Brunswick n'avaient simplement pas un seul aumônier de trop, surtout aucun qui parlait français. La dominance québécoise a continué après que le côté américain de la vallée St-Jean en 1870 est devenu la responsabilité de l'évêque de Portland. Les aumôniers qui sont venus dans la vallée étaient bien souvent des gradués des séminaires de Québec peu importe s'ils étaient natifs de Québec ou des États-Unis. Deux bons exemples sont le père F.-X. Burque né et instruit à Québec qui était curé de la paroisse St-Louis de Fort Kent de 1882 à 1904, et le père Albert Long né aux États-Unis et instruit à Québec qui était cure de St-Thomas à Madawaska de 1966 à 1976.

En plus de l'influence canadienne française auprès des affaires de l'église, la France et la Belgique ont apporté d'importants bienfaits religieux. Plusieurs aumôniers étaient natifs de la France tel que le premier prêtre habitant la vallée, père François Ciquart (St-Basile, 1794-1798); et père Ernest Étenaud (Ste-Agathe, 1889-1899); et père Henri Gori (St-David, 1892-1899). Père Charles Sweron (Ste-Luce à Frenchville, 1860-1908) était natif de la Belgique.

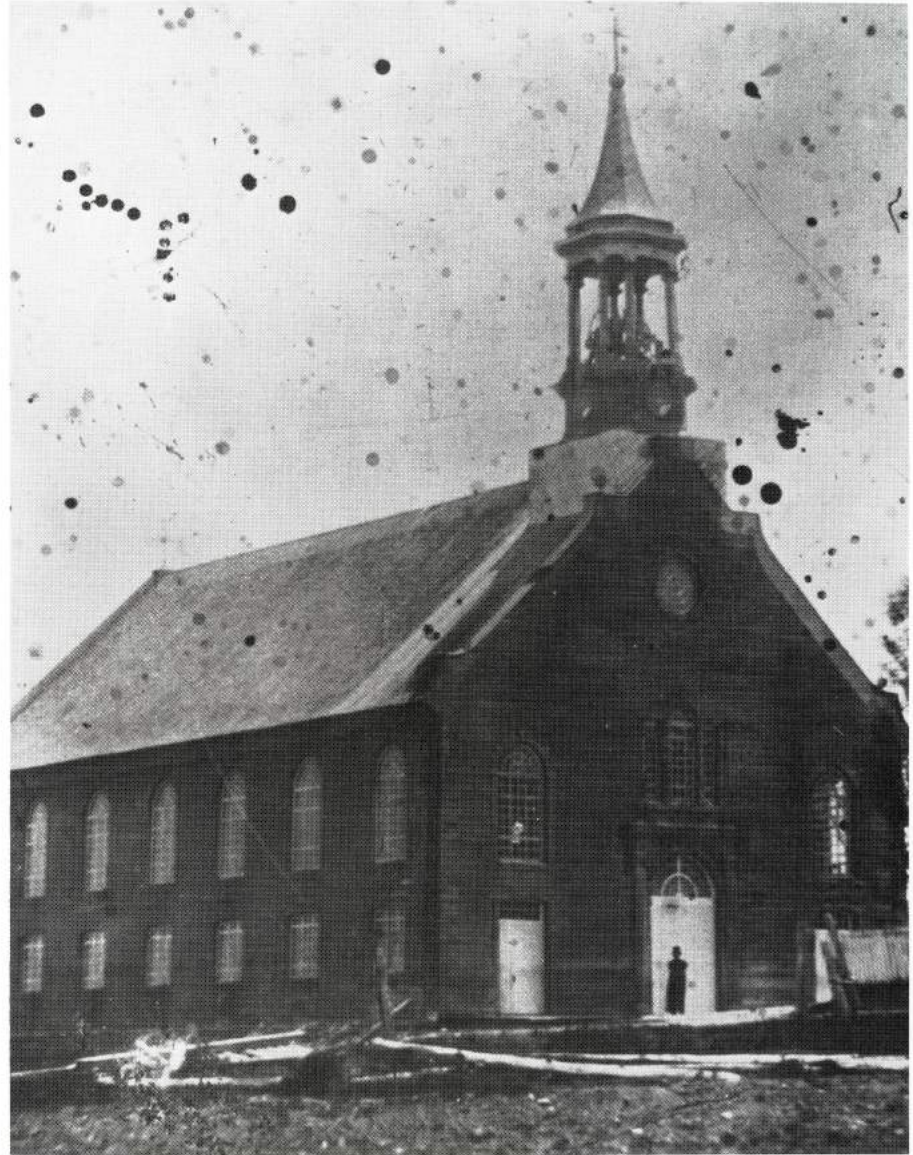


Le père Arthur DeCary (assis) avec deux autres prêtres inconnus. Le père DeCary était aumônier à Fort Kent entre les années 1904 à 1919

Father Arthur DeCary (seated), who served in Fort Kent from 1904-1919, and two unidentified priests

La première église paroissiale à Ste-Luce, Frenchville, 1828-1888

First church in Ste. Luce parish, Frenchville, 1828-1888



Parochial-Public Schools

With greater stability following the Webster-Ashburton Treaty of 1842 and the founding of more parishes, schools were built in communities where parish and municipality flourished hand in hand.

In 1884, the Marist Fathers, founded in Lyon, France, took charge of St. Bruno's Church in Van Buren and shortly after built St. Mary's College. The original curriculum was much like that found in the French lycée, where youngsters enrolled at the age of ten. The college provided a high school program while offering a baccalaureate degree for young men recruited throughout New England.

In Ste. Agathe, the pastor convinced Les Filles de la Sagesse (Daughters of Wisdom) to come from France to establish a convent and devote themselves to the education of the young girls from his and surrounding parishes. In following years, the convent school in Ste. Agathe became the only school, educating male and female students alike.

The synonymous function of parish and municipality in educational matters has continued nearly until the present time. For example, Rev. Wilfred Ouellette, pastor of the newly founded St. Thomas Parish in Madawaska, built a school in 1929. He convinced town officials to lease his building for use as a public school, since the taxpayer and the parishioner were practically one and the same. The fiftieth anniversary booklet for the Parish of St. Thomas describes the occurrence this way:

Écoles paroissiales-publiques

Le traité Webster-Ashburton de 1842 offrant une stabilité en plus de la fondation d'autres paroisses, des écoles ont été construites dans les communautés où la paroisse, et la municipalité prospéraient main dans la main.

En 1884 les pères maristes ont décidé d'administrer l'église St-Bruno de Van Buren et ont construit le collège Ste-Marie peu après leur arrivée. Ils étaient originaires de Lyon, France. Le programme d'études était semblable à celui du système en France où les jeunes gens s'incrimaient dès l'âge de 10 ans. Le collège offrait un programme de haute école en plus d'un baccalauréat pour les jeunes hommes recrutés un peu partout à travers New England.

À Ste-Agathe vous avez l'aumônier qui a convaincu les Filles de la Sagesse de quitter la France pour venir établir un couvent et se dévouer à l'éducation des jeunes filles de sa paroisse et des paroisses environnantes. Plus tard, l'école du couvent de Ste-Agathe était la seule école autour, et alors instruisait non seulement les filles mais les garçons également.

La fonction identique dans le domaine de l'éducation entre la paroisse et la municipalité a continué jusqu'à tout récemment. Pour vous donner un exemple, père Wilfred Ouellette, aumônier de la nouvelle paroisse St-Thomas de Madawaska a décidé de construire une école en 1929. Il a par la suite convaincu les fonctionnaires municipaux de louer son école pour en faire une école publique puisque le contribuable et le paroissien se trouvait la même personne. Le petit livre marquant le cinquantième anniversaire de la fondation de la paroisse St-Thomas décrit l'événement comme suit:



La Gouverneur Percival Baxter vers 1924 à la graduation photographié avec des étudiants et enseignants du couvent de Notre Dame de la Sagesse à Ste-Agathe

Governor Percival Baxter, students and teachers at graduation ceremonies for Notre Dame de la Sagesse convent school in Ste. Agathe, 1924

"Having secured the assistance of the Daughters of Wisdom who resided in Edmundston (New Brunswick), Father Ouellette approached the local school officials with the concept of sharing burdens mutually. By agreement between the parish and municipality, the church-owned building opened its doors (in 1930) as a public school building."³

Such cooperative ventures in matters of education occurred in all other parishes in the Valley. Rev. Francis Brassard of Assumption College, who studied the topic in the mid-1960s, writes in his thesis:

"In the St. John Valley of Aroostook County, Maine, there has been and there still is a number of public elementary and secondary schools where certified Catholic religious teachers are employed. They teach secular subjects in their religious garb during school hours. In the same schools, they teach Catholic religion to those students who wish it. In these and other ways the relationship between Church and State in these schools is a very close one. This situation is most peculiar in the United States today, and in view of the progressively secularist tendencies of federal court decisions involving Church-State relations in the field of education, a study of the origin of these schools of northern Maine becomes important and significant."⁴

Father Brassard accurately described the religious-public school scene in the St. John Valley before the "Aggiornamento" of the Vatican II Council. Today, however, religious teachers in most instances no longer wear specific religious garb. Also, religious instruction is no longer given in the same classroom where secular classes are taught. Students who elect religious instruction do so on a release-time basis or after school hours. At the end of the

"Avec l'assistance des Filles de la Sagesse d'Edmundston (Nouveau-Brunswick), père Ouellette a rencontré les responsables de l'école locale avec l'idée de partager le fardeau. Avec l'accord entre la paroisse et la municipalité, l'édifice appartenant à l'église (en 1903) a ouvert ses portes à titre d'école publique."³

De telles aventures dans le domaine de l'éducation se sont répétées dans toutes les autres paroisses de la vallée. Père François Brassard du Collège Assomption, étudiant en ce sujet dans les années 60, écrit dans sa thèse ce qui suit:

"On retrouve encore un certain nombre d'écoles élémentaires et secondaires avec des enseignants catholiques dans la vallée St-Jean, comté d'Aroostook, Maine. Ils enseignent les sujets laïques en portant leurs habits religieux. A ceux qui le désirent, ils leur enseignent la religion. Dans de telles situations et d'autres, le lien entre l'Église et l'État est étroit. Cette situation de nos jours est particulière aux États-Unis. Avec les tendances progressivement laïques des décisions de la cour fédérale dans les cas concernant l'Église et l'État dans le domaine de l'éducation, il est important et sensé de faire une étude de ces écoles dans le nord du Maine."⁴

Père Brassard décrit avec précision la vue de l'école religieuse-publique dans la vallée St-Jean avec "l'Aggiornamento" du conseil du Vatican II. De nos jours par exemple, les enseignants religieux ne sont plus obligés de porter leurs habits religieux dans les écoles. Aussi, on n'enseigne plus le cours de religion dans la même classe où les cours laïques sont enseignés. Les étudiants intéressés à suivre un cours de religion le font soit en prenant le temps nécessaire durant un autre cours ou après l'école. À la fin de

1981-1982 school year, the Town of Madawaska ceased to lease a church-owned building for use as a public school because of declining enrollment.

Despite these changes, a close relationship between the Church and the municipality, though diminished, still exists and reflects a long tradition in the St. John Valley.

l'année scolaire 1981-1982, la ville de Madawaska a arrêté de louer l'édifice appartenant à l'église comme école publique à cause de la baisse dans les inscriptions scolaires.

Une relation étroite existe encore entre l'Église et la municipalité en dépit de ces événements, même si cette relation est à un degré moins étroit qu'autrefois, elle existe encore et démontre une coutume de longue date dans la vallée St-Jean.



L'institutrice Olive Cyr avec des étudiants, District scolaire 12, 1906

Teacher Olive Cyr and students, School District 12, 1906

From Symbols to Meaning

The daily devotions of people in the St. John Valley have always been manifest in daily prayer: the Angelus, the Benedicte, Sunday Mass, Sunday vespers, the recitation of the rosary, novenas or a sign of the cross when passing by a roadside cross or statuette. The individual adherence to any one, all or none of these manifestations varies. However, everyone values their availability and readily identifies them as part of their heritage.

The accoutrements of the Catholic religion -- organ music, stained glass windows, incense, ornate vestments, decorated altars and icons -- have a real and a symbolic use recognized by parishioners in the Valley. The people are steeped in the belief that things which appeal to the senses can be fittingly used in church services, that life is as much the senses as reason, and that symbols and aesthetics assist in translating the mysteries of faith into dogma.

In this way, the affection of Valley people for the real and ceremonial rites accompanying Christmas, Easter, All Saints Day or similar holidays can be explained. This affection should not be misconstrued as blind faith except in the religious sense of the expression. Rather, historically and in the present day, it has brought a quality of inner strength. Beyond the pageantry, the common behavior associated with these ceremonies has served as a reflection of a moral code acquired because of participation in the rites of

De symbole à signification

La piété quotidienne des fidèles de la vallée St-Jean a toujours été manifestée dans la prière de chaque jour; l'angélus, le bénédicité, la messe le dimanche, les vêpres, la récitation du chapelet, la neuvaine ou le signe de croix en passant devant un crucifix ou une statue au bord du chemin. La fidélité à une, chacune ou aucune de ces manifestations de la foi catholique varie selon la personne. Toutefois, chacun apprécie la disponibilité de ces manifestations et les considère une partie importante de son héritage.

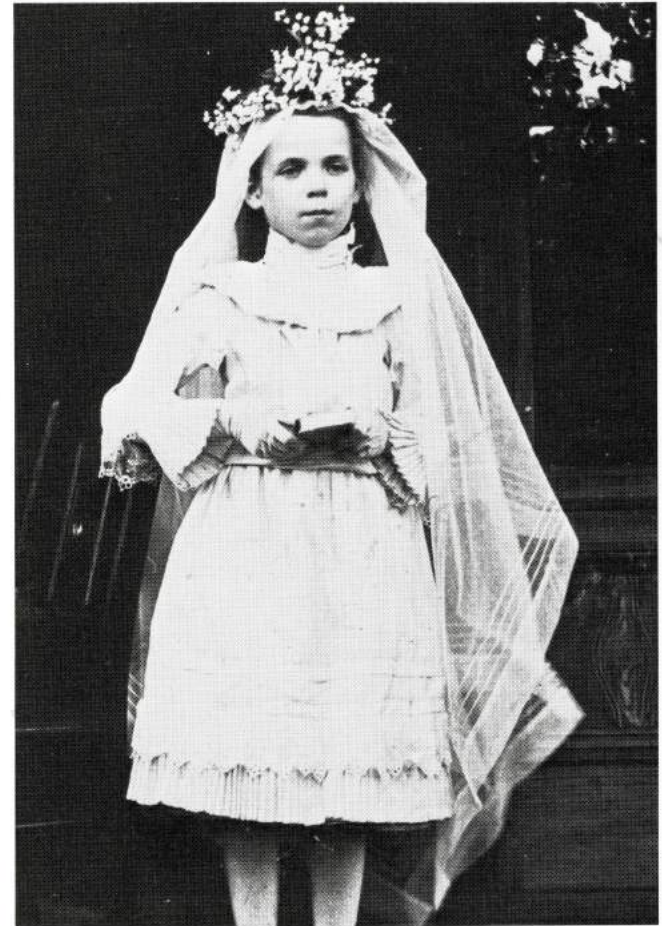
Les accoutrements de la religion catholique comprennent l'orgue d'église, les fenêtres colorées, l'encens, les vêtements sacerdotaux très ornés, l'autel décoré et les peintures religieuses. Tout ça représente un usage à la fois réel et pratique pour les paroissiens de la vallée. Les fidèles croient fortement que les choses qui plaisent aux sentiments sont permises dans la célébration de la messe parce que pour eux, les sentiments sont aussi importants dans leur vie que le raisonnement. En plus, ils croient que les symboles et la beauté aident à comprendre les mystères de la foi en un dogme.

Ceci dit, on comprend facilement pourquoi les fidèles de la vallée aiment beaucoup les fêtes véritables et cérémoniales de Noël, Pâques, la journée de la Toussaint, et de pareilles fêtes. Cette piété ne devrait pas être mal interprétée comme une croyance aveugle sauf dans le sens religieux. Du point de vue historique et encore de nos jours, cette croyance a plutôt apporté une qualité de force intérieure. À part l'apparat, le comportement ordinaire associé avec ces cérémonies a établi le code moral pour les fidèles. Ils ont acquis ce code moral à cause de leur participation dans les cérémonies religieuses. Alors, c'est bien



L'intérieur original de l'église construite à St-David en 1871. Notez bien le système ingénieux de chauffage

Interior of original church in St. David, built in 1871. Note the ingenious heating system.



Azilda Michaud-Albert, résidente de Ste-Agathe, lors de sa communion solennelle, 1900

Azilda Michaud Albert, resident of Ste. Agathe, pictured on her solemn communion, 1900



**Corpus Christi Procession in front of Van Buren's
Good Shepherd Convent ca. 1915**

**La procession de la Fête Dieu en face du couvent du
Bon Pasteur à Van Buren, vers 1915**

the church. It is understandable, then, that a religious feast receives the same public attention as a secular holiday; that a harvest mass is as important as a secular Thanksgiving; and that a child's confirmation is as meaningful as his or her graduation from school.

The Valley peoples' disposition in meshing the ritual and doctrinal aspects of Catholic religious beliefs with public fervor is illustrated in the following description of Van Buren's Corpus Christi Procession⁵ in 1950:

"The parish church bells ring out three-thirty. The weather is nice and cool despite the wind and cloudy sky. A special activity is taking place on this Sunday afternoon in June. The Knights of Columbus are leaving from their extraordinary (special) assembly to gather outside awaiting orders from their chief. One by one, with their sword and cross, the Knights of Columbus salute the Blessed Sacrament carried by the R. Rev. Ginchereau, S.M. and the procession begins.

"Mr. Gérald B. Gagnon and Mr. Wilfred Vaillancourt are responsible for lining up the other groups and sending them in the procession. Mr. Reed Gagnon follows with the scouts (boys and girls); then Mr. Donald Lapointe with all the members of the American Legion and war veterans; and finally the Drum Corps follows. Mr. Joseph Desrosiers is leading the students from Champlain school; immediately followed by the newly confirmed children. Mr. Alcide Tardif is responsible for the students from Sacred Heart school; Mr. Edward Dubé leads the Children of Mary; visiting marching bands group together before going into the procession; Mrs. Albert Frank heads the Ladies of Ste-Anne and the ladies of the parish; Mr. Reno Parent leads the Daughters

comprenable qu'un festin religieux reçoive autant d'attention des fidèles qu'une fête séculière; qu'une messe chantée pour célébrer la moisson soit aussi importante que le jour d'action de grâce; et que la journée de confirmation d'un enfant soit aussi importante que sa graduation d'école.

La volonté des gens de la vallée a été prise dans l'engrenage des rites et des aspects doctrinaux de la foi catholique. Les bienfaits de la ferveur en publique sont illustrés ci-dessous dans la description de la procession de la Fête Dieu⁵ en 1950 tenue à Van Buren:

"Trois heures et trente sonnent à l'église paroissiale. Le temps est frais et beau malgré le vent et les nuages menaçants. Une activité peu ordinaire caractérise cet après-midi d'un dimanche de juin. Il y a les Chevaliers de Colomb qui sortent de leur assemblée extraordinaire et qui prennent les ordres de leur chef. Ils présentent, tour à tour, leur sabre et leur croix au St-Sacrement porté par le R.P. Ginchereau, S.M. et la procession commence.

"M.M. Gérald-B. Gagnon et Wilfred Vaillancourt ordonnent aux groupes de se mettre en marche. M. Reed Gagnon part avec les scouts (garçons et filles); M. Donald Lapointe, avec tous les membres de la Légion Américaine et les vétérans; et le "Drum Corps". M. Joseph Desrosiers guide les élèves de l'école Champlain; suivis des nouveaux confirmés. M. Alcide Tardif dirige les élèves de l'école du Sacré-Coeur; M. Edward Dubé se met en tête des Enfants de Marie; les fanfares de l'étranger prennent leur rang; M. Albert Frank se place en tête des Dames de Ste-Anne et des Dames de la paroisse; M. Joseph-S.

of Isabella; Mr. Joseph-S. Violette leads the Sacred Heart League, the boys from the High School, and other parishioners. The Knights of Columbus are marching in a cross formation; Miss Henriette Dionne is with the choir, and the acolytes, the altar boys, the flower bearers, the thurifiers all followed.

"The priest from Keegan, R. Rev. Guy Lebel was deacon assisted by the R. Rev. G. Turgeon, S.M., while the R. Rev. L. Hall helped the choir.

"The canopy (dais) was alternately carried by Mr. Victorie Dufour, Mr. Jos-R. Lapointe, Mr. Félix Lajoie, Mr. Perley Bouchard, and Mr. Armand Lapierre, Mr. Léo-E. Violette, Mr. Odilon Deveau, Mr. Pierre-E. Laplante.

"The Daughters of Isabella had set up the first altar of repose at the residence of Mrs. Raymond Deveau and the second was set up by the convent of the Sisters of Good Shepherd.

"His excellency Monsignor Daniel-J. Feeney escorted by R. Rev. Austin Verow, S.M. and R. Rev. Omer St-Onge, S.M. participated along with everyone in this glorious celebration of faith.

"The Blessed Sacrament was returned to the high altar at five o'clock.

"May the Lord bless the entire parish for this demonstration of faith."⁶

Violette, prend la direction de la ligue du Sacré-Coeur, des étudiants de l'École Supérieure des garçons et des autres paroissiens. Les Chevaliers de Colomb placés en forme de croix; Mlle Henriette Dionne et la chorale, les acolytes, les enfants de chœur, les porte-fleurs, les thuriféraires.

"Le R.P. Guy Lebel, S.M., curé de Keegan, agissait comme diacre et le R.P. G. Turgeon, S.M., sous-diacre, et le R.P. L. Hall prêtait son concours à la chorale.

"Le dais fut porté alternativement par MM. Victorie Dufour, Jos-R. Lapointe, Félix Lajoie, Perley Bouchard et MM. Armand Lapierre, Léo-E. Violette, Odilon Deveau et Pierre-E. Laplante.

"Le premier reposoir, préparé par les Filles d'Isabelle, eut lieu chez Mme Raymond Deveau et le deuxième fut préparé par les Soeurs du Bon Pasteur situé au Couvent.

"Sa grandeur Mgr Daniel-J. Feeney accompagné des RR.PP. Austin Verow, S.M., et de Omer St-Onge, prit aussi part à cette magnifique démonstration de foi.

"Il était cinq heures lorsqu'on remporta le Sacrement au maître autel de l'église paroissiale.

"Puisse cette manifestation de foi eucharistique attirer sur toute la paroisse de nombreuses bénédictions."⁶



Priest bringing monstrance to repository at Joseph Martin's house, Van Buren, ca. 1910

Un prêtre apportant l'ostensoir au reposoir chez Joseph Martin à Van Buren vers 1910



The artist Gilbert Roy painted this dramatic picture of the church fire in Ste. Agathe in 1940. The commitment of the people to their faith was shown by the fact that a new church was built in a year's time.

Cette peinture spectaculaire a été réalisée par l'artiste Gilbert Roy et représente le feu d'église à Ste-Agathe en 1940. Pour montrer leur dévouement religieux, les gens rebâtirent l'église en moins d'un an après le feu.

A Kind of Permanence

St. John Valley life still centers in small towns, in each of which looms a large church surrounded by a cluster of homes. The scene repeats itself over and over. It might be St. Joseph's in the potato farming land in Hamlin, or St. Thomas Aquinas set in the urban environment of a paper mill town, or St. Charles in St. Francis on the edge of the vast northern woodland. The road that winds its way into Ste. Agathe is lined with wooden houses and a large, angular brick church. When flames destroyed the earlier Ste. Agathe house of worship, the parishioners chose to rebuild in a permanent fashion. Faith deserves that kind of permanence, the Acadians believed, and the parish which saw its church burn on August 13, 1940, had a new one raised by August 10, 1941.

None of this is to say that the people along the St. John are austere or monastic. Their "joie de vivre" takes many forms, yielding a diversity of activities and a variety of communities. In each of the sixteen municipalities of the St. John Valley, historically and in the present day, there have been political, educational, industrial and sporting communities. Even the ice-fishing houses on frozen Long Lake represent a community of a kind. Yet the most deeply rooted of all communities in the St. John Valley is that which centers on religion -- a religion which is often called the faith of the valley.

Un genre de permanence

La vie dans la vallée continue d'être centrée autour des petites villes et dans chacune surgit une grande église entourée de maisons. C'est pareille d'une ville à l'autre. Vous pourriez trouver ce phénomène dans la paroisse St-Joseph à travers les champs de pommes de terre (patates) de Hamlin, autant que dans la paroisse St-Thomas d'Aquin située dans un centre urbain avec son moulin à papier, ou encore dans la paroisse St-Charles de St-François sur le bord des bois du nord. Le chemin qui se rend à Ste-Agathe est enligné de maisons construites de bois et on y retrouve une immense église de brique en forme anguleuse. Quand l'église de Ste-Agathe a passé au feu, les paroissiens ont choisi de la reconstruire avec des matériaux à l'épreuve du feu. Les Acadiens croyaient que "La foi mérite ce genre de permanence." L'église a passé au feu le 13 août 1940 et les paroissiens l'avaient reconstruite le 10 août 1941.

Ceci dit, il ne faut pas s'imaginer que les gens le long du St-Jean sont austères, ni monacals. Leur joie de vivre s'exprime de plusieurs façons. Ils se donnent en effet à une variété d'activités et sont éparpillés dans différentes communautés. Historiquement et de nos jours, dans les seize villes de la vallée St-Jean on y retrouve des communautés avec des intérêts politiques, éducateurs, industriels, et sportifs. Même les maisons de pêche sur le lac Long qui gèle l'hiver, soulignent l'aspect particulier de cette communauté. Pourtant l'aspect le plus enraciné dans les communautés de la vallée St-Jean demeure la religion — une religion que l'on appelle souvent la foi de la vallée.



**Parishioners pictured in front of Mt. Carmel Church
in Lille, 1910**

**Des paroissiens devant l'église du Mont-Carmel à
Lille en 1910**

The Family

“The nearer was a brother’s or a sister’s house to one’s own log cabin, the more of a social life one would get and the more help one would have in the case of births, deaths, sickness, weddings...We are a race of very social people.”

A.J. Michaud¹

As much as any institution, the family has had a bearing on the composite that is the St. John Valley. Subject to the change and uncertainty effected by the larger political and economic world, the establishment, survival and maintenance of the Valley’s Acadian culture relied on the essential network, order and foundation that the family could provide.

From the time of earliest settlement, the importance of family, especially finding land where relatives could live near each other, is revealed in records. For example, when the founders of Van Buren considered moving from southern New Brunswick to the

La famille

“Le plus rapproché de la demeure de son frère ou de sa soeur de sa propre maison de rondins, le plus la vie sociale était intéressante ou intense et le plus on avait de chance de se faire aider en cas de naissances, de décès, de maladie, et pour les mariages...Nous sommes des gens très sociaux.”

A.J. Michaud¹

La vie familiale a affecté le mélange que l’on retrouve dans la vallée St-Jean autant que n’importe quel autre facteur. L’établissement, la survivance et la sauvegarde de la culture acadienne dans la vallée dépendaient sur le réseau de base, soit l’ordre et le fondement qu’apportait naturellement la vie familiale, pour rester fort et uni face aux changements devant l’incertitude des grands gouvernements et du monde économique.

Dès l’arrivée des premiers colons, l’importance de la vie familiale, en ce qui concerne la découverte de terres qui leur permettaient de s’établir un à côté de l’autre, est bien décrit dans les dossiers. Pour vous donner un exemple, en 1789 lors de la décision des fondateurs de Van Buren de déménager du sud du



**Family of Dr. Thomas and Malvina Chenard Pelletier,
Van Buren ca. 1900**

**La famille du docteur Thomas Pelletier et de Madame
Malvina Chenard-Pelletier à Van Buren vers 1900**

upper St. John Valley in 1789, such concerns were primary.

To His Excellency Thomas Carleton Esq.
Lieutenant Governor of His Majesty's
Province of New Brunswick
The Petition of Oliver Tibodo, Senr
Joseph Tarrío Senr and Francis Violet Senr

Humbly Showeth

That your Petitioners are descended from the early settlers of Acadia at the time it was under the dominion of France and have been educated in the Roman Catholic persuasion; That they are at present Inhabitants of a place called the French Village on the Little Kennebecasis where they possess small lots of two hundred acres each;

That your petitioners are encumbered with large families for whose settlement in life they look forward with much anxiety, and it is their earnest wish to see them settled around them on lands of their own which they cannot expect in the part of the Country where they now dwell;

That your petitioners are informed that government offer encouragement in lands to such persons as shall settle high up the River St. John, which your petitioners are desirous of doing not only in order to obtain such lands for their families but as they may have the assistance of a priest in the performance of the rites and ceremonies of their religion and the superintendence of their children's education;

That having always demeaned themselves since the cession of Acadia to Great Britain as faithful,

Nouveau-Brunswick à la partie élevée de la vallée St-Jean, c'était leur première préoccupation de s'assurer que les familles puissent s'établir ensemble.

*A son excellence monsieur Thomas Carleton,
Lieutenant gouverneur de sa majesté
Province du Nouveau-Brunswick
Pétition d'Oliver Tibodo, père
Joseph Tarrío, père, et Francis Violet, père*

Démontre humblement

Que vos pétitionnaires sont de descendance des premiers colons de l'Acadie au temps du contrôle de la France et sont de foi Catholique; Qu'ils sont présentement habitants d'un endroit nommé French Village sur le Little Kennebecasis où ils sont propriétaires de petits lots mesurant 200 acres chacun;

que vos pétitionnaires sont grevés de grandes familles qu'ils tiennent fortement à garder ensemble, et ils désirent sincèrement de les voir s'établir autour d'eux sur leurs propres terres, ce qui est impossible où ils habitent présentement;

Que vos pétitionnaires sont au courant de l'aide avec les terres fournis par le gouvernement pour assister les gens qui le désirent à s'établir loin dans la partie la plus élevée de la rivière St-Jean, c'est ce que désirent vos pétitionnaires non seulement dans le but d'obtenir des terres, mais pour leur parenté, et aussi pour l'aide d'un prêtre dans la célébration des rites et cérémonies religieuses en plus de la supervision de l'éducation des enfants.

Parce qu'ils se sont toujours abaissés depuis la cession de l'Acadie à la Grande-Bretagne pour demeurer des sujets et colons fidèles, pacifiques

peaceable and industrious subjects and settlers, your petitioners humbly pray that lands proportioned to the numbers of their families may be granted to them and their children (a list whereof is annexed) at a place called then Madawascas between the Seven Islands and the River de Vert on the River S. John;

*Oliver Tibodo Senr
Francis Violet
Joseph Tarrío Junr for
his father Joseph Tarrío Senr²*

These three petitioners and their wives had a total of 39 children. Their petition and pending move gains further significance when their relationship to each other is also considered. The wives of Francois Violette and Joseph Theriault were the sisters of Oliver Thibodeau. Thus the new settlement of 45 people on the banks of the upper St. John River was to be like numerous others in the area -- a physically defined community that was synonymous with an extended family.

In the Valley's frontier settlements, the family was also a form of insurance. During hard times or when family members were orphaned, sick or aged, a strong kin network provided housing, food and clothing.³

et industrieux, vos petitionnaires vous prient humblement de leur accorder des terres non seulement aux pétitionnaires, mais à leurs enfants aussi en proportion à la largeur des familles (dont une liste est annexée), à un endroit que l'on appelle Madawascas situé entre Sept Île et River de Vert sur la rivière St-Jean...

*Oliver Tibodo, père
Francis Violet
Joseph Tarrío, pour Joseph Tarrío, père²*

On comptait 39 enfants entre ces trois pétitionnaires et leurs femmes. La pétition et le déménagement en suspens deviennent plus importants lorsque lien de parenté entre tout ce monde-là est pris en considération. La femme de François Violette et la femme de Joseph Thériault se trouvaient à être les deux soeurs d'Olivier Thibodeau. Alors ce qui faisait que l'établissement de 45 colons sur les bords de la rivière St-Jean en amont serait semblable à plusieurs autres dans les environs — une communauté bien déterminée qui était synonyme à la famille déployée.

La famille représentait une espèce d'assurance au temps des colonies frontières où un réseau familial bien établi fournissait le logement, la nourriture et les vêtements nécessaires dans les temps durs ou lorsque les enfants devenaient orphelins.³



**Paul Albert and Josephine Lagasse Albert, Ste-Agathe,
ca. 1920**

**Paul Albert et Joséphine Lagassé-Albert à Ste-Agathe
vers 1920**

Often the precise role of kin, especially in matters of inheritance, was spelled out in legal documents known as "les biens." For example, when Benoni Violette died and left the family estate to his widow Susanne Violette, she in turn settled matters with her children. Her son Ambroise (who was neither the oldest nor the youngest of seven sons) inherited the estate. The provisions of such an inheritance were articulated in "le bien" between Ambroise and his mother.

As shown in this agreement, Ambroise was obligated to establish his younger brothers on farms of their own just as his father had done for the family's older sons. Ambroise's responsibilities within the kin network extended beyond assurances of adequate property for family members. "Le bien" quoted here indicates that housing, food and clothing as well as religious and social well-being were also in the realm of family providence.

Know all men by these presents that I, Ambroise Violette of Van Buren Plantation in the County of Aroostook and the State of Maine, farmer, am held and firmly bound to my mother Susanne Violette (widow woman of the late Benoni Violette of the Plantation County and State aforesaid) in the sum of two thousand dollars to be paid to said Susanne Violette to the payment of which I bind myself and my heirs firmly by these presents sealed with my seal and dated this third day of April in the Year of Our Lord one thousand eight hundred and seventy-nine---

Fréquemment, le rôle précis d'un membre de famille était décrit dans un contrat connu comme "les biens" et cela surtout dans les circonstances de succession. Pour vous donner un exemple, prenez le cas du décès de Bénoni Violette qui avait laissé tous ses biens à sa veuve, Susanne Violette. En retour, elle s'est occupée de partager sa succession avec ses enfants. Son garçon Ambroise s'est vu hériter la succession en entier (même s'il n'était pas le plus âgé ni le plus jeune de sept garçons). Selon la coutume, les dispositions d'une semblable succession étaient précisées dans un contrat, le bien, entre Ambroise et sa mère.

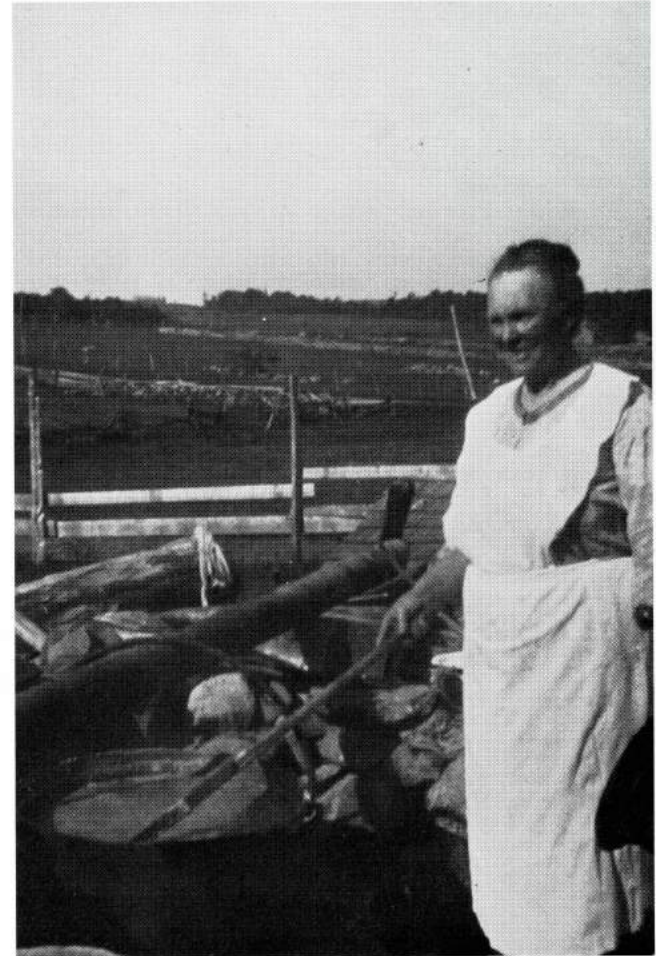
Tel qu'indiqué dans ce contrat, Ambroise était obligé d'établir ses jeunes frères sur leurs terres de la même manière que son père avait fait pour lui. Les responsabilités qu'Ambroise héritait dans le cadre du réseau familial dépassaient l'assurance d'une terre pour chaque membre de sa famille. Le bien dont on vous parle incluait le logement, la nourriture et les vêtements, aussi bien que le bien-être religieux et social sous la providence familiale.

En présence de tous, j'accepte, moi, Ambroise Violette de la plantation Van Buren dans le comté d'Aroostook dans l'État du Maine, cultivateur, d'être responsable et obligé à ma mère, Susanne Violette, (veuve du défunt Bénoni Violette de la plantation dans le comté et l'État mentionnés ci-haut) pour la somme de deux milles dollars remboursable à la dite Susanne Violette et dont je m'engage sérieusement ainsi que mes héritiers, par la présente, avec ma signature et en date de ce troisième jour d'avril dans l'année de notre Seigneur mille huit cent soixante-dix-neuf---



**Les enfants d'Olivier et d'Eulalie Albert-Cyr
photographés dans les rangs de St-David vers 1915**

**Children of Olivier and Eulalie Albert Cyr, pictured
in back settlements of St. David, ca. 1915**



Odile Martin-Cyr fabricant du savon à St-David, 1915

Odile Martin Cyr making soap in St. David, 1915



**Maple sugar camp owned by Vilas and Estelle Dufour
in St. David ca. 1916**

**La cabane à sucre, propriété de Vilas et d'Estelle
Dufour de St-David vers 1916**

The condition of this obligation is such that if the said Ambroise Violette, his heirs, executors and administrators shall during the natural life of her, the said Susanne Violette, suitably support and maintain her, the said Susanne, with suitable clothes, food, drink, medicine and nursing and with all other things necessary for her comfortable support and maintenance (in the house of him, said Ambroise) as the conditions, circumstances and the state of her (said Susanne) health and age shall require during said periods;

Further if shall provide said Susanne with the right and privilege to receive and keep her relatives and friends on reasonable and necessary visits as also their conveying animals if any they have at said Ambroise's costs and expenses, during said period... If shall also suitably take said Susanne to and retake her from the place of religious worship for the purpose of executing her religious duties as long as she shall be able to attend the church services, if shall also provide her with a suitable church pew seat;

If also shall provide said Susanne with the assistance of her curate or priest if required by her either by reason of sickness or old age during such period and if at her death shall cause her a suitable burial and cause two services of Requiem to be sung and five low Masses to be said according to the Rule of the Church of Rome for the repose of her then departed soul;

If shall also suitably take the said Susanne to and retake her from her relatives and friends for the purpose of reasonable and necessary visits when able to go during said period from the date hereof--

La condition est de sorte que le dit Ambroise Violette, ses héritiers, ses testamentaires et curateurs s'engagent au cours de sa vie naturelle, la dite Susanne Violette, à la supporter et l'entretenir convenablement, la dite Susanne, avec des vêtements appropriés, de la nourriture, de la boisson, des médicaments et des soins médicaux, et toutes autres choses nécessaires pour assurer son confort et son entretien (dans sa maison, du dit Ambroise) au fur et à mesure que ses (la dite Susanne) conditions, circonstances et l'état de sa santé, et vieillesse exigent au cours de la période de temps en question;

De plus, à condition de permettre à la dite Susanne tout droit et privilège de recevoir et de garder sa parenté et amis au cours de visites d'une durée raisonnable et nécessaires et de même que leurs animaux qui les transportent, s'ils en ont, aux dépens du dit Ambroise, pour la durée de leur visite... A condition qu'il amène et retourne chercher la dite Susanne au bon temps à l'église pour lui permettre de pratiquer sa religion aussi longtemps qu'elle puisse se permettre d'assister aux services à l'église, pourvu aussi qu'il assure qu'elle ait un bon banc à l'église;

À condition que la dite Susanne reçoive au besoin, l'aide de son vicaire ou prêtre soit pour raison de maladie ou vieillesse, et à condition qu'à sa mort, il lui fournisse un enterrement convenable et occasionne que deux messes de requiem soient chantées en plus de cinq messes basses célébrées pour le repos de son âme d'après la loi de l'Église Romaine;

Pourvu qu'il amène et ramène la dite Susanne chez sa parenté et chez ses amis pour toutes visites raisonnables et nécessaires à l'occasion, à partir de la date mentionnée de ceci;

Further if shall well and truly pay all the legal debts of his late father (Benoni Violette) within two years from the date hereof -- also cause one service of Requiem to be sung and five low Masses to be said within one year from his (said Benoni) death according to the Rules of the church of Rome, for the repose of his now departed soul;

If also shall suitably keep and maintain his brothers Abel and Levite until they shall have arrived at the age of majority respectively and then provide them with each a similar farm and house, as his said father has provided his other sons with, provided however that they, said Abel and Levite, shall reasonably labor for said Ambroise according to the best of their capacities and abilities until said age of majority respectively;

And if also shall provide his sister Severine Violette with one suitable cow, two sheep and one bedstead and shall also provide his sister Ositée Violette with a suitable cow, two sheep, one Real, one feather bed, two pillows, two mattresses and two sheets (linen), five different blankets as his other sisters got from their parents and one trunk when she shall be twenty-one years of age or on the day of her marriage if she gets married before she shall have arrived at said age of twenty-one;

And if also shall provide his said brothers Abel and Levite with each one suitable horse, one sleigh, one buffalo robe, one couchon, one linen mattress, one linen sheet, three different blankets and two pillows when they shall have arrived at their said age of majority respectively;

Then this obligation shall be entirely null and void. Otherwise the same shall remain in full force and virtue --

En plus, à condition qu'il repaye au complet toutes les dettes de justice de son père défunt (Bénoni Violette), dans moins de deux ans de la date de ceci -- également qu'il fasse chanter une messe de requiem et cinq messes basses célébrées dans l'année suivant son (Bénoni Violette) décès d'après la loi de l'Église Romaine pour le repos de son âme.

Pourvu qu'il supporte convenablement et entretenne ses frères, Abel et Léville, jusqu'à ce qu'ils aient respectivement l'âge de raison, et à ce moment-là leur fournir chacun une ferme et une maison de même valeur, tel que son père avait fourni aux autres fils, pourvu naturellement qu'ils le dit Abel et Léville, travaillent raisonnablement pour le dit Ambroise du mieux possible d'après leurs aptitudes et compétences respectivement jusqu'à l'âge de raison;

À condition qu'il fournisse à sa soeur, Sévérine Violette, une bonne vache, deux moutons et un couvre lit, et fournira également à sa soeur, Ositée Violette, une bonne vache, deux moutons, un lit de plume, deux oreillés, deux matelats et deux draps (en toile de lin), cinq couvertures différentes comme ses autres soeurs ont reçu de leurs parents, et une valise à l'âge de vingt et un ans ou la journée de ses noces, si elle se marie avant l'âge de vingt et un ans;

À condition également qu'il fournisse à ses deux frères, Abel et Léville, chacun un bon cheval, un traîneau, une toge de bison, un cochon, un matelas couvertures différentes et deux oreillers lorsqu'ils atteindront respectivement l'âge de raison;

Alors ce devoir deviendra entièrement invalide et nul. Autrement, ce contrat est en pleine force et pouvoir.

*In Witness whereof I, the said Ambroise Violette, have hereunto set my hand and affixed my seal the day and year first above written.*⁴

In more recent times, the writings of Claire Deveau Dunn translate descriptions of family life and the bonds between family members from 18th and 19th century legal language to personal memories.

“With all the heartaches and all the happiness we had, our Dad and Mother were really great parents. They married young and had nineteen children. They lost eight of them. In those days, measles, chicken-pox, yellow jaundice, hepatitis, malaria, mumps and pneumonia and many other diseases were not known like today. Doctors in those days didn’t understand those diseases. It’s like cancer and leukemia today. But they will have a cure for those diseases, too, someday. I remember one of my little brothers. He was so sick. He had such a high fever. Today we would understand what was wrong with him. He had malaria. The babies were not strong enough to fight for their little lives. Some of them died of pneumonia. No one could help them, not even the doctors, if there were doctors available. You just sat there and watched them suffer until God decided what should be done. Well, eleven of us made it. I don’t know how, but we did.

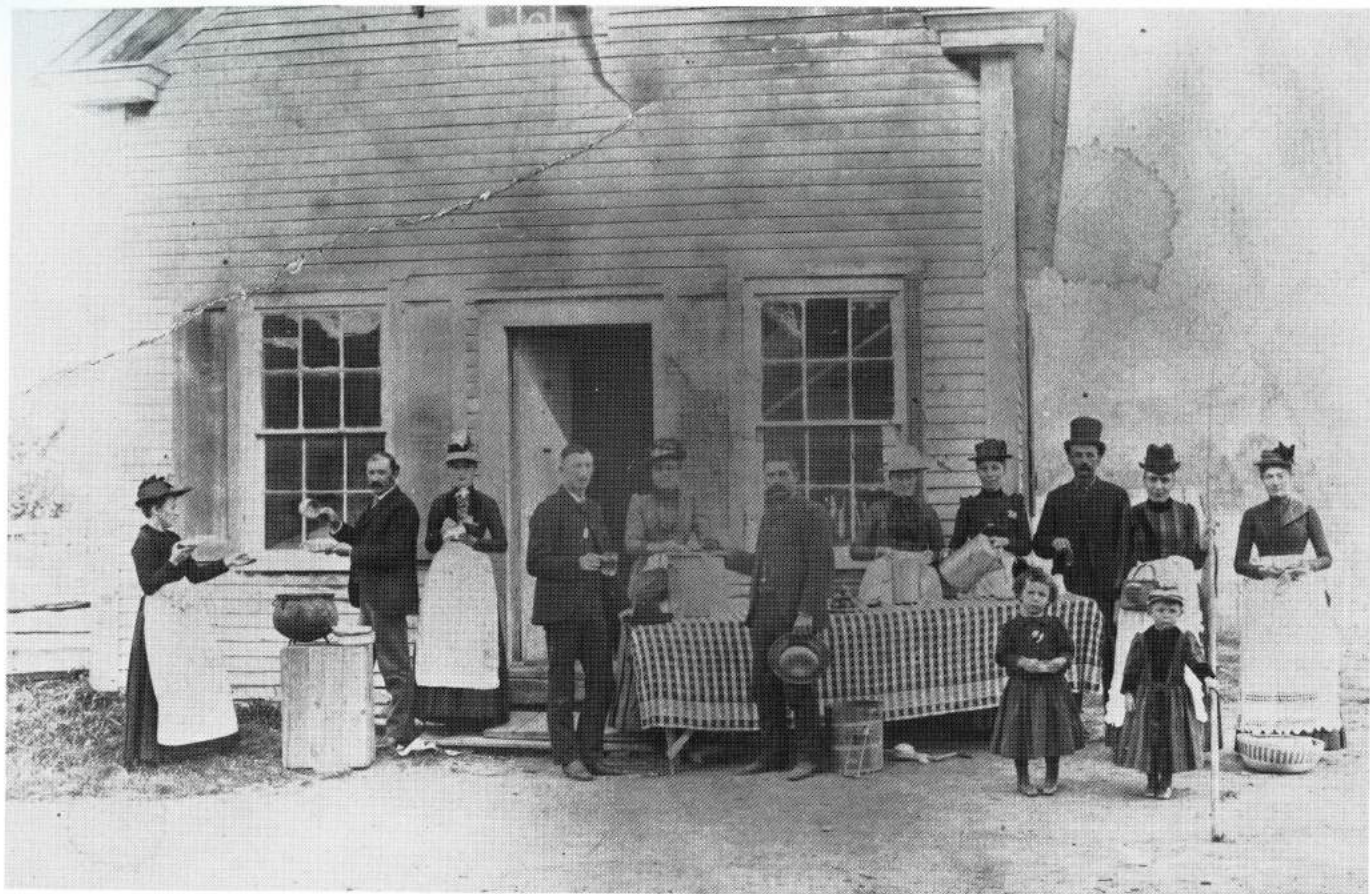
“We all grew up on a farm, which was really hard work. Dad’s six sons finally grew big enough so they could help, but we really didn’t have to be too big. At five years of age you’d be out there working with the

*Devant témoin, je, le dit Ambroise Violette, sur ce vient poser ma main et signer le jour et l’année mentionnés ci-haut.*⁴

L’écrivain contemporain Claire Deveau-Dunn a traduit les documents légaux des portraits de la vie familiale et des liens étroits entre les membres de famille à partir du dix-huitième et dix-neuvième siècle pour en faire des souvenirs personnels.

“Notre père et maman étaient de vrais bons parents en dépit de tous nos problèmes et bons temps que nous avons vécus. Ils se sont mariés jeunes et ont eu dix-neuf enfants. Ils en ont perdu huit. Dans ce temps-là, la rougeole, la varicelle, la jaunisse, l’hépatite, la malaria, les oreillons et la pneumonie et bien d’autres maladies, n’étaient pas aussi bien connues comme de nos jours. Les médecins n’arrivaient pas à comprendre ces maladies. C’est un peu comme le cancer et la leucémie aujourd’hui. Mais on guérira aussi bien ces maladies un jour. Je me souviens, d’un de mes petits frères. Il était tellement malade. Il avait une température très élevée. Aujourd’hui on pourrait comprendre ce qu’il avait. Il avait la malaria. Les petits bébés n’étaient pas assez forts pour survivre ces maladies. Personne ne pouvait les soulager, même pas les médecins, si ces derniers étaient disponibles. On s’assoit près des enfants malades pour les regarder souffrir jusqu’à ce que le Bon Dieu décide de leur sort. Eh bien, onze d’entre nous ont survécu. Ne me demandez pas comment, mais nous avons réussi malgré tout.

“Nous avons tous été élevés sur la ferme et le travail était rude. Les six garçons de mon père ont finalement assez vieillis pour nous aider avec le travail, mais ce n’était pas nécessaire d’être bien grand pour commencer à aider sur la ferme. À l’âge de cinq



Unidentified Fort Kent family, ca. 1900

Une famille inconnue de Fort Kent vers 1900

rest of the bunch. As we all grew up, the farm got much bigger. The garden had to be enlarged, too, because we all needed more food to keep on going and make our young bodies strong so we could do all the work required on the farm...Somebody was always helping someone. It was a great day for all the neighbors when we would butcher a beef or a hog. Lots of neighbors would get together and have a feast.

“Our home was much too small for our big family. Our downstairs was fine. We had a fairly good size kitchen, dining room and living room. Mother and Dad had their bedroom downstairs. The upstairs was like one big room, and a small room which two oldest girls shared. The big room was divided for the boys and the rest of the girls; three big beds for the six boys; two large beds for the girls. It was crowded, but I guess we didn't care as long as we had a place to sleep. Clothes would be hanging all over the place, but it was sort of neat in a way, because we didn't have that many clothes to wear.

“Everything was fine like that for a good many years, but as we started to get older, things had to change in that upstairs. We wanted walls put up, but of course, that would cost too much money. So we had to settle for curtains and drapes; anything, just as long as we had our own privacy.

“When spring would come, we'd chase all the boys to the barn. They would have plenty of warm blankets, and they used to love to sleep on the hay. At least, they had their own privacy there, too, and we

ans, on commençait à travailler avec les autres. En grandissant, la ferme est devenue de plus en plus grosse. Le jardin a dû être agrandi aussi, parce que nous avions tous un plus grand appétit, ce qui nous permettait de faire notre travail et nous garder en bonne santé afin de pouvoir accomplir tout le travail qu'apporte une ferme...Il y en avait toujours un qui aidait à un autre à travailler. C'était toute une journée pour les voisins la fois que l'on abattait un boeuf de boucherie ou un cochon. Les voisins se ramassaient en masse pour un festin.

“Notre maison n'était pas convenable pour notre grande famille. Le premier plancher était très bien. Nous avons une belle grande cuisine, salle à manger et salon. La chambre à coucher de maman et papa se trouvait sur le premier plancher. Le haut était ouvert à part une petite chambre partagée par nos deux soeurs les plus vieilles. La grande pièce était divisée en deux avec un bord pour les gars et l'autre pour les filles; trois grands lits pour les gars; deux grand lits pour les filles. Mieux vaut être serré que de ne pas avoir un lit pour se coucher. Il y avait du linge d'accroché partout. Ce n'était pas désagréable à voir parce que nous en avons si peu.

“Tout a bien été comme-ça pour une bonne période de temps. Mais à la longue, il a fallu faire des changements en haut parce que nous commençons à vieillir. Nous avons désiré avoir des murs pour nous séparer, mais naturellement le prix était exorbitant. Alors nous avons monté des rideaux pour faire nos murs; n'importe quoi qui nous permettait d'avoir une vie privée.

“Au printemps, nous chassions les gars à la grange. Ils avaient assez de couvertures pour les garder chaud et ils adoraient dormir sur le foin. Au moins ainsi, eux aussi avaient plus de solitude. Tant

sure loved having the upstairs to ourselves. The boys would stay in the barn until late fall. Sometimes we'd feel sorry for them, so we'd fix up the upstairs to make room for them in the winter.⁵

Bound by editorial constraints, this book *Chez-Nous: the St. John Valley* is limited to a focus on a place, a time and a people. But people have souls and souls are infinite. All writing must be finite and hence a compromise. Were this writer granted license, he would have you soar into the infinity of the Valley, into a region where exploration knows no bounds, into a spirit of a time which is timeless, into the soul whose hope is endless.

The St. John Valley is as much an attitude of mind, a way of living, as a geographic entity. In a work already quoted here, *There Need Never Be Discouragement*, Claire DeVeau Dunn perhaps best captured that spirit in developing her book's theme. She writes:

"My father sold our farm to one of our neighbors on April 18, 1958. Our home had been handed down from generation to generation through three generations, but my father couldn't pass it on to his sons, because by the time it came for them to take over, the farmers were almost starving to death on their farms. None of the six boys wanted it. They had all had enough. The buildings all needed so much repair work that it would have cost a fortune to fix things up. The Government owned you and your farm. The boys couldn't see going into debt for something that belonged to someone else.

*qu'à nous, nous restions seules avec tout le deuxième plancher. Tard à l'automne, les gars revenaient au deuxième plancher pour s'y coucher. Quelquesfois nous avons pitié d'eux et arrangions le haut pour leur donner de la place pour l'hiver."*⁵

Ce livre, *Chez-Nous: The St. John Valley*, touche à un endroit, une certaine époque et ses habitants. Vous allez sans doute ressentir les limites imposées par la rédaction d'un tel livre. Mais les gens ont une âme, et l'âme vit éternellement. Tous les écrits sont limités et cela explique le compromis. Sans doute avec carte blanche, cet écrivain vous aurait monté dans les détails infinis de la vallée à l'endroit d'exploration sans bornes, d'esprit du temps éternel, dans l'âme qui possède un espoir continu.

La vallée St-Jean est autant une disposition d'esprit et une façon de vivre qu'un point géographique. Dans l'ouvrage de Claire Deveau-Dunn cité dans ce texte, *There Need Never Be Discouragement*, elle a peut-être mieux saisi ce sentiment en écrivant le thème de son livre:

Mon père a vendu notre ferme à de nos voisins le 18 avril 1958. Notre chez-nous avait passé entre les mains de trois générations, mais mon père ne pouvait pas la passer à ses garçons parce qu'au moment où ils auraient pu prendre la ferme, les cultivateurs creuyaient de faim sur les fermes. Il n'y en avait pas un ^{sur} dans six qui la désirait. Ils en avaient leur voyage de ce mode de vie. Les bâtiments étaient en grand besoin de réparations et cela aurait coûté une fortune à tout remettre sur pied. Le gouvernement vous possédait et possédait votre ferme. Les ^{garçons} ~~gars~~ ne voyaient pas l'avantage de s'endetter pour quelque chose qui appartenait au gouvernement.

“But they were good years. We always had a great time when we went home on our vacation. I remember one summer going to Van Buren with my husband John. My dad’s big pig had about a dozen baby pigs. My husband was walking around outside looking things over and went to see the baby pigs. The mother pig must have realized that he was a stranger because she took off after him. He started running and was lucky that there was a big ladder standing against the wall where the hay was piled up. He ran up the ladder and jumped on the hay and stayed there until he was sure the mother pig was gone. He said she kept looking up at him and it was quite a while before she left. Once he came down that ladder, he never went near those pigs again.”⁶

Perhaps we may be accused of sentimentality, of harboring too little sophistication by, as exemplified in Mrs. Dunn’s story, countering the reality of indebtedness to government with a chuckle about a visitor being cornered in the hay loft. It’s just that in the end we cannot take our farms, our physical homes -- our Valley -- with us, but no one can steal the spirit of our lives if we do not permit it, if we do not yield to discouragement.

In the journey that this book has followed, from the broad perspectives of international governments and economics to the Valley lands and finally to the centrality of religion and family in the hearts of people, a conclusion capturing the landscape, the history and the spirit seems elusive indeed. Again, a quote from Mrs. Dunn, this time in reference to her parents’ wedding picture, is appropriate:

“Mais nous avons connu tout de même des années de prospérité. Le temps des vacances chez-nous a toujours été agréable. Je me souviens d’un voyage à Van Buren un été avec mon mari, John. La porcherie de mon père contenait au moins une douzaine de petits cochons. En se promenant autour, mon mari a décidé d’aller voir les petits ^{grands} cochons. La truie a dû sentir qu’il était un étranger et est partie à course après lui. Par chance pour lui, il y avait une échelle après le bord de la grange de foin. Il a monté l’échelle à pleine allure, a sauté sur le foin et y est demeuré jusqu’à ce qu’il soit certain que la truie soit partie. Il a raconté qu’elle le surveillait pour quelque temps et est partie après un bout de temps. Une fois descendu, mon mari n’a jamais retourné voir la porcherie.”⁶

Il se peut que l’on nous accuse de sentimentalité, et comme dans l’histoire de madame Dunn, de ne pas entretenir assez de complexité en parlant de la dette envers le gouvernement tout en riant du sort du visiteur qui a été forcé sur le foin entreposé. C’est qu’à la fin, personne ne peut ramasser et apporter avec eux leur ferme, maison -- la vallée, mais nous pouvons voler l’esprit de nos vies pourvu que nous ne le laissions pas aller au découragement.

À partir des perspectives générales des gouvernements et économies internationales jusqu’aux terres de la vallée, et enfin le point central de religion et famille au fond du coeur des gens que ce livre a choisi de vous décrire, certe une conclusion saisissant le paysage, l’histoire et l’esprit semble insaisissable. À nouveau, voici une citation convenable de Madame Dunn et cette fois concernant une photo de noce de ces parents:

*"...People analyzing their wedding picture have tried to analyze their characters. The analyses have sometimes seemed farfetched, even preposterous, to those of us who knew them in daily life. I'm not much of a hand at this sort of thing myself, although as I look at them on the wall years later, they seem to me what others find paradoxical: both very sober and very happy."*⁷

*"...Les gens, en étudiant leurs photos de nocés, essaient de faire l'analyse de leurs tempéraments. Quelquesfois ces analyses nous semblent forcées et même ridicules surtout aux yeux de ceux qui ont vécu parmi eux. Personnellement, je ne suis pas douée dans ce domaine malgré qu'en regardant ces anciennes photos de nocés accrochées sur le mur, je remarque le contraire: le couple me semble à la fois sérieux et très heureux."*⁷

**Membres des familles Martin et Michaud, Fort Kent,
vers 1900**

**Members of the Martin and Michaud families, Fort
Kent, ca. 1900**



Footnotes

The St. John River

1 Esther Clark Wright, *The St. John River and Its Tributaries* (private printing, 1966), p. 16

2 Rev. Thomas Albert, *Histoire du Madawaska* (Québec: Imprimerie Franciscaine Missionnaire, 1920), p. 11. This book has also been translated into English and is available at the Maine State Library, Augusta, Maine.

3 *Ibid.*, pp. 12-15, presents a narrative of this legend. Col. William Baird, *Seventy Years of New Brunswick Life* (St. John: Press of George E. Day, 1980), pp. 113-116, gives another version of the legend.

4 *Ibid.*, p. 19

5 Stanley Bearce Attwood, *Length and Breadth of Maine*, *Maine Studies* 96 (Orono: University of Maine at Orono, 1973), p. 233

6 *Ibid.*

7 *Maine Register State Year-Book and Legislative Manual 114, 1982-1983* (Portland: Tower Publishing Co., 1982) lists these population figures from the 1980 Federal Census.

The St. John Valley

1 Bona Arsenault, *Histoire et Généalogie des Acadiens I* (Québec: Lemeac Press, Bibliothèque Nationale du Québec, 1978), p. 215

2 Popular tradition has it, perhaps from familiarity with the poem *Évangéline, A Tale of Acadie*, by Henry Wadsworth Longfellow, that the deportation of the Acadians was a one-step event occurring at Grand-Pré in September 1755. Actually the deportation of the Acadians occurred at several junctures during the course of the French and Indian Wars of 1754-1763. There were military mop-up operations to collect the Acadians on Prince Edward Island and scattered throughout New Brunswick years after the deportation activity began in 1755.

3 Arsenault, *Histoire et Généalogie des Acadiens I*, p. 225

4 W. S. MacNutt, *New Brunswick, A History: 1784-1867* (Toronto: MacMillan of Canada, 1963), p. 79

5 Austin Squires, *The 104th Regiment of Foot 1803-1817* (Fredericton: Brunswick Press, 1962), p. 151

6 *Ibid.*, p. 119

7 *Ibid.*, p. 126

Notes

La rivière St-Jean

1 Esther Clark Wright, *The St. John River and its Tributaries* (imprimerie privée, 1966), p. 16

2 R.P. Thomas Albert, *Histoire du Madawaska* (Québec: Imprimerie Franciscaine Missionnaire, 1920), p. 11. Une traduction anglaise de ce livre est disponible à la bibliothèque de l'État du Maine, Augusta, Maine.

3 *Ibid.*, pp. 12-15, présente un narratif de cette légende. Colonel William Baird, *Seventy Years of New Brunswick Life* (St. John: Press of George E. Day, 1980), pp. 113-116, donne une autre interprétation de cette légende.

4 *Ibid.*, p. 19

5 Stanley Bearce Attwood, *Length and Breadth of Maine*, *Études sur le Maine* 96 (Orono: University of Maine at Orono, 1973), p. 233.

6 *Ibid.*

7 *Maine Register State Year-Book and Legislative Manual 114, 1982-1983* (Portland: Tower Publishing Co., 1982) a obtenu ces chiffres de population d'un recensement fédéral en date de 1980.

La vallée St-Jean

1 Bona Arsenault, *Histoire et Généalogie des Acadiens I* (Québec: Imprimerie Leméac, Bibliothèque Nationale du Québec, 1978), p. 215

2 Traditionnellement les gens croient que la déportation des Acadiens s'est réalisée dans une seule étape à Grand-Pré en septembre 1755 et cela est peut-être dû au poème *Évangéline, A Tale of Acadie* par Henry Wadsworth Longfellow. En réalité, la déportation des Acadiens s'est produite à différents points au cours des guerres françaises et indiennes de 1754-1763. On a exécuté des opérations de nettoyage pour ramasser les Acadiens sur l'île du Prince Edward et ceux éparpillés à travers le Nouveau-Brunswick pour des années après 1755, soit le début de la déportation.

3 Arsenault, *Histoire et Généalogie des Acadiens I*, p. 225

4 W.S. MacNutt, *New Brunswick, A History: 1784-1867* (Toronto: MacMillan of Canada, 1963), p. 79

5 Austin Squires, *The 104th Regiment of Foot 1803-1817* (Fredericton: Brunswick Press, 1962), p. 151

6 *Ibid.*, p. 119

7 *Ibid.*, p. 126

8 Alonzo Doiron, *Petit Guide Historique sur le Madawaska* (Iroquois, New Brunswick: private printing, 1979), pp. 48-49, gives a resumé of New Brunswick Railway Co. lines between Fredericton, N.B., and Rivière-du-Loup, P.Q. Line reached Edmundston, N.B., in 1878. The Temiscouata Railway, a second line from Edmundston to Rivière-du-Loup, was initiated in 1889.

9 Robert Paul Jordan, *Our Growing Interstate Highway System* 133, 2 (Washington: National Geographic, 1968), pp. 216-217

10 New England Map produced for Humble Oil and Refining Co., General Drafting Co., Inc., Convent Station, N.J., February 1966

Northern New England Map produced for Mobil Oil Corporation by Rand McNally and Co., 1960

11 Harold B. Clifford, *Maine and Her People* (Freeport, Maine: Bond Wheelwright Co., 1957), p. 150, notes rail lines connecting Bangor and Portland in 1855 and the European & North American Railway connecting Bangor with the eastern line of the state at Vanceboro in 1871. The Bangor & Aroostook Railway reached Houlton in 1894.

12 Martine Pelletier and Monica Dionne Ferretti, *Van Buren Maine History* (Madawaska, Maine: St. John Publishing Co., 1979), p. 148

13 Perry Garfinkel, "Madawaska: Down East with a French Accent," *National Geographic* 158, 3 (September 1980), pp. 380-408

Causes of Acadian Migration

1 In the New World, the Acadians were those people living in Acadia. The term Acadia represents approximately the area of the current Maritime Provinces where French colonials settled in the early 1600s. This contrasts with another area of French settlement to the west along the St. Lawrence River (now principally including the province of Quebec) which was settled by colonials from the more northerly provinces of France.

2 Austin Squires, *History of Fredericton, The Last 200 Years* (Fredericton: Centennial Print & Litho. Ltd., 1980), p. 11

3 William O. Raymond, *The River St. John* (Sackville, New Brunswick: The Tribune Press, 1950), p. 204

4 William O. Raymond, *Winslow Papers, 1776-1826* (Boston: Gregg Publishing Co., 1972, reprint of 1901 edition), p. 149

5 MacNutt, *New Brunswick, A History*, p. 74

6 Attwood, *The Length and Breadth of Maine*, pp. 108-109

7 Ibid., p. 108

8 Alonzo Doiron, *Petit Guide Historique sur le Madawaska* (Iroquois, Nouveau-Brunswick: imprimerie privée, 1979), pp. 48-49, nous donne un résumé des lignes de chemin de fer de la New Brunswick Railway Co. entre Fredericton, N.-B. et Rivière-du-Loup, P.Q.. La ligne s'est rendu à Edmundston, N.-B. en 1878. Une seconde ligne de chemin de fer d'Edmundston à Rivière-du-Loup, nommée le Témiscouata, fut inaugurée en 1889.

9 Robert Paul Jordan, *Our Growing Interstate Highway System* 133, 2 (Washington: National Geographic, 1968), pp. 216-217

10 Une carte géographique de New England imprimée pour Humble Oil & Refining Co., General Drafting Co., Inc., Convent Station, N.J., février 1966

Carte géographique de la partie nord de New England imprimée pour Mobil Oil Corporation par Rand McNally & Co., 1960

11 Harold B. Clifford, *Maine and Her People* (Freeport, Maine: Bond Wheelwright Co., 1957), p. 150, souligne les lignes de chemin de fer reliant Bangor et Portland en 1855 et le European & North American Railway rattachant Bangor avec la ligne de l'est de l'État à Vanceboro en 1871. En 1894 le Bangor & Aroostook Railway s'est étendu à Houlton.

12 Martine Pelletier et Monica Dionne Ferretti, *Van Buren Maine History* (Madawaska, Maine: St. John Publishing Co., 1979), p. 148

13 Perry Garfinkel, "Madawaska: Down East with a French Accent", *National Geographic* 158, 3 (septembre 1980), pp. 380-408

Motifs de l'immigration acadienne

1 Au début de la colonisation, les Acadiens demeuraient uniquement en Acadie. L'Acadie comprenait la superficie de la présente région des Provinces Maritimes où les colonies françaises se sont établies au début du dix-septième siècle. Ceci est en contraste avec une autre colonisation française à l'ouest du fleuve St-Laurent établie par les premiers colons originaires de la partie nord la plus élevée des provinces françaises (comprenant aujourd'hui surtout la province de Québec).

2 Austin Squires, *History of Fredericton, The Last 200 Years* (Fredericton: Centennial Print & Litho. Ltd., 1980), p. 11

3 William O. Raymond, *The River St. John* (Sackville, New Brunswick: The Tribune Press, 1950), p. 204

4 William O. Raymond, *Winslow Papers, 1776-1826* (Boston: Gregg Publishing Co., 1972, édition réimprimée en 1901), p. 149

5 MacNutt, *New Brunswick, A History*, p. 74

6 Attwood, *The Length and Breadth of Maine*, pp. 108-109

7 Ibid., p. 108

8 Park Holland, "Life and Diaries" (typescript, Aroostook Collection, University of Maine at Presque Isle), Part III

9 Ibid.

10 Ibid.

The Boundary Settlement

1 George R. Rowell, Paper on John Baker, read before the Maine Historical Society 28 November 1911 (Maine Historical Society, Portland)

2 Charlotte Melvin, *Madawaska, A Chapter in Maine-New Brunswick Relations* (University of Rochester, New York, published in Microcard, 1956; republished under auspices of Madawaska Historical Society by St. John Printing Co., Madawaska, 1975), p. 4. This work is particularly insightful in dealing with the internal aspects of state and provincial politics in the boundary controversy.

Henry S. Burrage, *Maine in the Northeastern Boundary Controversy* (Portland: Marks Printing House, 1919), pp. 112, 114

3 Louis C. Hatch, *Maine: A History* (Somersworth: New Hampshire Publishing Company, 1974), p. 263

4 Burrage, *Maine in the Northeastern Boundary Controversy*, pp. 112, 114

5 Ibid., p. 175

6 William O. Raymond, *State of the Madawaska and Aroostook Settlements, 1831*

Report of John G. Deane and Edward Kavanaugh to Samuel E. Smith, Gov. of State of Maine (New Brunswick Historical Society 9), p. 352

7 Attwood, *Length and Breadth of Maine*, p. 189

8 Edward Kavanaugh, "Wilderness Journey," August 9, 1831, *Maine History News*, October 1980, p. 10

9 Burrage, *Maine in the Northeastern Boundary Controversy*, p. 178, writes that Baker cited Hebert in his deposition at his trial in 1828.

10 Edward Kavanaugh, "Wilderness Journey," July 28, 1831, *Maine History News*, July 1980, p. 16

11 Charles Jackson, *First Report on the Geology of the Public Lands in the State of Maine* (Boston: Dutton & Wentworth, 1837), p. 31

12 Melvin, *Madawaska*, p. 47

13 Burrage, *Maine in the Northeastern Boundary Controversy*, p. 259

14 Melvin, *Madawaska*, p. 55

8 Park Holland, "Life and Diaries" (texte dactylographié, collection Aroostook, University of Maine at Presque Isle), partie II

9 Ibid.

10 Ibid.

L'accord de la ligne de frontière

1 George R. Rowell, composition sur John Baker, lu devant la Société historique de Maine le 28 novembre 1911 (Maine Historical Society, Maine)

2 Charlotte Melvin, *Madawaska, A chapter in Maine-New Brunswick Relations* (University of Rochester, New York, publié sur microcartes, 1956; republié sous les auspices de la Société historique du Madawaska par le St. John Printing Co., Madawaska, 1975), p. 4. Cette publication porte surtout sur les points internes entourant la politique entre l'État et la province en ce qui concerne la contreverse de la frontière.

Henry S. Burrage, *Maine in the Northeastern Boundary Controversy* (Portland: Marks Printing House, 1919), pp. 112, 114

3 Louis C. Hatch, *Maine: A History* (Somersworth: New Hampshire Publishing Company, 1974), p. 263

4 Burrage, *Maine in the Northeastern Boundary Controversy*, pp. 112, 114

5 Ibid. p. 175

6 William O. Raymond, *State of the Madawaska & Aroostook Settlements, 1831* un rapport de John G. Deane et Edward Kavanaugh à Samuel E. Smith, Gouverneur de l'État du Maine (Société historique du Nouveau-Brunswick 9), p. 352

7 Attwood, *Length & Breadth of Maine*, p. 189

8 Edward Kavanaugh, "Wilderness Journey," 9 août 1831, *Maine History News*, octobre 1980, p. 10

9 Burrage, *Maine in the Northeastern Boundary Controversy*, p. 178, écrit que Baker a cité Hébert dans sa déposition sous serment à son procès en 1828.

10 Edward Kavanaugh, "Wilderness Journey", 28 juillet 1831, *Maine History News*, juillet 1980, p. 16

11 Charles Jackson, *First Report on the Geology of the Public Lands in the State of Maine* (Boston: Dutton & Wentworth, 1837), p. 31

12 Melvin, *Madawaska*, p. 47

13 Burrage, *Maine in the Northeastern Boundary Controversy*, p. 259

14 Melvin, *Madawaska*, p. 55

Lumbering and Livelihood

- 1 Samuel F. Manning, *New England Masts and the King's Broad Arrow* (Kennebunk, Maine: Thomas Murphy, 1979), pp. 29-30
- 2 Present-day St. John, New Brunswick
- 3 Deed, His Majesty the King to Allen E. Hammond, October 22, 1931, Registry of Deeds, Edmundston, New Brunswick, Volume V4, p. 23
- 4 Lucius L. Hubbard, *Woods and Lakes of Maine* (Somersworth: New Hampshire Publishing Company, 1971), p. 22
- 5 Helen Hamlin, *Pine, Potatoes and People, The Story of Aroostook* (New York: W.W. Norton Company, 1949), pp. 56-57
Hubbard, *Woods and Lakes of Maine*, pp. 221-223
- 6 Richard A. Wood, *A History of Lumbering in Maine 1820-1861* (Orono: Maine Studies 33, University of Maine at Orono, 1971), p. 122
- 7 Stuart Trueman, *Intimate History of New Brunswick* (Toronto: McClelland and Stewart, 1970), p. 122, indicates that the dam in question was on the Allagash River rather than at Telos Lake.
- 8 George Sirois, "Les Acadiens et la Naissance du Commerce du Bois dans le Nord-Est du Nouveau-Brunswick 1820-1840 (*Les Cahiers de la Société Historique Acadienne* VII, 4 décembre 1976), pp. 192-193
- 9 Ibid.
- 10 Ibid.
- 11 Account Book, 1844-1846, A. & S. Dufour Traders, Collection of Madawaska Historical Society, Madawaska, Maine. Examples of bartering are found throughout the account book.
- 12 Mortgage, Antoine Bellefleur to Abraham Dufour, May 27, 1845, Registry of Deeds, Edmundston, New Brunswick, Volume A, page 40
- 13 Régis Daigle was the grandson of Joseph Simon Daigle (1738-1814), whom history records as the pioneer leader of the nascent Acadian settlement in 1785. The elder Daigle eked out a living in the untamed wilds of the upper St. John Valley. Two generations later, following the establishment of the international border at the St. John River in 1842, the Daigle family holdings had developed into prosperous, comfortable farm living.
- 14 Account Book, A. & S. Dufour Traders, p. 335
- 15 Index to Deeds I, 1843-1883, Northern Aroostook Registry of Deeds, Fort Kent, Maine. See entries under "Banks."

Coupe de bois et gagne-pain

- 1 Samuel F. Manning, *New England Masts and the King's Broad Arrow* (Kennebunk, Maine: Thomas Murphy, 1979), pp. 29-30
- 2 St. John, Nouveau-Brunswick de nos jours
- 3 Titre de sa majesté le Roi à Allen E. Hammond, 22 octobre 1931, Bureau de l'enregistrement, Edmundston, Nouveau-Brunswick, volume V4, p. 23
- 4 Lucius L. Hubbard, *Woods and Lakes of Maine* (Somersworth: New Hampshire Publishing Company, 1971), p. 22
- 5 Helen Hamlin, *Pine, Potatoes, and People, The Story of Aroostook* (New York: W.W. Norton Company, 1949), pp. 56-57.
Hubbard *Woods and Lakes of Maine*, pp. 221-223
- 6 Richard A. Wood, *A History of Lumbering in Maine 1820-1861* (Orono: Études sur le Maine 33, University of Maine at Orono, 1971), p. 122
- 7 Stuart Trueman, *Intimate History of New Brunswick* (Toronto: McClelland & Stewart, 1970), p. 122, démontre que le barrage était en effet sur la rivière Allagash et non sur le lac Telos.
- 8 George Sirois, *Les Acadiens et la Naissance du Commerce du Bois dans le Nord-Est du Nouveau-Brunswick 1820-1840* (*Les cahiers de la Société historique acadienne* VII, 4, décembre 1976), pp. 192-193
- 9 Ibid.
- 10 Ibid.
- 11 Compte-fournisseur, 1844-1846, A. & S. Dufour Traders, propriété de la Société historique du Madawaska, Madawaska, Maine. On y retrouve plusieurs exemples de troc un peu partout dans ce livre.
- 12 Hypothèque, Antoine Bellefleur à Abraham Dufour, 17 mai 1845, Registre des titres, Edmundston, Nouveau-Brunswick, volume A, p. 40
- 13 Régis Daigle était le petit-fils de Joseph-Simon Daigle (1738-1814), dont les livres d'histoire le peint comme le premier colon de la colonisation acadienne établie en 1785. Le plus vieux des Daigle a fait sa vie à travers l'entourage sauvage de la vallée St-Jean en amont. Deux générations plus tard, soit après l'établissement de la frontière à la rivière St-Jean en 1842, les avoirs fonciers de la famille Daigle avaient développé en florissant en une vie du cultivateur très confortable.
- 14 Registre de crédits, A. & S. Dufour Traders, p. 335
- 15 Index des Titres I, 1843-1883, Bureau de l'enregistrement Aroostook nord, Fort Kent, Maine. Voir les inscriptions sous "Bangues".

16 Deed, States of Maine and Massachusetts to John and Stephen Glazier, February 10, 1849, Northern Aroostook Registry of Deeds, Fort Kent, Maine, Volume 1, p. 627

17 Deed, Belonie Violette to George W. Smith and Charles S. Crosby, March 14, 1855, Northern Aroostook Registry of Deeds, Fort Kent, Maine, Volume 3, pp. 89-90. Belonie Violette (1817-1879), who sold the mill privilege, held the shore rights which had first been developed in 1791 by his Acadian grandfather François Violette (1744-1824).

18 Deed, G.W. Smith to W.C. Hammond, September 29, 1859, Northern Aroostook Registry of Deeds, Fort Kent, Maine, Volume 4, p. 227

19 Hon. Edward Wiggin, *History of Aroostook, Volume 1, Part 2* (Presque Isle, Maine: Star Herald Press, 1922), p. 23-25

20 *Report of the Commissioner of Industrial and Labor Statistics for the State of Maine 1904* (Augusta: Kennebec Print Journal, 1905), pp. 40-41

21 *Ibid.*, pp. 42-43

22 Roger Grindle, *Milestones from the St. John Valley*, Project BRAVE Bulletin (Madawaska, Maine: St. John Valley Bilingual Education Project ESEA Title VII, 1977), pp. 46, 86

23 *Le Journal du Madawaska* (Van Buren, Maine), June 7, 1905, p. 3

24 Pelletier and Ferretti, *Van Buren Maine History*, contains photographic scenes of the sorting gap on the St. John River ca. 1905

Agricultural Mix

1 Holland, "Life and Diaries," Part III

2 *Ibid.*

3 Victor Konrad, "From French Canadian to Franco-American: Late 19th Century Settlement Change in the Upper St. John Valley, Maine," *Proceedings, New England-St. Lawrence Valley Geographical Society*, 10 (1980), p. 3

4 David C. Smith, "Maine and Its Public Domain - Land Disposal on the Northeastern Frontier," published in Ronald F. Banks, *A History of Maine: A Collection of Readings on the History of Maine, 1600-1974* (Dubuque, Iowa: Kendall/Hunt Publishing Company, 1974), p. 194

5 Deed, State of Maine to Belonie Violette, May 9, 1874, Northern Aroostook Registry of Deeds, Fort Kent, Maine, Volume 11, pp. 526-527, is an example of this type of land transaction.

6 Deed, States of Maine and Massachusetts to John and Stephen Glazier, February 10, 1849, Northern Aroostook Registry of Deeds,

16 Titre, états du Maine et Massachusetts de John et Stephen Glazier, 10 février 1849, Bureau de l'enregistrement pour Aroostook nord, volume 1, p. 627

17 Titre, Bélonie Violette à George W. Smith et Charles S. Crosby, 14 mars 1855, Bureau de l'enregistrement pour Aroostook nord, volume 3, pp. 89-90. Bélonie Violette (1817-1879), qui a vendu ses droits à l'accès au moulin, mais a retenu ses droits d'accès au rivage dont son grandpère acadien, François Violette, avait développé en l'an 1791.

18 Titre, G.W. Smith à W.C. Hammond, 29 septembre 1859, Bureau de l'enregistrement pour Aroostook nord, Fort Kent, Maine, volume 4, p. 227

19 L'honorable Edward Wiggin, *History of Aroostook*, volume 1, partie 2 (Presque Isle, Maine: Star Herald Press, 1922), pp. 23-25

20 *Report of the Commissioner of Industrial and Labor Statistics for the State of Maine 1904* (Augusta: Kennebec Print Journal, 1905), pp. 40-41

21 *Ibid.*, pp. 42-43

22 Roger Grindle, *Milestones from the St. John Valley*, projet de bulletin BRAVE (Madawaska, Maine: Projet ESEA Title VII, 1977 de l'Enseignement bilingue dans la vallée St-Jean), pp. 46, 86

23 *Le Journal du Madawaska* (Van Buren, Maine), 7 juin 1905, p. 3

24 Pelletier et Ferretti, *Van Buren Maine History*, contient des photos de l'espace de triage du bois sur la rivière St-Jean vers 1905

Un mélange agricole

1 Holland, "Life and Diaries", partie III

2 *Ibid.*

3 Victor Konrad, "From French Canadian to Franco-American: Late 19th Century Settlement Change in the Upper St. John Valley, Maine", *Proceedings, New England - St. Lawrence Valley Geographical Society*, 10 (1980), p. 3

4 David C. Smith, "Maine and Its Public Domain - Land Disposal on the Northeastern Frontier", une publication de Ronald F. Banks, *A History of Maine: A Collection of Readings on the History of Maine, 1600-1974* (Dubuque Iowa: Kendall/Hunt Publishing Company, 1974), p. 194.

5 Titre, État du Maine à Bélonie Violette, 9 mai 1874, Bureau de l'enregistrements pour Aroostook nord, Fort Kent, Maine, volume 11, pp. 526-527, est un exemple de ce genre de transaction de terre.

6 Titre, états du Maine et Massachusetts à John et Stephen Glazier, 10 février 1849, Bureau de l'enregistrement pour

Fort Kent, Maine, Volume 1, p. 627, is an example of this type of land transaction.

7 Deed, Second National Bank of Bangor and Merchants National Bank of Bangor to William B. Hayford of Bangor and Franklin Stetson of St. John, New Brunswick, August 10, 1881, Northern Aroostook Registry of Deeds, Fort Kent, Maine, Volume 14, pp. 432-438, is an example of this type of land transaction.

8 Rev. William L. Lucey, *The Catholic Church in Maine* (Francestown, New Hampshire: Marshall Jones Company, 1957), pp. 96-97

9 Account Book, A. & S. Dufour Traders, contains numerous references to trading potatoes.

10 Wilmot Thomas Ashby, "A Complete History of Aroostook and Its Early and Late Settlers" (typescript, Aroostook Collection, University of Maine at Presque Isle)

11 Grindle, *Milestones from the Valley*, pp. 95-96

12 Ibid., pp. 84, 88, 95

13 Victor Konrad and Michael Chaney, "Madawaska Twin Barn," *Journal of Cultural Geography* 4 (1983), p. 66

14 Ibid., p. 65

15 Tambour is the Quebecois name for the shed-like section joining the parallel barn structures.

16 Konrad and Chaney, "Madawaska Twin Barn," p. 69

17 Ibid., p. 70

18 Ibid.

19 Ibid., p. 73

20 Phineas Ellis, *Call Me Phin* (privately published, 1977), Chapter XVI

21 George R. Bradbury, "Minutes of Meeting of Board of Directors, Fort Kent Trust Company," October 30, 1923 (Special Collections, University of Maine at Fort Kent Library), p. 89

22 Oscar Nelder, "Colorful Days, Carefree Nights — Work for Some, 'Holiday' for Others," *Bangor Daily News*, October 15, 1963, p. 6

Steepled Communities

1 Spanish Catholic mystic, St. John of the Cross

2 Interestingly, the most noteworthy exception to the preponderance of Canadian influence in church affairs was the first resident priest appointed to the upper St. John Valley. This man,

Aroostook nord, Fort Kent, Maine, volume 1, p. 627, est un exemple de ce genre de transaction de terre.

7 Titre, Second National Bank de Bangor et Merchants National Bank de Bangor à William B. Hayford de Bangor et Franklin Stetson de St. John, Nouveau-Brunswick, 10 août 1881, Bureau de l'enregistrement pour Aroostook nord, Fort Kent, Maine, volume 14, pp. 432-438, est un exemple de ce genre de transaction de terre.

8 R.P. William L. Lucey, *The Catholic Church in Maine* (Francestown, New Hampshire: Marshall Jones Company, 1957), pp. 96-97

9. Registre de crédits, A. & S. Dufour Traders, contient de nombreuses références au commerce de pommes de terre (patates).

10 Wilmot Thomas Ashby, "A Complete History of Aroostook and Its Early and Late Settlers" (texte dactylographié, collection Aroostook, University of Maine at Presque Isle)

11 Grindle, *Milestones from the Valley*, pp. 95-96

12 Ibid., pp. 84, 88, 95

13 Victor Konrad et Michael Chaney, "Madawaska Twin Barn", *Journal of Cultural Geography* 4 (1983), p. 66

14 Ibid., p. 65

15 Le mot "tambour" est un terme québécois signifiant l'entrée à double porte, servant à mieux isoler le centre de l'intérieur de la grange.

16 Konrad et Chaney, "Madawaska Twin Barn", p. 69

17 Ibid., p. 70

18 Ibid.

19 Ibid., p. 73

20 Phineas Ellis, *Call Me Phin* (imprimerie privée, 1977), chapitre XVI

21 George R. Bradbury, "Minutes of Meeting of the Board of Directors, Fort Kent Trust Company", 30 octobre 1923 (collection particulière, bibliothèque de University of Maine at Fort Kent), p. 89

22 Oscar Nelder, "Colorful Days, Carefree Nights — Work for Some, 'Holiday' for Others", *Bangor Daily News*, 15 octobre 1963, p. 6

Communautés aux clochers

1 Mystique catholique espagnol, St-Jean de la Croix

2 Ce qui est très intéressant, l'exception la plus importante de cette dominance canadienne dans les affaires de l'église était l'aumônier nommé pour servir dans la partie haute de la vallée St-

Bibliography/Bibliographie

Unpublished Sources/De sources non-publiées

- Ashby, Wilmot Thomas. "Complete History of Aroostook." University of Maine at Presque Isle Library, Presque Isle, Maine.
- Belanger-Violette, Marcella. "Le Fait Français au Madawaska." Ph.D. dissertation, College St. Louis, Edmundston, New Brunswick, 1953.
- Bradbury, George R. "Minutes of Meeting of Board of Directors, Fort Kent Trust Company," October 30, 1923. University of Maine at Fort Kent Library Special Collections, Fort Kent, Maine.
- Brassard, Rev. Francis. "The Origin of Certain Schools in the St. John Valley of Aroostook County, Maine." M.A. thesis, Assumption College, Worcester, Massachusetts.
- Craig, Beatrice. "A History of the Madawaska Settlement, 1785-1840." Ph.D. dissertation, University of Maine at Orono, 1982.
- Craig, Beatrice. "Kinship and Migration to the Upper St. John Valley (Maine-New Brunswick)." Paper presented at Second Annual Conference of the Northeast Council for Quebec Studies. Yale University, October 1981.
- Edmundston, New Brunswick. Madawaska County Registry of Deeds. International Deeds.
- Fort Kent, Maine. Northern Aroostook County Registry of Deeds. Life Support Mortgages.
- Fredericton, New Brunswick. Department of National Resources, Land Branch. Land Grants.
- Fredericton, New Brunswick. Journal of House of Assembly of New Brunswick. "1834 Report on Relief to Madawaska Settlement."
- Fredericton, New Brunswick. New Brunswick Provincial Archives. Smuggling Records.
- Fredericton, New Brunswick. York County Registry of Deeds. Land Records.
- Holland, Park. "Journal." University of Maine at Presque Isle Library Aroostook Collection, Presque Isle, Maine.
- Madawaska, Maine. Madawaska Historical Society. "A. and S. Dufour Store Account Book," 1844-1846.
- Perth-Andover, New Brunswick. Victoria County Registry of Deeds. Land Records.

- Quebec, Province of Quebec. Archives de la Province de Quebec. Census Records.
- Quebec, Province of Quebec. Mother House, Good Shepherd Sisters. "Good Shepherd Convent, Van Buren, Maine; Community Scrapbook," ca. 1945.
- Sorg, Marcella H., and Craig, Beatrice C. "Family and Household in the St. John Valley French Population: 1785-1900." Paper prepared for Maine State Museum and National Endowment for the Humanities Project, March 1982.
- United States Census Records for the State of Maine, 1840-1900. University of Maine at Presque Isle Library, Presque Isle, Maine.
- Van Buren, Maine. St. Bruno's Parish. Church Records.

Books and Articles/Livres et articles

- Albert, Julie. *St. David Parish Centennial Book*. Madawaska: St. John Valley Times, 1971.
- Albert, Julie. *Madawaska Centennial, 1869-1969*. Madawaska: St. John Valley Times, 1969.
- Albert, Rev. Thomas. *Histoire du Madawaska*. Quebec: Imprimerie Franciscaine Missionnaire, 1920.
- Allagash Historical Society. *Bits and Pieces of Allagash History*. Madawaska: St. John Valley Publishing Company, 1970.
- Aroostook County *Business and Residential Directory*. Newton, Massachusetts, 1906.
- Arsenault, Bona. *Histoire et Généalogie des Acadiens, I*. Quebec: Lemeac Press, Bibliothèque Nationale du Québec, 1978.
- Attwood, Stanley Bearce. *Length and Breadth of Maine*. Orono, Maine: University of Maine at Orono, 1973.
- Baird, William T. *Seventy Years of New Brunswick Life*. St. John, New Brunswick: George E. Day Press, 1890.
- Buckingham, James S. *Canada, Nova Scotia and New Brunswick*. London: Fisher, Son and Company, 1843.
- Bulletin Paroissial*. St. Bruno's Parish. Volume 3, No. 5 (October 1950), p. 1.
- Burrage, Henry S. *Maine in the Northeastern Boundary Controversy*. Portland: Marks Printing House, 1919.

- Callnan, Miriam Therese. *Aroostook Architect: The Life and Times of Rev. Joseph S. Marcoux*. Brunswick, Maine: Harpswell Press, 1977.
- Canadian Encyclopedia. s.v. "Canadian Trade Relations with U.S.," by John M. Charlton.
- Chasse, Geraldine. *Popatown, A Fifty Year History of the Town of Madawaska, Maine*. Madawaska: St. John Valley Publishing Company, 1980.
- Clifford, Harold B. *Maine and Her People*. Freeport, Maine: Bond Wheelwright Company, 1957.
- Collins, Rev. Charles W. *The Acadians of Madawaska, Maine*. Boston: Press of Thomas A. Whalen and Company, 1902.
- Cyr, Sister Marguerite S.M. *Mémoire d'une Famille Acadienne*. Madawaska: St. John Valley Times, 1977.
- Daigle, Jean. *Les Acadiens des Maritimes, Études Thématiques*. Moncton, New Brunswick: Centre D'Études Acadiennes, 1980.
- Day, Holman. *The Red Lane*. New York: Harper and Brothers, 1908.
- Dietz, Lew. *The Allagash*. Thorndike, Maine: Thorndike Press, 1968.
- Doiron, Alonzo. *Petit Guide Historique sur le Madawaska*. Private printing, 1979.
- Dubay, Guy F. "A Brief History of Madawaska." *Paper Talks in the St. John Valley*, 1980, pp. 10-27.
- Dubay, Guy F. *The Blessings of Faith, 50 Years at St. Thomas Aquinas Church*. Madawaska: St. John Valley Publishing Company, 1979.
- Dubay, Guy F. *With Justice for All*. Madawaska: St. John Valley Bilingual Education, 1976.
- Dubé, Normand. *La Broderie Inachevée*. Cambridge: National Assessment and Dissemination Center for Bilingual/Bicultural Education, 1979.
- Dubé, Normand. *Mon Pays, Van Buren*. Madawaska: St. John Valley Bilingual Education, 1972.
- Dubé, Normand. *Nos Pensées en Paroles*, Project BRAVE Bulletin. Madawaska: St. John Valley Bilingual Education, 1976.
- Dubé, Normand. *Un Mot de Chez Nous*. Fall River, Massachusetts: National Assessment and Dissemination Center, 1977.
- Dunn, Claire Deveau. *There Need Never Be Discouragement*. Private printing.
- Ellis, Phineas. *Call Me Phin*. Private printing, 1977.
- Fisher, Peter. *Notitia of New Brunswick, 1836*. St. John, New Brunswick: Henry Chubb, 1838.
- Garfinkel, Perry. "Madawaska: Down East with a French Accent." *National Geographic* 158, 3, September 1980, pp. 380-408.
- Gauvin, Marie Anne. *Linguistic and Cultural Heritage of the Acadiens in Maine and New Brunswick*. Madawaska: St. John Valley Times, 1966.
- Grindle, Roger. *Milestones from the St. John Valley*. Madawaska: St. John Valley Times, 1977.
- Grindle, Roger. *University of Maine at Fort Kent, A Century of Progress 1878-1978*. Private printing, 1978.
- Hamlin, Helen Leidy. *Nine Mile Bridge*. New York: W.W. Norton Company, 1945.
- Hamlin, Helen Leidy. *Pine, Potatoes and People*. New York: W.W. Norton Company, 1948.
- Hatch, Louis C. *Maine: A History*. Somersworth: New Hampshire Publishing Company, 1974.
- Hendrickson, Dyke. *Quiet Presence*. Portland, Maine: Guy Gannett Publishers, 1980.
- Hubbard, Lucius L. *Woods and Lakes of Maine*. Somersworth: New Hampshire Publishing Company, 1971.
- Jackson, C.T. *Second Annual Report on the Geology of the Public Lands Belonging to the Two States of Maine and Massachusetts*. Augusta: Smith and Robinson Printers, 1838.
- Jackson, Charles. *First Report on the Geology of the Public Lands in the State of Maine*. Boston: Dutton and Wentworth, 1937.
- Jordan, Robert Paul. *Our Growing Interstate Highway System* 133, 2. Washington: National Geographic, 1968.
- Kavanaugh, Edward. "Wilderness Journey." *Maine History News*, Vol. 16, No. 2, 3, 4 (April, July, October 1980).
- Konrad, Victor. "From French Canadian to Franco-American: Late 19th Century Settlement Change in the Upper St. John Valley, Maine." *Proceedings, New England-St. Lawrence Valley Geographical Society*, 10 (1980).
- Konrad, Victor, and Chaney, Michael. "Madawaska Twin Barn." *Journal of Cultural Geography*, 4 (1983).
- Le Journal du Madawaska*. (Van Buren, Maine), June 7, 1905.
- Levasseur, Frances. *Cyr Plantation 1870-1970*. Madawaska: St. John Valley Times, 1970.
- Lippé, Rita V. *Souvenir Booklet Violette Family Reunion*. Methuen, Massachusetts: The Violette Family, 1978.

- Lucey, William. *Madawaska on the River St. John: New England's Last Frontier*. Reprinted from Records of the American Catholic Historical Society of Philadelphia, Vol. LX, No. 3 (September 1949).
- Lucey, William. *The Catholic Church in Maine*. Frankestown, New Hampshire: Marshall Jones Company, 1957.
- MacNutt, W.S. *New Brunswick, A History: 1784-1867*. Toronto: MacMillan of Canada, 1963.
- McBreairty, Darrell. *At Ant Ev's*. Madawaska: Valley Publishing Company, 1977.
- Madore, Lina. *Petit Coin Perdu*. Rivière du Loup, Quebec: Castelriand, Inc., 1979.
- Maine Register State Year-Book and Legislative Manual 114, 1982-1983*. Portland: Tower Publishing Company, 1982.
- Manning, Samuel F. *New England Masts and the King's Broad Arrow*. Kennebunk, Maine: Thomas Murphy, 1979.
- Melvin, Charlotte. *Madawaska: A Chapter in Maine-New Brunswick Relations*. Madawaska: St. John Valley Publishing Company, 1975.
- Michaud, A.J. *An Acadian Heritage from the St. John River Valley*. Madawaska: Valley Publishing Company, 1970.
- Michaud, A.J. "Life Support Mortgage Given to Younger Sons." *St. John Valley Times* (Madawaska, Maine), December 12, 1973, p. 22.
- Natoli, Ronald S. *Northern Maine Forest Profile*. Presque Isle, Maine: Northern Maine Regional Planning Commission, 1970.
- Nelder, Oscar. "Colorful Days, Carefree Nights -- Work for Some, 'Holiday' for Others." *Bangor Daily News*, October 15, 1963, p. 6.
- Northern Maine Community Profile*. Presque Isle, Maine: Northern Maine Regional Planning Commission, 1968.
- Pelletier, Martine, and Ferretti, Monica Dionne. *Van Buren Maine History*. Madawaska: St. John Valley Publishing Company, 1979.
- Pullen, Clarence. *In Fair Aroostook*. Bangor, Maine: Bangor and Aroostook Railroad, 1902.
- Raymond, William O. "State of the Madawaska and Aroostook Settlements, 1831." *New Brunswick Historical Society Collections*, III, No. 9, 1914, pp. 344-484.
- Raymond, William O. *The River St. John*. Sackville, New Brunswick: The Tribune Press, 1950.
- Raymond, William O. *Winslow Papers, 1776-1826*. Boston: Gregg Publishing Company, 1972.
- Report of the Board of Assessors, State of Maine, 1908, 1916*. Waterville, Maine: Sentinel Publishing Company, 1909, 1917.
- Report of the Commissioner on Claims of Settlers on Proprietor's Lands*. Augusta: Sprague, Owen and Nash Printers, 1874.
- Report of the Commissioner of Industrial and Labor Statistics for the State of Maine 1904*. Augusta: Kennebec Print Journal, 1905.
- Rowell, George S. *John Baker, A Hero of Madawaska*. Read before the Maine Historical Society November 28, 1911. Portland: Maine Historical Society, 1911.
- Rumilly, Robert. *Histoire des Franco-Américains*. Montréal, Québec: L'Union St. Jean Baptiste de l'Amérique Printers.
- Sirois, George. "Les Acadiens et la Naissance du Commerce du Bois dans le Nord-Est du Nouveau-Brunswick 1820-1840." *Les Cahiers de la Société Historique Acadienne* Vol. VII, No. 9 (décembre 1976), pp. 183-193.
- Smith, David. *Lumbering in Maine 1861-1910*. Maine Studies Number 93. Orono, Maine: University of Maine at Orono Press, 1972.
- Smith, David C. "Maine and Its Public Domain -- Land Disposal on the Northeastern Frontier," published in Banks, Ronald F. *A History of Maine: A Collection of Readings on the History of Maine, 1600-1974*. Dubuque, Iowa: Kendall/Hunt Publishing Company, 1969.
- Squires, Austin. *History of Fredericton, The Last 200 Years*. Fredericton, New Brunswick: Centennial Print and Litho. Ltd., 1980.
- Squires, Austin. *The 104th Regiment of Foot 1803-1817*. Fredericton, New Brunswick: Brunswick Press, 1962.
- Trueman, Stuart. *Intimate History of New Brunswick*. Toronto: McClelland and Stewart, 1970.
- Violette, Lawrence. *How the Acadians Came to Maine*. Private printing, 1951.
- Wiggin, Edward. *History of Aroostook*, Volume I, Part 2. Presque Isle, Maine: Star Herald Press, 1922.
- Wood, Richard A. *A History of Lumbering in Maine 1820-1861*. Maine Studies Number 33. Orono, Maine: University of Maine at Orono Press, 1971.
- Wright, Esther Clark. *The St. John River and Its Tributaries*. Private printing, 1966.